

McGhee  
630















# SOIRÉES

DE

# CONSTANTINOPLE

PAR

**Ch. MISMER.**

La vérité seule est féconde.  
(LAMARTINE)

---

PRÉFACE.

PROLÉGOMÈNES : ENTRETIENS AVEC UN DIPLOMATE.  
CHRISTIANISME ET ISLAMISME.—ENTRETIENS AVEC IZZET MOLLAH.  
L'ISLAMISME DANS LE PASSÉ.— L'ISLAMISME DANS L'AVENIR.  
CAUSE DE L'IMMOBILITÉ ORIENTALE.  
APPENDICE.

---

DEUXIÈME ÉDITION.

---

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE  
15—Boulevard Montmartre—15

A. LACROIX VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>., ÉDITEURS  
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE.

CONSTANTINOPLE

S. H. WEISS.

1870



## PRÉFACE.

---

J'envie ces écrivains dont la plume se prête docilement à toutes les subtilités de la pensée comme à toutes les nécessités de l'existence.

J'admire cet art qui réussit à concilier l'inconciliable, à parler raison sans faire tort à la foi, à exalter la liberté aux applaudissements de César : merveilleux produit d'une chimie savante, triomphante expression d'une civilisation raffinée.

Ma plume est une plume rustique. Elle a poussé sur l'aile d'une oie sauvage. Sa jeunesse a été éprouvée. Elle a vécu loin des gras herbages, loin des cellules dorées. Elle a eu trop chaud en été, trop froid en hiver. Elle a traversé toutes les latitudes.

Elle a assisté à de rudes combats et reçu le contre-coup de mainte blessure. Son expérience est tout son savoir.

En observant les bêtes sauvages elle a connu les hommes civilisés.

Elle a mesuré la petitesse des grands et la grandeur des petits.

Elle a surpris bien des mystères à travers des portes fermées et deviné bien des secrets sous des lèvres dissimulées.

Elle préfère les œuvres vivantes des hommes morts aux propos morts des hommes vivants.

Elle a tous les défauts et toutes les qualités de son origine : elle sait aimer, haïr et se souvenir....

Elle n'a ni l'enveloppe pudibonde, ni les barbes soyeuses des plumes de basse-cour. Le mot propre ne la fait pas rougir.

Guerrière par tempérament, elle est pacifique par raison. Au besoin, elle subit la guerre, mais la guerre sans uniforme et sans discipline ; c'est qu'elle ne distingue pas très-bien l'uniforme de la livrée, la discipline de l'esclavage.

Elle ose soutenir que, pour défendre son

droit, il suffit de la volonté de le défendre, et que, sans la servitude volontaire, il n'y aurait point de servitude sociale.

Elle prétend, que l'humanité est montée sur des échasses pour mieux voir ce qui se passe dans le ciel, et que c'est pour cela qu'elle voit si mal ce qui se passe sur la terre.

Elle ne craint pas d'affirmer, que les animaux, qui s'occupent de réaliser l'idéal de leur espèce avec les instruments dont les a gratifiés la nature, sont supérieurs à l'homme ignorant, incapable de penser et d'agir.

Elle a, comme cela, tout un bagage de fausses idées qu'elle a puisées un peu partout : en voyage, au bivouac, sur le pont des navires, dans les champs, en Amérique surtout, un drôle de pays, où chacun vaut ce qu'il vaut, et dit ce qu'il pense, dans la forme qui lui plaît.

Les Américains, habitués à trouver l'or dans la terre, n'ont recours à l'alchimie ni pour leurs idées, ni pour leurs écus. La nature et le sens commun font tout le fonds social.

On ne vit pas impunément dans un milieu si pratique. La pensée y acquiert de singulières audaces. La plume qu'on rapporte de ce continent ne sera jamais un instrument docile.

Ajoutez que la langue française a hérité de sa mère la langue latine la dignité dans la pauvreté. A défaut de savoir elle exige des convictions.

« C'est l'indignation qui fait le vers » a dit Juvénal.

« La langue française n'est qu'une gueuse, mais elle est fière comme une reine » a dit Voltaire. — Malheur à l'écrivain qui oblige la langue française à outrager la vérité !

Son style sera son châtiment.

Ce n'est pas sans inquiétude que j'abordai la carrière de journaliste en Turquie. Jusqu'alors, je m'étais figuré le journalisme comme un jardin des Hespérides admirablement gardé contre les intrus. Il m'avait semblé, par ouï-dire, qu'en Europe, les idées ne se pouvaient produire que sous la forme rectiligne et à la condition de n'avoir qu'une longueur légale. Mais débiter, avec une

plume rétive, en Turquie !... pays renommé dans l'univers pour l'intolérance.

Voici l'extraordinaire : pendant dix-huit mois, ma plume se donna libre carrière à travers tous les sujets, sans qu'on en prit ombrage ; il parut même que les Turcs prenaient plaisir à ses extravagances. Notez qu'elle écrivait positivement des extravagances....

Mais, tant va la cruche à l'eau..... qu'à la fin ma plume s'ébrécha ; elle avait manqué de respect à une liberté européenne et dit du mal de sa virginité.

En Europe, la liberté n'est pas une divinité abstraite : c'est une idole très-matérielle qui change de forme selon les pays.

Il y a la liberté puritaine, la liberté césarienne, la liberté populacière, la liberté fille des champs, la liberté sibérienne qui brandit un fouet dans sa main ; que sais-je ?

Ne vous y fiez pas ! ô gens d'Amérique ! qui, séduits par l'apparence du nom, seriez tentés de croire à la chose.

Jamais gant de velours n'a caché main de fer plus cruelle dans ses étreintes.

Ce premier accident m'avait rendu cir-conspect.

Quant à ma plume, elle ne paraissait guère s'émouvoir et prenait des bains d'acier pour guérir ses blessures.

La voilà armée de pied en cap, prête à tenter de nouvelles aventures.

— « Laissez-moi écrire un livre » me dit-elle. —

— « Un livre ! y songez-vous ? Ne savez-vous donc pas qu'aux époques de décadence comme la nôtre il en est d'un livre comme d'un flacon d'essence. Le succès tient à l'étiquette. Or, vous n'êtes ni académicienne, ni rédactrice des *Débats*, ni membre de la société des gens de lettres ; votre dard est inconnu dans le commerce des idées ; vous ne trouveriez ni un éditeur, ni un lecteur. » —

Mais elle : — voyez jusqu'où va son impudence ! — « Il y a deux manières de captiver le public : en lui faisant pendant longtemps une cour assidue ou bien en s'imposant de vive force. Le public est de nature fille : un peu de violence ne lui déplaît pas. »

Le moyen de résister à ce démon familier ?

Je cédaï, non sans prendre quelques précautions :

« Désormais, ma mie, tu n'écriras plus d'extravagances.

» On te mettra une muselière afin que tu sois à la mode de l'Europe.

» De peur de rencontrer des vierges sur ton passage je te mènerai par des chemins solitaires.

» Si le souvenir de l'heureuse Amérique te poursuit trop vivement, si les ténèbres qui t'environnent te font regretter le soleil qui éclaira ton berceau, songe que la terre tourne et que l'aurore est proche pour ce climat ! » —

---



# PROLÉGOMÈNES.

---

## ENTRETIENS AVEC UN DIPLOMATE.

### I.

#### LEÇON D'HUMILITÉ

---

Les diplomates sont les plus dangereux des métaphysiciens. Ce n'est pas d'hier que j'en ai fait l'expérience.

— « Quel dommage ! » me dit, un jour, un diplomate ; « que vous ne soyez pas un homme spécial. » —

A la vérité, j'aurais pu retourner l'interjec-

tion avec cette variante : « quel dommage ! que vous ne soyez pas un homme général. »

Mais il faut être poli avant tout.

D'ailleurs, il avait fait l'apprentissage de sa spécialité en arrosant l'asphalte de Paris d'une quantité respectable de successions.

Il connaissait à fond la politique transcendante des coulisses et des alcôves et se flattait d'inspirer des inquiétudes au comte de Cavour et à M. de Bismark.

Je crus bon de me taire, en m'inclinant modestement comme il convient à un homme sans spécialité, en présence d'un personnage, qui collabore à l'histoire contemporaine, à l'aide d'un bon tailleur, d'un bon cuisinier et d'un bon estomac.

Mais le coup avait porté : j'en ai souffert depuis à chaque changement de temps.

.....

Je venais d'avoir une conversation à bâtons rompus avec un autre diplomate. Homme d'esprit, il avait soutenu avec verve la thèse de la supériorité de l'homme sur les animaux.

Notez qu'il défendait sa propre cause, car que deviendrait la diplomatie si, grâce au

suffrage universel, les animaux s'entendaient pour gouverner la société ?

Ceci vaut la peine qu'on y réfléchisse.

Il me regarda avec cet air particulier à tous les orateurs officiels au moment où leurs oreilles se dilatent pour humer les bravos de la majorité.

Contrairement à l'usage des majorités, je manifestai le désir d'exprimer mon sentiment.

Il pouvait prononcer l'ordre du jour sur la question.

Il ne le fit pas. Sauf exception, les diplomates ont conservé le culte de la forme. Ils donnent envie parfois de regretter l'ancien régime.

Soit dit en passant : la véritable politesse menace de disparaître avec la véritable noblesse. Tant de Révolutions n'ont eu pour résultat que de transporter au salon les manières de l'antichambre !

Frontin déguisé en duc et pair sera toujours Frontin. Il s'oubliera parfois jusqu'à monter derrière son carrosse. La caque sentira toujours le hareng.

Quoi qu'il en soit, je tenais l'occasion de

dire leur fait aux hommes en général et aux diplomates en particulier :

— « Votre thèse, que l'homme est un être raisonnable, qu'il est le roi de la création, est essentiellement théologique : elle a pour préambule l'histoire sainte, pour exposition le moyen âge, et pour conclusion l'anarchie actuelle.

» L'observation prouve et prouvera bien davantage, avec les progrès de la science, que l'homme n'est rien, ni par la naissance, ni par le rang, ni par la fortune ; qu'il n'a de valeur que par l'éducation.

» Elle a déjà prouvé que l'animal ne mérite pas les dédains de l'homme.

» L'animal n'a pas, il est vrai, la connaissance infuse d'une âme immortelle et d'un dieu vengeur.

» En revanche, il entre dans la vie, sachant tout ce qu'il doit savoir et avec tous les instruments nécessaires à la réalisation de son idéal.

» Celui que vous appelez un être raisonnable, le roi de la création, entre dans la vie, nu, désarmé et ignorant.

» Il se comporte, selon les hasards de sa

naissance, comme le fils d'un cannibale de la Nouvelle-Zélande, ou comme le fils d'un lord d'Angleterre.

» A l'origine, les animaux étaient évidemment supérieurs à l'homme, comme le maître est supérieur au disciple.

» L'homme n'a rien inventé. Il n'a fait qu'imiter les animaux. La civilisation humaine n'est qu'un plagiat de la civilisation animale.

» Encore, l'homme s'est-il montré incapable de copier du premier coup les modèles les plus parfaits.

» Il a vécu dans les taillis, comme les bêtes fauves, avant de vivre sous la terre comme les rats.

» Ce n'est que très tard qu'il est arrivé à se loger un peu plus mal que les termites.

» Sans les animaux, l'homme serait mort empoisonné : comment aurait-il distingué ce qui est mangeable de ce qui ne l'est pas ?

» Le castor lui a appris à faire des digues et des ponts.

» L'ours du Nord, qui navigue sur les glaçons, a donné l'idée du radeau.

» Les procédés de chasse et de pêche sont

empruntés à la loutre, au renard, voire même à des insectes.

» L'épée, la hache, la scie, le marteau, viennent des poissons.

» L'araignée a fourni le modèle des filets, le crabe de la cuirasse et des tenailles, l'huître de la tabatière.

» Le porc a été professeur d'agriculture et de géologie ; c'est lui qui a ouvert le premier sillon et découvert la première pépite d'or.

» En voyant les chiens se purger, l'homme a pressenti la médecine.

» Le chat a révélé les propriétés désinfectantes du charbon.

» La fourmi a inspiré à Réaumur l'idée du thermomètre.

» La première tasse de café a été servie par une chèvre.

» Les bandes de loups ont engendré les armées conquérantes.

» Une délibération de cicognes sur le départ a donné naissance aux Parlements.

» La première *prima donna* était un rossignol ; le premier acteur comique, un singe ; le premier prédicateur, un corbeau ; le premier courtisan, un chien.

» Comment l'homme aurait-il appris à baiser la main qui le frappe, s'il n'avait pris exemple sur le chien ?

» Le lion a fourni l'idée du despotisme, la fourmi, de la république. En cela, l'homme s'est montré supérieur au lion, car il l'a dépassé, et inférieur à la fourmi, car la fourmi le dépasse.

» Jusqu'à ce jour, l'homme est incapable de conserver son blé en magasin aussi longtemps que la fourmi.

» Les insectes ont été les premiers professeurs de dessin, de peinture, de sculpture, d'architecture, de moulage, de physique, de chimie et de mathématiques.

» Il s'en faut de beaucoup que l'homme leur ait dérobé tous leurs secrets.

» En général, l'insecte est un être supérieur à l'homme.

» Il suffit d'une puce pour faire perdre le sommeil au souverain d'un grand empire.

» Une croisade d'insectes qui s'acharneraient contre lui le mettraient en fuite et le tueraient en dépit des fusils à aiguille et des monitors cuirassés.

» A tout moment les mouches manquent

de respect aux choses les plus augustes.

» Les insectes sont les artisans de la vie de l'homme. Le corps humain est une usine exploitée par des familles d'insectes.

» Chaque globule du sang de l'homme est une cuve de vin pour désaltérer les insectes. Quand les insectes sont repus, ils se divertissent absolument comme les hommes. Absolument comme les hommes, ils se livrent à des orgies périodiques.

» Qu'est-ce que la fièvre, si ce n'est l'agitation produite dans le corps humain par des saturnales d'insectes en délire ? ...

» C'est en écoutant les animaux que l'homme s'est créé un langage. Au commencement les hommes hurlaient, aboyaient, miaulaient, sifflaient, grognaient, hennissaient, bêlaient. De tous ces langages, le bêlement est celui qui va le mieux à sa nature. Il ne l'a jamais désappris.

» Seuls, les indigènes de l'Australie parlent comme les poules. Leur voix est un gloussement. En cela, ils se montrent supérieurs aux autres hommes.

» Chaque animal a son type propre. L'homme ne ressemble pas à l'homme, ni

pour la physionomie ni pour les mœurs. Selon l'éducation qu'il reçoit, l'homme s'élève ou s'abaisse dans l'échelle animale. Quelquefois, il descend jusqu'au végétal.

» Impossible de connaître les hommes sans une étude profonde des animaux.

» Le vautour, le basset, le chat, l'âne et le coq sont largement représentés parmi les hommes.

» Les chenilles ne manquent pas.

» Il y a quelques lions ; fort peu. Ce type se perd : il exige trop de dignité.

» En revanche, celui du porc se propage : on rencontre de plus en plus de groins.

» Le type cheval abonde : de la bête de somme s'entend, sans crinière et sans hennissement. C'est la suite d'une opération douloureuse pour les chevaux, mais que les hommes supportent avec joie. On leur met pour cela une culotte courte et un habit de cour : c'est le cas de M. D... Pour certains niais il suffit d'un portefeuille..... en expectative : c'est le cas de M. E. O....

» Anathème contre les apostats ! » —

Tout cela fut débité d'une seule haleine et sans que mon interlocuteur essayât de

m'interrompre. Seulement, je crus observer que, si sa curiosité était grande, son inquiétude ne l'était pas moins. Il me restait à lui prouver que j'avais toute ma raison.

— « L'homme, ajoutai-je, n'a pas tout emprunté aux animaux. Il leur a laissé le sens du réel et le sens commun. En revanche, il a aussi ses attributs originaux et exclusifs : l'orgueil et son compagnon inséparable, la sottise.

« Les animaux sont des bêtes, » dit l'homme. « L'homme est un être raisonnable. »

» Raisonnable ! lui ?

» Autant dire que les chevaux font de la haute école dans les prairies et que les lapins s'exercent dans leurs garennes à tirer du pistolet.

» Si l'on disait que les abeilles et les fourmis sont des êtres raisonnables, je n'aurais aucune peine à le croire.

» J'ai vu leurs républiques, et j'y ai trouvé une organisation matérielle et sociale tellement parfaite que j'en ai rougi pour mon espèce. J'y ai trouvé le travail, sans le prolétariat et la misère, le crédit, sans l'usure,

l'instruction gratuite, sans l'empoisonnement de la jeunesse par de fausses doctrines, la guerre, sans les armées permanentes, l'administration, sans la centralisation, le suffrage universel, sans la corruption, l'association, sans l'exploitation, l'échange, sans la monnaie, le trésor, sans déficit, la réciprocité des services, sans la domesticité, l'amour, sans le libertinage, la vertu, sans la morale, le positif, sans le conjectural, la religion, sans la superstition, l'ordre, sans la compression..... » —

— « Avouez, » me dit mon interlocuteur, « que tout cela ne vaut pas notre civilisation..... Les animaux sont incapables de progrès. » —

— « A quoi bon le progrès ? » répondis-je, « quand on a un idéal nettement défini et les instruments nécessaires pour réaliser cet idéal.... »

» Il est bien certain, en outre, qu'en abordant dans le monde des bêtes, je n'ai pu m'écrier, comme ce naufragé qui découvrit une potence sur une plage déserte : « Béni soit le ciel qui m'a jeté sur la terre de la civilisation ! »

» Hélas ! il n'y a ni voitures cellulaires, ni prisons d'Etat dans les républiques d'insectes, ni chaînes, ni bagnes, ni échafauds !

» D'où je conclus, au rebours de la logique humaine, que les hommes ne sont pas aussi raisonnables qu'ils le voudraient paraître, et que les animaux ne sont pas si bêtes qu'on le pense.

» Les animaux ne perdent pas le temps à se creuser la tête au sujet de leurs destinées futures.

» Ils ne prennent pas la réalité pour le rêve, et le rêve pour la réalité.

» L'homme, seul, se laisse bercer par les fantômes de son imagination et sacrifie la vie présente à une existence problématique.

» Tout le mal vient de ce que l'homme se croit, par la grâce de Dieu, le roi de l'univers.

» Pauvre homme ! Pauvre roi !

» Le temps du droit divin est à jamais passé.

» Jette là ton sceptre et ta couronne ! Sois-ce que tu es : ni raisonnable, ni roi, mais capable de devenir homme par le travail et l'instruction ; sinon, à force de compter sur

ta science infuse et ta royauté de fantaisie, tu resteras au-dessous des animaux et seras toujours traité comme un animal par tes semblables ! » —

Après avoir achevé ce discours : — « Pardon ! » dis-je, « je ne voudrais pourtant pas abuser de vos instants. . . . . »

## II.

TOUT EST A REFAIRE.

---

Quand je le revis : — « Savez-vous, » me dit-il, « que vous êtes très-amusant ? » — Il croyait me faire un compliment. Je lui tins compte de l'intention. — « La fin de votre discours m'a un peu rassuré. En vous écoutant plaider, avec autant de chaleur, la cause des insectes, j'appréhendais vos conclusions. Mais vous êtes d'accord avec moi que l'homme est un être supérieur aux animaux ? » —

— « Point du tout ! » m'écriai-je. « Un homme n'est pas un homme par le seul fait qu'il est né d'un autre homme. Un homme ignorant est au-dessous d'un chien savant. À plus

forte raison, le fils ignorant d'un père savant est-il au-dessous de son père.

» L'animal est supérieur à l'homme par nature.

» L'homme est supérieur à l'animal par l'éducation.

» L'animal est relativement parfait.

» L'homme n'est que perfectible.

» Peu importe que la nature ait réservé à l'homme la main, cet outil par excellence, si personne ne lui apprend à s'en servir.

» Araignée, castor ou fourmi, l'animal est capable de réaliser, d'un seul coup, l'idéal de son espèce, non pas servilement, comme vous le pourriez croire, mais en modifiant son travail, selon les milieux climatiques et locaux, et de façon à prouver qu'il jouit de la plénitude de sa raison.

» L'homme, seul, est incapable de quoi que ce soit, même d'exister. . . .

» Le cerveau d'un homme est une pile électrique dont le pôle positif se trouve dans le cerveau social. La parole est le fil conducteur qui établira le courant entre les deux pôles.

» Plus tard, grâce à l'instruction et à l'expérience, le cerveau trouvera en soi les élé-

ments d'une pile complète. A côté de l'imagination, pôle négatif, se placera la mémoire, pôle positif. La raison et le jugement seront les fils conducteurs.

» En conséquence, le cerveau humain passe par trois états successifs, dont le premier correspond à un degré au-dessous de la brute et dont le dernier produit l'équivalent d'un homme capable de revendiquer les droits de l'homme, sans qu'il en résulte aucun dommage ni pour lui-même, ni pour la société.

» Premier état: L'homme est enfant ou seul.

» Son influx cérébral se consume dans le vide.

» La réalité n'existe pas pour lui. Il ne voit que les fantômes de son imagination. Il est plein de terreurs et de superstitions. Il ne sait que faire de ses mains, si ce n'est pour se nourrir et pour détruire.

» C'est l'âge de la guerre, de la poésie et de la foi.

» Deuxième état : L'homme communique avec ses semblables. Son premier besoin est d'être rassuré. Il croit tout ce qu'on lui dit. Il est le jouet de l'imagination d'autrui. Selon l'atmosphère sociale qu'il respire,

parmi beaucoup d'erreurs, il s'assimile quelques vérités. Alors il oppose les vérités démontrées aux vérités révélées. Sa raison est en éveil.

» Ce n'est plus la foi, ce n'est pas encore la science, c'est le hasard qui le gouverne.

» Quelquefois, il travaille autant qu'il le faut pour satisfaire ses besoins égoïstes ; le plus souvent, il préfère vivre, en parasite, aux dépens d'autrui.

» C'est l'âge de la critique et du doute.

» Troisième état : L'homme revenu de ses terreurs, meurtri par l'expérience, se replie sur lui-même et n'accepte plus rien que sous bénéfice d'inventaire. Semblable au navigateur, que la connaissance de la mer a rendu circonspect, il ne va plus sans une sonde. Il procède du connu à l'inconnu, préférant s'arrêter plutôt que de marcher à l'aventure. Il observe, il étudie, il compare. Quand il sait, il croit. Alors seulement, il est un homme capable de porter seul le poids redoutable de la vie.

» La loi de la solidarité humaine est sa principale découverte.

» Alors il devient juste envers lui-même et envers ses semblables.

» Alors il recherche dans le bonheur d'autrui la garantie de son propre bonheur.

» Alors son idéal s'élargit au delà des horizons bornés de l'égoïsme, de la famille, de la patrie.

» Alors la colère, la haine, l'intrigue, la bassesse, l'ambition, la fourberie, la trahison, la lâcheté morale, tout ce qui constitue l'animalité s'efface peu à peu, pour faire place à un homme complet, capable d'embrasser l'humanité toute entière dans un même sentiment fraternel d'indulgence et de commisération.

» C'est l'âge de la science, de la justice et de la paix.

» Hélas ! c'est en partie l'âge de l'avenir.

» Avec une éducation rationnelle la science de l'homme et de la nature ferait très-vite ce que l'expérience ne fait que très-tard et ne fait pas toujours.

» L'amour du travail, l'ordre, l'économie, l'hygiène, les devoirs sociaux découlent de la science comme ils découlent de l'expérience.

» Ces observations s'appliquent aux associations d'hommes et à l'espèce toute entière aussi bien qu'à l'individu.

» Il suffit de comparer entre elles les diverses nations, pour s'assurer que les plus morales, les plus libres et les plus prospères, ont commencé par la foi pour arriver à la science en passant par le doute. » —

— « D'où il résulte ? » — « Car enfin, me dit mon interlocuteur, » une telle étude ne marche pas sans conclusions pratiques. » —

— « D'où il résulte, répondis-je :

» 1° Que l'état social est la loi fondamentale de l'espèce humaine, puisqu'il est la condition première de l'existence de l'homme.

» 2° Que le progrès est une loi physique de l'espèce humaine, puisque, sans le progrès, l'homme serait incapable de devenir un homme.

» 3° Que l'éducation est la base de l'ordre social, comme pouvant seule faciliter l'expansion de la loi naturelle du progrès.

» 4° Que l'homme s'élève d'autant dans l'échelle humaine que le milieu dans lequel

il vit, que l'éducation qu'il reçoit, sont relativement supérieurs.

» 5° Que l'imagination, pôle négatif de la pile cérébrale, est inférieure à l'expérience, pôle positif.

» 6° Que la prédominance du pôle positif assure à l'homme la supériorité, non-seulement sur les animaux, mais encore sur les autres hommes, tandis que l'imagination le laisse inférieur à la brute.

» 7° D'où il résulte que Platon a eu raison de chasser les poètes de sa république.

» 8° D'où il résulte qu'il y a entre un homme et un homme des différences incalculables, selon que l'éducation a développé les facultés expérimentales au détriment de facultés imaginatives.

» 9° D'où il résulte qu'il n'y a pas d'égalité.

» 10° D'où il résulte qu'il y a danger d'abandonner à lui-même un homme ignorant, puisque l'homme ignorant n'est pas un homme.

» 11° D'où il résulte qu'il n'y a pas de liberté.

» 12° D'où il résulte que le suffrage uni-

versel est une bêtise, puisque tous les hommes ne sont pas des hommes.

» 13° D'où il résulte que le droit divin, l'aristocratie de fortune et de naissance sont des bêtises, puisqu'il est possible de prétendre à ces divers privilèges, sans avoir le droit de prétendre à la qualité d'homme.

» 14° D'où il résulte que les révolutions et les coups d'Etat n'ont point d'autre cause que l'anarchie qui règne encore sur les principes d'après lesquels la société doit être organisée.

» 15° D'où il résulte qu'avant de s'entendre sur les choses, il faudrait d'abord s'entendre sur les mots.

» 16° D'où il résulte que, tant que le mot d'homme servira indifféremment pour désigner l'ignorant et le savant, le sage et le fou, le travailleur et le fainéant, celui qui a les passions de la brute et celui qui a les vertus d'un saint, la liberté et l'égalité n'auront aucune valeur pratique, si ce n'est pour perpétuer le chaos et amener, tôt ou tard, la ruine complète de l'ordre social.

» 17° D'où il résulte qu'il vaudrait peut-être mieux commencer par faire des hom-

mes avant de faire des hommes libres et égaux.

» 18° D'où il résulte enfin, que tout est à refaire, et que les hommes sont positivement au-dessous des bêtes pour n'avoir pas compris cette nécessité depuis longtemps. » —

.....

A ce moment, un billet parfumé mit fin à l'entretien, en rappelant mon interlocuteur à la gravité de ses fonctions.

### III.

IL N'Y A PAS DE ROUTE ROYALE EN POLITIQUE.

—

« A propos, » dit-il, en me revoyant : « on m'a rapporté que vous vous occupiez de faire un livre. » —

— « Il est vrai que j'y pense sérieusement, » lui répondis-je. —

— « Sur la politique ? »

— « Sur la politique : c'est un sujet tout nouveau. »

— « Comment l'entendez-vous ? En tous cas, prenez-garde ! on ne lit que les livres

amusants; le public veut des émotions.» —

— Quant à des émotions, répondis-je, il se peut qu'il s'en rencontre quelques-unes sous ma plume : j'y aviserai. Mais il me paraît difficile de traiter le problème oriental comme un livret d'opéra-comique. Aux impatients je citerai Euclide...

— Ah ! oui ; Euclide, un grand géomètre de l'antiquité. —

— Oui ; eh bien ! vous rappelez-vous la réponse qu'il fit au roi Ptolémée, fils de Lagus, qui suivait ses leçons? —

— Dites toujours ! —

— On raconte que le roi, rebuté des difficultés que lui offrait l'étude de la géométrie, lui demanda s'il n'y avait pas une voie plus facile pour apprendre. —

— « Non ; » lui répondit Euclide, « il n'y a pas de route royale en mathématiques. »

Comme vous voyez, le St-Esprit n'existait pas alors pour inspirer les hommes providentiels. —

— Quelle analogie entre la politique et les mathématiques ? Les mathématiques forment une science qui se démontre par  $a$  plus  $b$  ; prétendez-vous astreindre à des rè-

gles immuables l'art subtil de la politique ?

La politique exige de l'entregent, de la discrétion, de l'habileté, du flair, de la séduction . . . . tenez ! voulez-vous que je vous dise ? eh bien ! n'allez pas plus loin : la question d'Orient est une question d'économie politique.

J'ai senti cela du premier coup.

Le jour où les Turcs auront compris leur intérêt de cette façon, l'Europe s'accommodera très-bien de leur voisinage et la Russie sera réduite à l'impuissance. —

— Permettez, Excellence, entre nous, je crois que vous avez raison ; mais tout le monde n'est pas du même avis.

Tel de vos collègues a pensé à la création d'un lycée ; c'est donc qu'il croit à la vertu de l'instruction. Tel a voué son culte au principe des nationalités. Tel autre trouve que le côté faible est dans les finances. Autant de diplomates, autant de systèmes.

L'accord n'est pas plus grand parmi les journalistes : M. St.-Marc Girardin va jusqu'à nier l'existence d'une question d'Orient ; comme son quasi-homonyme le fa-

meux Emile, il refuse de croire aux convoitises russes. —

— Tous ces gens ont mal vu. —

— Mal senti ! vous voulez dire ? —

— Trêve de plaisanteries ! Vous avez sans doute votre système. Quelles seront vos conclusions ? —

— A vous dire la vérité, je n'ai aucun système et j'ignore absolument mes conclusions. Dans ma pensée, la politique est une science comme l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie ; je crois même que l'étude préliminaire de ces sciences est indispensable pour faire de la bonne politique. Je ne parle pas de l'histoire, qui est à refaire en son entier, ni du droit, tant qu'il n'aura d'autre sanction que la force des armes et la force de la corruption. —

— Est-il possible de divaguer à ce point ? Comment ! avant d'entrer dans la diplomatie il nous faudrait faire un stage à l'observatoire ? —

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi bientôt ! Nous verrions s'accomplir en quelques années le progrès de plusieurs siècles. Pour

notre malheur la politique est en désaccord avec la science.

Pour elle, le soleil tourne toujours autour de la terre. Elle croit encore à l'aristocratie de la terre sur l'universalité des mondes et à l'aristocratie de l'homme sur les êtres organisés.

Le télescope vous fournirait une idée de la grandeur relative des planètes, et le microscope une idée de l'intelligence relative des bêtes ; vous verriez la place que tient l'homme, même l'homme providentiel, entre ces deux extrêmes. —

— Où voulez-vous en venir ? —

— Je comprends votre impatience ; mais, écoutez-moi bien :

Selon vous, il suffit d'avoir de l'entregent, du flair et autres qualités de même aloi pour faire un homme politique ; je crois que vous vous montreriez plus difficile s'il s'agissait de prendre un cocher pour votre voiture ; vous ne confieriez pas votre existence à un capitaine de navire, ni à un mécanicien de locomotive, s'ils n'avaient que ces qualités, les eussent-ils au suprême degré.

Vous pressentez qu'il faut autre chose pour être chirurgien ou ingénieur, pour administrer un établissement industriel ou agricole, pour diriger une maison de banque.

C'est qu'ici la physique est tout, tandis que la politique est noyée dans la métaphysique.

Tous les hommes sont naturellement métaphysiciens.

Sur cette base le choix devient inutile.

Le premier venu s'improvise homme politique, diplomate, journaliste ; il suffit de connaître ses lettres et d'avoir une certaine dose d'aplomb.

N'avez-vous donc jamais été choqué de ce fait que les parlements des divers pays, dont la mission est d'élaborer les lois, de contrôler les actes du pouvoir exécutif, de voter les budgets d'où dépendent la paix et la guerre, de régler le bonheur des nations et de préparer l'avenir de l'humanité, soient composés, en majorité, d'hommes profondément ignorants : la preuve en est dans leur immoralité. —

— Voilà certes du nouveau. Dans quel

dictionnaire avez-vous pris que l'immoralité est synonyme d'ignorance ? —

— Vous voyez bien que je n'avais pas si tort de vous recommander le culte de la science.

Or, la science n'invente pas : elle constate.

Elle constate, par exemple, que les catastrophes nationales et individuelles sont des fautes contre la morale avant d'être des fautes politiques.

Elle constate que la morale exprimée de la science est le meilleur code de justice.

Elle constate qu'il est impossible de s'élever dans la science sans s'élever parallèlement dans la morale.

Un savant est nécessairement vertueux dans la mesure de sa science. En cela, il n'a point grand mérite et son égoïsme le sert à merveille. Comment ferait-il le mal après avoir acquis la certitude qu'en vertu d'une loi immuable, inflexible, comme toutes les lois de la nature, le mal remonte vers sa source et atteint tôt ou tard son auteur ? —

— En êtes-vous bien sûr ? —

— Oui ; certes ! Ouvrez ce long catalogue

de crimes et de châtimens qu'on appelle l'histoire. Ouvrez-le au hasard. Partout vous trouverez une grande expiation à côté des grands forfaits. Alexandre de Macédoine est frappé à trente-trois ans. Annibal va mendier une audience à la porte d'un roi barbare, en attendant qu'il mette fin par le suicide à sa misérable existence. En passant le Rubicon, César emmanche le poignard de Brutus.

Souvent, l'effet répond directement à la cause. Voyez Jeanne de Naples ! Le châtimement met trente-quatre ans à l'atteindre. Elle est frappée à la même place où a été tué son mari ; le même cordon sert à l'étrangler ; la même fenêtre livre passage à son cadavre.

Voyez le pape Alexandre VI ! Le successeur de Pierre, le vicaire du Christ, n'échappe pas à l'inexorable loi. C'est le poison des Borgia qui vengera les crimes de Roderic Borgia.

L'instigateur de la mort de Djem, Bajazet, le khalife de l'Islamisme, a le sort du pape, son complice. Il a empoisonné son frère ; c'est son fils qui l'empoisonnera !

Sans remonter ni si loin ni si haut, vous trouverez l'acte de déchéance vengeant le 18 brumaire ! Marie-Louise vengeant Joséphine ! Ste-Hélène vengeant Savone et Fontainebleau ! Reichstadt vengeant Condé !

C'est bien à tort qu'on a appelé Napoléon I<sup>er</sup> le martyr de Ste-Hélène. C'est le condamné de Ste-Hélène qu'il eût fallu dire, condamné de par la loi du talion.

Ce n'est pas tout : en étudiant les causes en mouvement on peut prévoir les effets à venir . . . . . ; mais j'aime mieux ne pas vous effrayer.

C'est un effet naturel de la science de développer le sentiment de la justice et de produire l'adoucissement des mœurs, bien mieux que ne le saurait faire un code religieux ou pénal.

Celui qui arrive à respecter la vie d'un insecte et à craindre de fouler aux pieds une fleur des champs est incapable d'un attentat contre la société. Il n'a pas besoin que le législateur religieux le menace des flammes éternelles, que le législateur civil le menace du bagne et de l'échafaud.

N'est-ce pas la science qui a aboli l'es-

clavage et le servage que le christianisme avait sanctionnés à nouveau?

N'est-ce pas la science qui a supprimé la torture et le raffinement dans les supplices?

N'est-ce pas la science, qui a diminué les risques de guerre en démontrant la stérilité des œuvres de guerre, qui affirme l'inviolabilité de la vie humaine et déracine l'échafaud en substituant au droit arbitraire de grâce le verdict légal des circonstances atténuantes?

N'est-ce pas la science qui a supprimé entre les hommes l'inégalité native; qui a établi le droit des gens, d'après lequel les peuples vaincus conservent leur vie, leurs biens, leurs lois, leurs croyances et leur liberté; qui, aujourd'hui même, oppose fièrement à l'arbitraire despotique et clérical le principe naturel de la justice? —

— Je n'ai pas besoin de vous demander quelle est votre foi politique. Les principes que vous émettez sous-entendent le républicanisme, le socialisme, le radicalisme: que sais-je? Votre libéralisme, en tout cas, est très-avancé. —

— J'ai horreur des mots vides de sens et des systèmes préconçus.

Je suis simplement pour la vérité, contre l'erreur, pour la science, contre l'ignorance, pour la raison, contre l'imagination. —

Libéralisme, radicalisme, socialisme et républicanisme, royalisme et impérialisme : autant de formules diverses d'un même empirisme.

Selon moi, l'homme qui est en possession d'une idée juste, d'une vérité, est plus savant que celui dont la mémoire est une bibliothèque d'erreurs.

Celui qui a découvert que deux et deux font quatre a plus fait pour l'humanité que Platon avec sa *République*, que Rousseau avec son *Contrat social*, que tous les métaphysiciens, j'allais dire tous les empoisonneurs, passés, présents et à venir.

Par exemple, je ne fais aucune différence entre l'opposition irréconciliable et les apologistes du gouvernement personnel : ce sont des métaphysiciens.

Il peut y avoir un *quantum* de vérité en plus ou en moins dans les systèmes politiques représentés par ces Messieurs ; mais

il suffit qu'ils représentent des systèmes pour qu'ils ne représentent pas la vérité.

Le système politique actuel est absolument provisoire.

C'est à peine, s'il est capable de maintenir l'ordre matériel.

Lui-même n'a d'autre point d'appui que la corruption.

Tout le monde est d'accord pour le renverser ; mais l'accord cesse lorsqu'il s'agit de le remplacer : preuve évidente que personne n'est en possession de la vérité.

Or, la vérité seule est féconde.

En écrivant ces mots, Lamartine a tracé le programme de l'avenir.

La vérité n'appartient à aucun système.

Tous les systèmes la subissent tôt ou tard.

La vérité seule est capable de réunir tous les hommes dans une même foi.

La vérité est au bout de la science.

Aux véritables savants appartient l'honneur de réduire les phénomènes sociaux à des lois naturelles comme les autres phénomènes de l'univers, d'extraire la vérité de la science et de l'appliquer à l'ordre social.—

— N'avons-nous donc pas les légistes ?

— Les légistes ont fait leur temps. Tant qu'il s'agissait de démolir, ils ont rendu d'utiles services. Ce seront toujours d'excellents démolisseurs. Mais, quand il s'agit de raisonner et de prouver, les avocats sont superflus. L'évidence n'a pas besoin d'avocats. « La république française est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas ! » a dit Bonaparte.

Il en est de même de toutes les vérités positives.

La preuve que les légistes sont impuissants à faire des lois, c'est qu'il n'y a aucun accord entre eux, non seulement entre légistes de pays différents mais entre légistes du même pays, non seulement sur les principes nouveaux qui doivent diriger la reconstruction sociale, mais même sur les lois en vigueur.

Sur quoi se baserait cet accord ? Tant qu'on ergotera sur des mots vides de science, (où et quand les légistes se sont-ils occupés d'étudier l'univers, le monde et l'homme ?) il sera impossible de s'entendre. Impossible de soumettre la société à des lois

tant qu'on n'aura pas fait une étude approfondie de l'individu, de sa constitution physique et morale, des lois et des milieux qui le gouvernent.

La loi de la science est la même pour tous les savants, en Amérique comme en Chine, à Londres comme à Paris.

Or, il n'y a qu'une science sociale comme il n'y a qu'une science physique. L'une est inséparable de l'autre : celui qui réunit les plus vastes connaissances scientifiques est par ce fait même le meilleur ingénieur social. Ceux qui ont fait la république de la science sont seuls capables d'organiser la république sociale.—

— Que deviendrait dans votre système la souveraineté populaire ?—

— Vous feriez mieux de me demander ce que deviendrait l'anarchie, car la souveraineté populaire n'est autre chose que l'anarchie érigée en principe.

Est-ce qu'il ne faut pas des spéculations théoriques pour régler le travail pratique des sociétés ?

Est-ce que la société toute entière peut se désintéresser des besoins de l'existence

dans une mesure suffisante pour contribuer au progrès théorique ?

Cependant la pensée gouverne l'action.

Il faut donc confier aux penseurs et aux savants, à l'exclusion des aventuriers et des viveurs, le gouvernement des sociétés ; de même que l'on confie à des ingénieurs et non à des acrobates, la direction des bras et des machines qui concourent aux travaux publics.

Le suffrage universel, tout-puissant pour détruire, est impuissant à fonder.

Se figure-t-on le suffrage universel appliqué à l'ordre scientifique ?

S' imagine-t-on les découvertes de MM. Leverrier, Pasteur et Claude Bernard soumises à la sanction des masses ?

Ce serait la mort de la science.

La dissolution sociale est la conséquence inévitable du dogme de la souveraineté populaire.

Le jour où les pauvres se compteront : gare aux riches !

Désormais la souveraineté populaire n'abaissera plus les armes devant le despotisme.

La science seule lui fera entendre raison.

Il n'est pas nécessaire que tous les hommes soient des savants pour reconnaître l'excellence du gouvernement par la science. Il y a très-peu d'hommes qui soient capables de démontrer la loi qui régit la vapeur; cependant tous sont convaincus que c'est la vapeur qui entraîne la locomotive et les wagons.

Le peuple a foi dans la science, parce qu'il est en possession du droit de vérifier et qu'il suffirait de démontrer la fausseté d'un principe pour que ceux mêmes qui l'ont émis fussent les premiers à le répudier.

Comme la loi sociale sera toujours la vérité démontrée, il n'y aura plus ni partis, ni sectes, ni majorité systématique, ni opposition irréconciliable, partant plus de révolutions.

Au lieu de crier vive la liberté! les hommes crieront vive la justice!

La loi physique de la justice doit remplacer dans l'organisation sociale les utopies libérales et égalitaires. —

— Selon vous la société serait constituée le jour où les savants seraient chargés de la direction de la chose publique? —

— L'objectif de la science est de subordonner toutes les forces de la nature à la volonté de l'homme dans le but d'augmenter son bien-être, source première de la félicité morale.

Résoudre le problème de la vie matérielle, selon les règles de la science et de la justice, c'est résoudre le problème de la vie politique et sociale.

Mais la perfection est irréalisable sur la terre en vertu même de la loi de perfectibilité indéfinie.

*Tout est relatif*, voilà le seul principe absolu.

La science n'étant que relative la justice ne saurait être absolue. Le propre des doctrines applicables est d'avoir des limites comme le propre des doctrines chimériques est de n'en avoir pas.

Les peuples n'auront plus rien à désirer le jour où le progrès social se fera parallèlement au progrès scientifique.

Chaque génération devra se contenter d'une somme de liberté, d'égalité, de fraternité, c'est-à-dire de justice correspondant à l'état de sa science.

Le privilège de la vérité étant de s'impo-

ser à tous par l'évidence, chaque vérité constatée deviendra la loi universelle.

La morale deviendra une science de faits au lieu d'être une science de dogmes.

Il n'y aura plus qu'une science morale comme il n'y a qu'une science physique avec des différences d'application selon les circonstances locales.

Cette science sera la science de la justice.

Alors vous verrez, que la politique est une science : que dis-je ? la synthèse de toutes les sciences ! parce qu'elle est la justice sublimée, et que le mot d'Euclide s'applique aussi bien à la politique qu'aux mathématiques. —

— Vous comptez appliquer la méthode scientifique à vos études ultérieures sur le problème oriental ? Ici le terrain positif vous échappe. Votre analyse ne saurait porter que sur des probabilités. —

— Je ne suis pas de cet avis : quand je vois l'homme s'occuper avec succès de pénétrer les mystères de la nature physique, dont la cause première est en dehors de sa puissance, comment serait-il impuissant à analyser sa propre œuvre ?

Or, l'histoire, les religions, les gouvernements, les institutions, les langues, les lois, les mœurs, monarchies, aristocraties et démocraties, castes et classes, croyants et infidèles sont les œuvres de l'homme, comme le coquillage est l'œuvre du mollusque, comme l'univers est l'œuvre de Dieu.—

— Je suis curieux de savoir comment vous aborderez le problème oriental dans les conditions où vous l'avez posé.—

— Cette assurance me suffit : je suis sûr maintenant que vous me lirez jusqu'au bout.—

---



## CHRISTIANISME ET ISLAMISME.

---

### I

#### L'EMPIRISME POLITIQUE EN ORIENT.

---

Le problème oriental est le plus complexe peut-être de tous ceux qui occupent les méditations des philosophes et des hommes d'Etat.

Il intéresse à la fois les destinées politiques, religieuses et sociales d'une multitude de peuples, l'avenir de la jeune Asie et de la vieille Europe, la marche générale du progrès dans le monde entier.

Depuis cinquante ans, les plus grands esprits, sans compter les improvisateurs primesautiers et fantaisistes, ont travaillé à sa solution.

De nombreux systèmes ont été présentés.

Les intérêts et les sentiments, la diplomatie et la force, le principe des nationalités et le préjugé religieux, les expédients financiers et les lois économiques ont prévalu successivement.

Cependant l'incertitude est partout, l'évidence nulle part.

Dans la pratique, chacun se confie au courant de ses intérêts ou de ses sympathies.

La France et l'Angleterre sont complices de Navarin, en attendant que le traité de la quadruple alliance dévoile l'antagonisme de leur politique. Alliées contre la Russie pendant la guerre de Crimée, elles se divisent après la guerre au profit de la Russie.

Alors, l'Autriche commet l'irréparable faute de rester neutre au moment le plus décisif de son histoire et de préférer une domination précaire en Italie à une domination féconde sur le Bas-Danube.

La question des Principautés, celle de Syrie, du Monténégro, de la Serbie, la question crétoise, accusent les plus incohérentes évolutions.

Dans l'affaire de Crète, on voit les navires

d'une même puissance servir tour à tour à l'émigration et au rapatriement des familles insulaires.

Jusqu'à la Russie, qui compromet son influence traditionnelle en sacrifiant sur le tapis vert de la dernière conférence cette même Crète et cette même Grèce que ses intrigues et son or avaient soulevées contre la Turquie.

La Turquie, avec une prudence et une habileté diplomatique qu'on n'a pas assez remarquées, se débat entre les convoitises de ses ennemis et les contradictions de ses amis ; tandis que sa politique intérieure se traduit par des efforts de conservation qui ressemblent à de l'immobilisme et par des concessions brusques qui ressemblent à des mesures révolutionnaires.

Les populations déroutées et inquiètes se demandent de quel côté viendra le salut.

Le temps livré à lui-même poursuit sa marche en compagnie du hasard.

Au lieu de construire et de solidifier, il use et désagrège jusqu'à ce que sonne l'heure de la ruine totale qui sera, si personne n'y prend garde, l'heure des conquérants.

La politique n'est-elle donc pas une science ? Les rapports de l'effet à la cause et de la cause à l'effet, qui gouvernent le monde matériel, seraient-ils sans application dans le monde moral ?

Y aurait-il deux morales : une pour les individus, qui trouve sa sanction dans les lois de la force appliquées par les cours d'assises à défaut de l'épouvantail religieux ; une autre pour les peuples et les gouvernements, qui permet l'emploi de tous les moyens en considération du but ?

Ou bien la science du 19<sup>e</sup> siècle, qui a résolu tant de graves problèmes, serait-elle impuissante à franchir le seuil de la politique ?

Ou bien encore les données positives feraient-elles défaut ?

Nous ne le pensons pas.

Si l'histoire, la philosophie et la politique avaient pour base la vérité, la physique sociale serait gouvernée par les mêmes lois que la physique naturelle et ce travail serait inutile.

En essayant d'appliquer la méthode scientifique au problème oriental, nous n'avons

aucun parti pris d'imposer des conclusions.

Il suffirait à notre ambition de faire connaître exactement la nature et l'origine des choses.

Le reste dépend de la conscience publique et de la sagacité des gouvernements.

## II.

### LA QUESTION D'ORIENT EST UNE QUESTION DE PRINCIPES.

---

La Turquie est une expression géographique qui sert à désigner le champ de bataille où l'Islamisme et le Christianisme entrechoquent leurs flots avec des alternatives inégales de flux et de reflux depuis plus de mille ans.

Le Sultan, qui règne à Constantinople, est moins un souverain, dans l'acception européenne du mot, que le chef d'une communauté religieuse, le commandeur des croyants, le khalife de l'Islamisme.

En principe et dans la pensée musulmane,

son pouvoir réside dans l'institut de Mahomet plus que dans l'Empire.

Son caractère est reconnu par tous les croyants orthodoxes, par ceux qui habitent l'Afrique septentrionale, comme par ceux qui habitent le Cap de Bonne-Espérance et les îles de la mer des Indes, par les musulmans sujets de la reine Victoria, comme par les sujets du même rite soumis à l'empereur Alexandre.

Son prestige religieux est plus grand peut-être chez les Afghans et les Turcomans que dans la Turquie proprement dite.

A l'heure actuelle, malgré l'affaiblissement du sentiment religieux et l'absence de toute discipline, le khalifat exerce une influence plus virtuelle sur deux cents millions de mahométans que la papauté sur le monde catholique.

Que le Sultan fasse déployer l'étendard du prophète et l'Islam tout entier s'armera pour la guerre sainte.

De même que Rome est la capitale du catholicisme, de même Stamboul est la capitale de l'Islamisme orthodoxe.

Comme la question romaine, la question

d'Orient est donc avant tout une question religieuse.

En fait, tous les intérêts qui gravitent autour de cette question, se montrent au jour sous un aspect religieux.

Ici la politique donne la main à la propagande.

La France est par tradition la protectrice des catholiques. Elle intervient pour les Maronites contre les Druses, pour les Grecs et les Arméniens-Unis contre les Schismatiques. Les missionnaires, les frères de la doctrine chrétienne, les sœurs de charité, considèrent l'ambassadeur de France comme un tuteur d'office. Les recherches qu'a nécessitées ce travail nous ont fourni la preuve que jamais l'intérêt catholique n'avait été aussi énergiquement soutenu en Orient que par les gouvernements athées de la république française.

Le deuxième Empire n'a pas failli pour sa part à la politique traditionnelle. L'expédition de Syrie a été entreprise, moins dans un intérêt d'humanité que pour consolider l'influence française dans le Liban catholique. La diplomatie française avait même entre-

pris une campagne pour soumettre l'église bulgare à l'autorité romaine. On parvint heureusement à convaincre l'Impératrice de qui venait l'initiative des dangers d'une pareille aventure.

La grande idée panhellénique signifie par-dessus tout la révéndication de Ste-Sophie.

Il est constant que, dès l'origine de la guerre d'Orient, les Grecs ont ajourné le baptême de leurs enfants dans l'espoir que le triomphe des armées russes permettrait l'accomplissement de cet acte religieux dans les anciennes basiliques transformées en mosquées.

Jusqu'à l'Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique qui abritent la religion sous le manteau de la politique. Les diverses sectes protestantes de l'ancien et du nouveau-monde entretiennent en Turquie des écoles et des établissements de propagande. L'action religieuse s'exerce par des missionnaires et des distributions de bibles.

La Russie, de son côté, masque ses projets ambitieux sous les apparences d'un protectorat à accorder aux intérêts de l'Eglise orthodoxe. L'expulsion de l'Islamisme du berceau

de l'orthodoxie et l'affranchissement des lieux-saints de la garde des infidèles, voilà l'idéal présenté au fanatisme du peuple russe.

On n'a pas oublié que la guerre de Crimée a eu pour origine la question des lieux-saints et que 780,000 hommes sont morts devant Sébastopol au sujet d'une étoile d'argent détachée d'une coupole et d'une clef de sanctuaire en litige !

Il semblerait que ce qui reste de ferveur religieuse dans le monde se fût concentré dans la question d'Orient.

Le Christianisme et l'Islamisme fournissant les premières données du problème oriental, il est indispensable d'esquisser un parallèle entre les deux systèmes religieux.

Cette partie de notre travail serait sans valeur si elle devait se borner à la reproduction des arguments accrédités en Europe pour et contre le Christianisme.

D'autre part, à quoi servirait de rééditer les reproches d'impuissance et de barbarie que le préjugé adresse à l'Islamisme sur la foi des commentateurs chrétiens ?

La perfectibilité humaine étant une loi de

la nature physique, le progrès étant le but constant de l'humanité, les religions ne doivent être étudiées qu'au point de vue de leur capacité progressive.

Quelle est la valeur du principe musulman en regard du principe chrétien ?

Quelle sera son influence sur l'avenir de l'humanité ?

Voilà le grave problème que nous allons étudier avec les ménagements que comporte un pareil sujet, mais sans préjudice pour la vérité.

### III.

#### DISPOSITION ESSENTIELLE.

---

Horace dit, en parlant de l'homme qui, le premier, osa affronter la mer sur un frêle esquif « qu'il devait avoir un cœur d'airain. »

En effet, il faut un grand courage pour dompter l'instinct de la conservation et risquer sa vie sur l'inconnu.

Ce courage n'est rien pourtant en comparaison de celui qu'il faut à l'homme pour

répudier la foi de son enfance et arracher de sa mémoire une foule d'images touchantes et poétiques auxquelles se rapportent intimement les joies et les douleurs de ses premiers pas dans la vie, à l'ombre du toit paternel.

Bien peu d'hommes, parmi ceux qui ont reçu une éducation vraiment religieuse, sont capables d'une pareille amputation. La plupart restent dans le doute et l'indifférence jusqu'au moment de quitter la vie. Alors, s'ils reçoivent la visite du prêtre, ils acceptent des secours de voyage : « si cela ne fait pas de bien, » disent-ils, « cela ne peut pas faire de mal. »

On voit, chaque jour, des hommes, qui se disent libres-penseurs, athées, matérialistes : que sais-je ? invoquer l'assistance religieuse pour eux et pour leurs enfants dans les principaux actes de la vie.

On se marie : la bénédiction du prêtre porte bonheur.

Les enfants naissent : il faut les baptiser, les préparer aux sacrements.

Le célèbre Diderot fut surpris enseignant le catéchisme à sa fille.

Ceux-là ne sont pas les hommes de courage dont nous voulons parler.

Le préjugé social, le qu'en dira-t-on ? le besoin de vivre, les tiennent en laisse et les forcent à parcourir toutes les étapes connues de l'hypocrisie et de la lâcheté. Soit dit en passant, avant de détruire la servitude légale, les hommes feraient bien de renoncer à la servitude volontaire.

Il ne saurait non plus être question de ces fanfarons d'impiété dont la parole triviale et obscène souille inconsidérément les sujets les plus délicats.

Notre réflexion s'applique à ceux qui, après avoir fouillé à fond le mystère de la vie en s'éclairant de la lumière de la science, après avoir demandé à toutes les latitudes et à tous les éléments l'explication de l'énigme humaine, ont traversé les méditations austères qui précèdent les grandes résolutions et entrepris de risquer le combat de l'avenir en s'allégeant de leurs croyances passées, semblables au commandant d'un vaisseau en détresse qui entreprend de vaincre la tempête en jetant ses canons à la mer.

Il y a là un acte solennel, irrévocable et douloureux, quelque chose comme un lendemain de combat où l'imagination a été frappée à mort par la raison, la poésie par la prose, le cœur par le cerveau, le sentiment par l'analyse, la foi par la science.

Alors, l'homme disparaît avec ses instincts, ses préjugés et ses passions : à sa place il n'y a plus qu'un scalpel, un instrument d'optique, un réactif chimique, un compas, une balance.

Alors, les agitations de l'homme et les cataclysmes de l'espèce sont réduits aux mêmes proportions et vus avec la même indifférence que les tressaillements d'un insecte sur la table d'un laboratoire.

Cette disposition est essentielle pour juger impartialement les végétations religieuses, dont les racines s'étendent jusqu'aux premiers âges du monde, dont le tronc a servi à redresser les déviations de la croissance sociale, et dont le feuillage, quoique bien éclairci, est encore le principal abri du bétail humain contre la misère et le désespoir.

#### IV.

ORIGINE DES RELIGIONS.—LACUNE HISTORIQUE.—

L'ASIE EST UN LABORATOIRE DE RELIGIONS.

---

L'idée d'une religion révélée est contemporaine de l'idée gouvernementale. On commença par la force pour retenir les hommes en obéissance. Plus tard, la force devint insuffisante. Comme il n'y avait pas assez de bergers pour garder les troupeaux, la pensée ne vint pas alors de placer un gendarme à côté de chaque citoyen.

L'homme, livré à lui-même, sans éducation et sans instruction, n'est pas un homme : c'est un animal. Il est même au-dessous de l'animal en ce que celui-ci est doué d'un sens droit qui ne lui permet pas de s'égarer dans des spéculations fantastiques.

L'homme ignorant a un cerveau creux qui sert d'habitable à la superstition. Le tonnerre gronde, la terre tremble, un cri dans la nuit, et voilà ce misérable à genoux, demandant

grâce, comme si le mouvement qui entraîne l'univers avait besoin de se déranger pour marquer son destin. C'est dans ce moment que la servitude forcée se transforme en servitude volontaire.

Les premiers fondateurs de religions étaient à la fois rois, législateurs et pontifes. Ils avaient le monopole de la science, des signes cabalistiques, des oracles, des buissons ardents. Ils avaient même une langue à eux et une écriture secrète. Au besoin, ils employaient les grands moyens : ils faisaient des miracles et tramaient des complots avec des êtres imaginaires qu'on a appelés depuis des divinités.

Moïse peut être considéré comme le type du genre.

Les procédés les plus incroyables furent mis en œuvre avec succès : pour exploiter les hommes ignorants, on ne les saurait trop mépriser.

Mais toute compression amène une réaction.

Après les religions par en haut, sont venues les religions par en bas. Après les religions despotiques, les religions populaires. La

démocratie de Jésus fait concurrence à la théocratie de Moïse. Cette concurrence coûta la vie à Jésus.

La science historique ne remonte pas plus haut que les historiens grecs. Pour l'Europe, la Grèce est l'institutrice de l'humanité. L'Europe ignore absolument l'Asie. L'Inde et la Chine restent en dehors de l'histoire ; il en est de même de l'Egypte, cette succursale de l'Asie.

Les livres attribués à Moïse, les évangiles attribués à Jésus, forment encore avec la métaphysique d'Aristote la base officielle du haut enseignement.

Pourtant l'Asie est le véritable cerveau de l'humanité. Le monde moderne gravite tout entier sur des idées asiatiques vieilles de plusieurs mille ans.

Les mineurs de la pensée feront bien de s'arrêter à cette observation. Peut-être arriveront-ils à découvrir la cause qui empêche la fermentation cérébrale de l'Asie d'agir en dehors du domaine de la poésie et des spéculations religieuses pour étendre les horizons positifs de l'idéal humain.

De tout temps, l'Asie a été un laboratoire

de religions. Chaque jour voit naître des hommes qui se croient appelés à la régénération de l'humanité.

L'Europe ignore ce phénomène. Dans ces derniers temps, c'est à peine si elle a entendu parler des Wahabites en Arabie et des Babis en Perse.

Il y a eu, en Asie, des milliers de Zoroastre, de Confucius, de Jésus et de Mahomet.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, il n'y a pas en Asie-Mineure, en Perse et dans l'Asie centrale une seule agglomération d'hommes qui n'ait son *fils de Dieu*.

La différence des notoriétés vient du nombre de disciples que chacun groupe autour de sa doctrine.

On les appelle *Maîtres*. Ils parlent au nom de leur *père qui est aux cieux*.

A mesure que leur réputation grandit, ils s'enhardissent à affirmer leur mission. Ils commencent par se dire croyants, puis savants, puis missionnaires de la vérité. Ils finissent par se confondre eux-mêmes avec la vérité et la science et par prendre toutes les incarnations du panthéisme asiatique.

Ils vivent d'aumônes et pratiquent une morale transcendante.

Le peuple les regarde comme des êtres supérieurs en communication directe avec Dieu.

Dans cette immobile Asie, les mœurs sont restées les mêmes qu'en tout temps. En voyant l'un de ces *Maîtres*, entouré de ses disciples, on assiste à la prédication de Jésus. C'est le même verbe, sous la même forme, sanctionné par les mêmes miracles.

Il y a toujours, à Constantinople, plusieurs de ces *Maîtres*.

L'un d'eux Safah effendi, a une très-grande réputation. Il y a plus de trente ans que ses mains n'ont été souillées au contact de l'argent. Il n'a pour tout bien que ses vêtements. Il partage avec les pauvres tout ce qu'il retire de la piété publique.

Le respect qu'il inspire est très-grand. Tout le monde subit l'ascendant de sa puissante et vertueuse individualité. Les personnages les plus riches, les plus haut placés condescendent volontiers à lui baiser la main.

Il y a quelques années, il fit un voyage en

Perse. Le Schah l'alla voir et lui fit don d'une somme considérable qu'il accepta pour la distribuer aux pauvres intégralement.

Puis le Schah voulut lui faire accepter une sorte de crosse enrichie de diamants. Il la refusa, priant qu'elle fût envoyée au schéik de la Mecque.

Quelquefois les *Maîtres* arrivent à se constituer une véritable armée de disciples. Alors ils deviennent un danger pour l'Etat.

Les troubles, dont la Perse est fréquemment le théâtre, sont toujours le résultat d'un conflit entre l'une ou l'autre de ces écoles religieuses et les pouvoirs publics.

En général, la doctrine ne survit point au *Maître* qui l'a enseignée. Le verbe qu'il a émis ne fructifie que s'il a la fortune de rencontrer des interprètes de génie. Mais il ne se trouve pas toujours des St. Paul et des Omar.

Il arrive que les *Maîtres* subissent la mort à cause de leur doctrine. Parfois, c'est le peuple qui les lapide. Presque toujours ce sont les gouvernements qui s'en débarrassent quand ils deviennent un danger pour l'Etat.

On se rappelle ce Mustapha Dédé qui avait réuni dans une idée communiste les Catholiques, les Grecs, les Juifs et les Musulmans de l'Asie-Mineure et qui, après avoir vaincu les généraux envoyés pour le combattre osa se mesurer avec les troupes du Sultan Mahomet I<sup>er</sup>. On le crucifia. Ses partisans sommés de renoncer à leur utopie : « non; » dirent-ils tous, en s'adressant à leur chef crucifié : « père Sultan reçois nos âmes dans ton royaume. »

Seïd-Ali-Mohamed, fondateur du Babisme a eu le sort de Jésus et de Mustapha-Dédé. Quand le gouvernement persan le fit arrêter, le nombre de ses sectateurs s'accrut tellement qu'il fût impossible de procéder à son jugement.

Il resta en prison pendant trois ans. Au moment de son exécution, on ne trouva pas un seul musulman qui voulût porter la main sur sa personne.

Une compagnie de Nestoriens fut chargée de l'attacher à un gibet et de le fusiller. Alors il arriva une chose singulière : au moment où la compagnie de soldats fit feu à bout portant, le corps se détacha du gibet et se

trouva debout sans avoir été atteint. Néanmoins, on passa outre et la bayonnette accomplit ce que n'avaient pu accomplir les balles.

La maladie des spéculations religieuses a gagné jusqu'à des chefs d'Empire : ainsi Tamerlan et Nadir-Schah ont rêvé tous deux, à quatre siècles d'intervalle, la fusion de tous les cultes de l'Inde, de la Perse et de la Turquie en une seule religion générale épurée et fondée sur la morale universelle.

En Asie, Jésus est resté inférieur aux novateurs qui l'ont précédé et suivi.

C'est l'Europe qui a édifié la réputation de Jésus ou plutôt le nom de Jésus a servi à abriter un système religieux et féodal qui est l'anti-thèse de la conception de Jésus.

L'Europe attribue au christianisme ce qui est le résultat naturel de la loi du progrès.

L'Asie ne saurait s'y tromper.

Le pâtre suisse ne croira jamais que le mince filet d'eau, qui ne suffit pas toujours pour abreuver ses chèvres, s'appelle un peu plus loin le Rhin, le Rhône ou l'Adige.

Les peuples du Bas-Rhin et du Bas-Danube, habitués dès leur enfance au spectacle d'un fleuve majestueux, ignorent les affluents

et confondent dans une même expression la source et l'embouchure.

En faisant abstraction de l'intérêt personnel ou de caste des fondateurs de religions, on doit reconnaître qu'une religion est un frein imposé aux passions de l'homme ignorant pour l'obliger à vivre en société.

Toutes les religions conviennent plus ou moins, selon les facultés d'observation et le sens pratique de leur auteur, au besoin du temps qui les voit naître.

Le tort des fondateurs de religions a été de soumettre les générations à venir à la loi de leur époque, sans tenir compte des besoins nouveaux qui surgissent chaque jour par le seul effet de la loi du progrès.

Le moment arrive, tôt ou tard, où le progrès humain, gêné dans son expansion, après s'être heurté vainement contre le *non-possumus* religieux, s'échappe par le canal d'une religion nouvelle ou bien en débordant par-dessus les digues.

Il est d'observation historique que les religions les plus compliquées et les plus anti-rationnelles sont celles qui survivent le moins longtemps.

On peut dire du christianisme qu'il ne vit plus que grâce à l'ignorance des masses et à une sorte de compromis tacite entre le clergé et la politique.

Les religions les plus simples, les plus élastiques sont celles qui résisteront les dernières au débordement de la raison humaine.

Si parmi ces religions il s'en trouvait une, qui fût capable de fournir à la science une organisation spirituelle correspondante, elle deviendrait la religion finale de l'humanité.

## V.

ERREUR CAPITALE DES FONDATEURS DE RELIGIONS  
— MOÏSE ET BACHUS.— LA BIBLE.— LA MISSION  
DU CHRIST.— L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.—

---

Toutes les religions ont puisé à la même source. Il y a entre elles un fonds commun de propositions et de sous-entendus qui suffirait à établir la communauté d'origine, à défaut d'une solidarité matérielle, visible dans l'histoire.

L'ignorance des lois de l'attraction et de

la gravitation a seule rendu possibles les religions révélées.

L'atome terrestre est le centre du monde. Le ciel est une voûte de cristal. Les soleils et les étoiles ont été allumés pour éclairer la terre. L'homme est le roi de la terre. Donc l'homme est le nœud de l'univers, l'objectif final de la création, l'unique préoccupation de Dieu. Voilà l'erreur capitale de tous les fondateurs de religions.

St. Augustin traite d'absurde l'idée des antipodes.

— « Il est impossible que le ciel entoure la terre » dit Lactance.

— « Où sont-ils ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles et que leur forme est circulaire ? » s'écrie St. Chrisostôme dans sa 14<sup>e</sup> homélie.

Si les fondateurs de religions avaient assumé la responsabilité de cette erreur, les conséquences en seraient moins graves ; mais ils n'ont pas hésité à imposer les aberrations de l'ignorance et de l'orgueil humains comme des œuvres d'inspiration divine au risque de mettre la science face à face avec Dieu.

L'ignorance astronomique du dieu de la bible a engendré l'incrédulité avec toutes ses conséquences.

Le Christianisme et l'Islamisme dérivent du Judaïsme avec cette différence essentielle que Mahomet s'est contenté de choisir dans les livres juifs les éléments positifs qui convenaient à sa doctrine ; tandis que le Christianisme repose tout entier sur ces livres comme un édifice sur ses fondations. Que l'on retire à l'édifice chrétien sa base judaïque et il s'écroule irrévocablement.

Or, le judaïsme se résume en un homme et en un livre : la bible et Moïse.

Ici se pose une première question : Moïse a-t-il existé ?

Aucune trace de Moïse dans aucun prophète.

Comment expliquer le silence de Salomon, de Jérémie, d'Isaïe, du Psalmiste sur Moïse ? Et, s'il a existé, comment les prophètes sont-ils en contradiction permanente avec lui ?

Pour ne citer qu'un exemple, dont la valeur est double car il détruit le péché originel : Moïse dit que Dieu punit l'iniquité

des pères jusqu'à la quatrième génération. Ezéchiel dit que les fils ne seront pas punis de l'iniquité des pères.

Puis, Moïse était en Egypte à une époque où l'on ne connaissait que les hiéroglyphes.

Où donc Moïse a-t-il appris à écrire et à graver?

Deuxième question : Si Moïse a existé, pourquoi fait-il double emploi avec le Bacchus indien ? Tous deux sont nés en Egypte. Tous deux sont exposés sur le Nil. Tous deux séjournent sur une montagne d'Arabie. Tous deux reçoivent la mission de détruire une nation barbare. Tous deux passent la Mer Rouge à sec. Tous deux dardent de leurs fronts des rayons lumineux.

Cependant, il y a entre eux une différence : Bacchus fait jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrses ; Moïse transforme un rocher en fontaine en le touchant de sa baguette.

Il est vrai que les savants prétendent que Bacchus est antérieur à Moïse.....

Selon toute apparence, Moïse est, comme Homère, un personnage mythique inventé après coup pour marquer de son nom une

des grandes étapes de l'humanité. Voilà quant à l'homme.

Quant au livre, la science n'en saurait dire plus de mal que n'en ont dit St. Augustin et Origène.

St. Augustin (de Genesi contrâ Manicheos) déclare qu'on ne saurait conserver les trois premiers chapitres de la bible.

Origène, à propos de la création, accuse la bible d'être un tissu d'absurdités.

Or, que reste-t-il de la bible si l'on rejette la création ?

Il faut rendre justice à Moïse : Moïse n'a jamais parlé de création. Le mot hébreu *barrah* signifie *arranger, coordonner*. Or, on ne coordonne pas, on n'arrange pas le néant. Il y avait donc de la matière.

Or, les corrélatifs de la matière, le temps et l'espace sont éternels. Donc la matière est éternelle dans l'espace et dans le temps.

Or, la science moderne a démontré que la matière est animée. Donc, comme le temps et l'espace, comme la matière, la vie est éternelle.

Or, la vie, c'est la lumière, la chaleur, la force, le mouvement, l'attraction, la gravi-

tation, l'ensemble des lois, l'équilibre, l'harmonie, la justice ; ou plutôt l'esprit et la matière sont inséparables ; la spiritualité de la matière, la corporalité de l'esprit sont choses identiques.

Dès lors à quoi bon la création ?

Les six jours de Moïse sont les six temps des Indiens, les six Gambahars de Zoroastre. Le paradis du premier homme gardé par son chérubin est un pastiche du jardin des Hespérides gardé par un dragon. Adam est l'Adimo de l'Ezourvéidam. Noë et sa famille répondent à Deucalion et à Pyrrha. Hercule et Samson sont des frères jumaux. Ils accomplissent les mêmes tours de force. L'Omphale de l'Hercule juif s'appelle Dalila. Élie et ses chevaux ailés, c'est Apollon avec ses coursiers de feu.

Tout le monde a lu la bible.

Tout le monde a été frappé des absurdités et des contradictions qu'elle renferme.

Ceux qui ont lu des éditions non-expurgées se souviennent des monstruosité et des obscénités qu'ils ont rencontrées à chaque page.

Ils connaissent les trois choses insatiables

et les quatre choses difficiles dont parle Salomon.

Le cantique des cantiques les a ravis.

Le poème d'Oholla et d'Oliba du prophète Ézéchiel les a édifiés.

Ils ont conservé une salutaire terreur de cet être capricieux, atrabilaire et méchant, grand ordonnateur de massacres et de destructions, grand dispensateur de pestes et de famines, plus sanguinaire que Moloch, plus despote que Néron, qu'on nomme Jéhovah.

Tout cela ne vaudrait plus la peine qu'on s'y arrêtât, n'était l'importance attachée aux *livres saints* pour former le cœur de la jeunesse.

Ces livres, dont le récit débute par l'assassinat du frère par le frère, forment un tissu d'abominations telles que les hordes les plus sauvages n'en offrent aucun exemple.

Le viol, l'inceste, l'adultère, la prostitution, le proxénétisme, les accouplements avec des animaux, la rapine, le meurtre dans les circonstances les plus odieuses, sont imputés naturellement aux principaux personnages, à ceux que Dieu a choisis pour être

les confidents de ses desseins. Voilà les livres qui servent de préface à l'Évangile..

La mission du Christ est fondée sur la croyance juive à la venue d'un Messie. Cette croyance est contestée dans sa signification. Il paraît que Messias était simplement un titre d'honneur. Isaïe donne ce titre à Cyrus chap. XLV, VI.— Ézéchiël le donne au roi de Tyr.

Quoi qu'il en soit, Dieu s'incarna dans Jésus.

Xaca, Bramah, Sammonocodom se sont incarnés.

Vischnou s'est incarné cinq cents fois.

Manco-Capac, dieu des Péruviens, fils du soleil, Odin, dieu des Scandinaves, se sont incarnés.

Le Christ est né d'une vierge fécondée par le Saint-Esprit.

Foë, dieu chinois, est né d'une vierge fécondée par un rayon de soleil.

Osiris, dieu égyptien, naquit tout seul sans le secours de personne.

Le Christ est ressuscité. L'Adonis de Phénicie, l'Atis de Phrygie, l'Osiris de l'Égypte sont ressuscités avant lui.

Odin était mort sur un bûcher victime volontaire dévouée au salut des siens.

La mission du Christ consiste à racheter par sa mort le genre humain du péché originel. « Dieu faisant mourir Dieu pour demander pardon à Dieu » comme dit Voltaire.

Ce sacrifice était au moins inutile, puisque le patriarche Enoch avait été ravi au ciel directement sans rédemption.

D'ailleurs, les Juifs ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Dieu n'avait point enseigné ce dogme à Moïse.

L'âme est une invention de Socrate. Platon dans son Phédon est le premier qui ait parlé de l'âme et de l'immortalité de l'âme.

Le dieu des Juifs est un dieu très-positif : « Si vous suivez la loi, vous aurez des satisfactions temporelles ; si vous ne la suivez pas, vous éprouverez la famine, la misère, la gale, la peste, etc. »

De paradis, d'enfer, de purgatoire, nulle question.

Un pareil oubli de la part du Dieu qui a dicté la loi de Moïse étonnerait moins si le Christ, *son fils*, l'avait réparé.

Mais il n'en est rien, et, pendant cinq cents ans, les Chrétiens sont restés juifs sur ce point.

« La corporalité de l'âme éclate dans l'Évangile » dit Tertullien.

Les âmes ont toujours une substance corporelle, dit saint Hilaire, (de Math. pag. 663.)

Il n'y a rien que de matériel excepté la Trinité dit saint Ambroise (sur Abraham, liv. II, chap. III.)

Quant aux paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; » quant à celles qui furent adressées au bon larron : « Ce soir vous serez avec moi en paradis, » rien ne prouve qu'elles soient authentiques. Le premier qui les rapporte est saint Irénée qui est né cent quarante ans après le Christ.

## VI.

LE CHRIST.— LA MORALE CHRÉTIENNE.

---

L'intention du Christ n'était pas *d'abolir la loi juive, mais de l'accomplir*, selon sa pro-

pre parole. Et de fait, Jésus a vécu comme un juif.

Les apôtres sont restés juifs. Saint Paul circoncit son disciple Timothée dans la ville de Listre.

Il dit : (chap. II. ép. aux Romains) « La circoncision est utile . . . le vrai juif est celui qui est juif intérieurement. »

L'apôtre Jacques dit à Paul (chap. XXI des Actes des apôtres. « Que tout le monde sache que vous continuez à garder la loi de Moïse. »

Paul dit à Festus (chap. XXV des Actes) : « Je n'ai point péché, ni contre la loi juive, ni contre le temple. »

Veut-on d'autres preuves ? On les trouvera dans les querelles entre Pierre, Jacques et Jean d'une part, et Paul de l'autre, à Antioche, pour savoir si on pouvait manger ou non des viandes étouffées, de la chair des animaux qui ont le pied fendu et qui ruminent.

Le Christ était-il Dieu ?

Pour résoudre cette question, il n'est point besoin des armes de la science ; il suffit de retourner contre la foi même les armes de la foi.

Saint Paul dit (chap. V. ép. aux Romains) :  
« Le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grâce donnée à *un seul homme*, qui est Jésus-Christ. »

Il dit (chap. VIII) : « Nous, les héritiers de Dieu et les *cohéritiers du Christ*. »

Il dit dans son épître aux Philippiens :  
« Ayez les mêmes sentiments que J.-Ch. qui, étant dans l'empreinte de Dieu, *n'a point cru sa proie de s'égalér à Dieu*. »

Il dit aux Éphésiens: (chap. I.) « Que le Dieu de N. S. J.-C. vous donne l'esprit de sagesse. »

Il dit aux Hébreux : (chap. II.) « Vous avez rendu Jésus *de peu inférieur aux anges*. . . . »

Eusèbe, évêque de Césarée, dit : (liv. I. chap. II. de son Histoire ecclésiastique) : « *Il est absurde que la nature non-engendrée, immuable du Dieu tout-puissant prenne la forme humaine*. »

Justin s'exprime de même dans son dialogue avec Triphon.— Tertullien s'exprime de même dans son discours contre Praxéas.

La vérité est qu'on ne songea à faire de Jésus un Dieu que 325 ans après sa mort, sous Constantin, au Concile de Nicée. Encore

se trouva-t-il dix-huit évêques qui ne furent pas de cet avis. Trente-quatre ans plus tard, nouveau concile à Rimini : quatre cents évêques se prononcent contre la divinité du Christ. Le Christ n'est plus Dieu. Cela dura vingt-deux ans, jusqu'au concile de Constantinople en 381. Le Christ redevint Dieu. Cette fois, ce fut pour toujours.

On aurait moins de peine à admettre la divinité du Christ, si le Verbe qu'il a introduit dans le monde était supérieur aux Verbes déjà connus.

D'abord, le fils de Dieu reste pendant trente années sans donner signe de sa mission ; trente années pendant lesquelles son cerveau se développe et sa raison mûrit comme chez le commun des mortels. Puis, il sème au vent, en langage sibyllin, des aphorismes et des paraboles dont l'interprétation a jeté plus de divisions dans le monde, causé plus de ruines et fait verser plus de sang que ne l'eût pu faire la doctrine la plus diabolique. Le Christ n'a rien fondé, rien conservé. C'est un être abstrait qui a considéré le monde et les hommes comme des abstractions.

On dit qu'il a institué le baptême et il n'a jamais baptisé personne. De tout temps, les Indiens se sont purifiés dans le Gange. En Egypte, l'initiation aux mystères de Mythras avait lieu par l'immersion.

On dit que le Christ a institué la confession et il n'a jamais confessé personne. La confession était pratiquée dans les mystères d'Isis, d'Orphée, de Cérès Eleusine. Les juifs en usaient : voyez leur Mischna.

— La prédestination des Chrétiens est le fatalisme des Grecs. L'eau bénite est l'eau lustrale des Romains. Le Tartare et l'Elysée ont servi de types pour l'imagination du Paradis et de l'Enfer. Le Purgatoire est une idée de Platon. C'est Platon qui a établi la division des âmes en pures, en curables et en incurables. La Trinité est encore une idée de Platon ou plutôt celui-ci l'emprunta à Timée de Locres qui parle, dans son traité sur l'âme du monde et sur la nature, du premier Verbe, du Verbe proféré et de l'esprit du monde. De Timée de Locres et de Platon, la Trinité passa aux Juifs d'Alexandrie qui la passèrent aux Chrétiens. Les

cérémonies extérieures, les ornements du culte, les costumes, les génuflexions, l'imposition des mains, les bénédictions, viennent des Egyptiens.

Les Chrétiens disent volontiers qu'il n'y a pas de morale en dehors du Christianisme. Socrate, Confucius, Antonin, Aristote, Posidonius, Epictète, les stoïciens qui prescrivent la pureté, même dans les discours; Tibulle qui dit : *casta placent superis*; la vertu incarnée : Caton; les Romains qui punissaient l'adultère; les Siamois qui ont des lois non-seulement contre les actions deshonnêtes, mais contre les pensées et les discours impurs, seraient-ils donc sans vertu pour n'être pas Chrétiens?

Quelle est donc cette morale du Christ dont la connaissance faisait défaut au bonheur de l'humanité?

Le Christ prescrit le pardon des injures.

Pythagore avait dit 600 ans avant lui : « Ne vous vengez de vos ennemis qu'en travaillant à en faire des amis. »

Le Christ a dit : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. »

Zoroastre avait dit, 5,000 ans avant la guerre de Troie, si l'on adopte la chronologie de Pline, 630 ans avant le Christ si l'on adopte la chronologie de Volney : « Fais ce que tu veux qu'on te fasse. Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire. »

Confucius avait dit, 550 ans avant le Christ et probablement il ne faisait que rapporter un précepte de Hoang-ti, qui vivait 5698 avant le Christ : « Oublie les injures et ne te souviens que des bienfaits. »

Sénèque dit, de son côté : « Voulez-vous avoir Dieu propice, soyez juste ; on l'honore assez quand on l'imité. » Il y a loin du Dieu de Sénèque au Dieu vengeur des Juifs et des Chrétiens. Salomon, le roi juif chéri de Dieu, avait dit : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » — « Un homme sensé ne peut craindre les dieux, parce qu'on ne peut aimer ce qu'on craint » a dit ce même Sénèque.

« Aimez-vous les uns les autres » dit Mahomet, « ne vous calomniez pas, ne vous donnez point de qualifications infamantes, ne recherchez point avec curiosité les fautes de vos

semblables et qu'aucun de vous ne parle mal d'un absent. Le mal et le bien ne sauraient marcher de pair ; rends le bien pour le mal et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. »

Il est une chose pourtant qui appartient en propre aux Chrétiens, que personne n'avait pratiquée avant eux et que personne n'a imitée depuis.

Cicéron avait dit : (de divinatione lib. II)  
« Les hommes ont épuisé toutes les épouvantables démences dont ils sont capables. Ils n'ont plus qu'un pas à faire c'est de manger le dieu qu'ils adorent. »

Il était réservé aux Chrétiens d'accomplir cette prophétie.

## VII.

EFFETS DU CHRISTIANISME.—

LE CHRISTIANISME ET LA SCIENCE.

—

Les esprits sévères admettront volontiers que le Christianisme n'offrait rien de nou-

veau ni d'attrayant à des hommes raffinés comme l'étaient les Romains au temps d'Auguste. La parole du Christ était trop vague pour ajouter une perfection nouvelle à une civilisation relativement parfaite. Impuissant à fonder, le Christianisme fut tout-puissant à détruire. Rien ne saurait aujourd'hui, à moins que l'on ne s'imagine le triomphe du socialisme par le suffrage universel, donner une idée du spectacle que présenta le Christianisme immédiatement après sa naissance et jusqu'au moment où il parvint à se constituer sous sa double forme politique et religieuse. Pendant plus de onze siècles, jusqu'à l'avènement du grand pape Hildebrand, le monde chrétien fut en proie à la plus effroyable décomposition sociale et politique que l'imagination puisse concevoir.

Dans l'ordre scientifique, la lumière de la civilisation greco-romaine, si brillante au siècle d'Auguste, s'éclipsa sans retour.

Dans l'ordre moral, jamais les vices, les passions, les folies et les intérêts n'avaient présenté un semblable débordement

Il semblerait que le Christ, en ressuscitant,

eût scellé l'intelligence et la raison humaines dans son tombeau d'où elles ne parvinrent à s'échapper qu'au bout de quinze siècles !

On a beaucoup parlé du despotisme césarien et des dévastations morales qu'il engendra.

On a beaucoup parlé des invasions des barbares et des dévastations matérielles qu'elles semèrent sur leur passage.

On a oublié de dire que le Christianisme fut, à cette époque, ce qu'il est encore aujourd'hui, le despotisme des consciences, l'agent principal du despotisme césarien et de la barbarie, l'ennemi le plus acharné de la raison humaine, de la civilisation et du progrès humain.

Il n'est pas une découverte qu'il n'ait proscrite ; il n'est pas une oppression qu'il n'ait consacrée.

A défaut de preuves, il suffirait d'établir l'inconciliabilité de la foi aveugle, qui est l'essence même du principe chrétien, avec la raison souveraine sans laquelle il n'y a ni science, ni justice, ni liberté, ni dignité ; sans laquelle l'homme n'est plus qu'un animal inférieur aux plus vils animaux.

Mais les preuves ne manquent pas contre le Christianisme.

Saint Jérôme dit : (ép. ad Titum) « Il y a de la vérité dans la géométrie et l'arithmétique ; mais ce n'est pas la science de la piété. La science de la piété est de connaître l'Écriture sainte, d'entendre les prophètes, de croire à l'Évangile. »

Le syllabus de Pie IX ne dit pas autre chose.

Saint Ambroise et saint Augustin parlent dans le même sens ; l'un *de officiis*, lib. 1. ; l'autre, *de ordinis disciplinâ*.

On sait que saint Paul s'était fait apporter et avait fait brûler dans l'arcopage tous les livres qui ne convenaient point à ses vues.

Saint Grégoire, pape, fit détruire une quantité innombrable de manuscrits.

Aussitôt après sa conversion, Constantin fit brûler tous les livres qui renfermaient des propositions gênantes pour le Christianisme. Il défendit spécialement de lire ou de garder les écrits d'Arius, sous peine de mort. C'est à ce prix que l'assassin de sa femme et de son fils, celui qui continua à exercer le pouvoir le plus immoral et le plus

absolu, put s'intituler empereur par la grâce de Dieu.

Zénon l'Isaurien, sur les instigations du clergé, détruisit l'école d'Édesse où l'on pratiquait l'étude des substances médicinales empruntées aux minéraux et aux plantes. Cette école se transporta à Djoudisabour d'où son enseignement s'étendit jusque dans l'Inde et la Chine.

Le cardinal Ximénès fit brûler quatre-vingt mille manuscrits arabes à Grenade.

La bibliothèque entière de don Henri d'Aragon, prince du sang royal, fut livrée aux flammes par l'inquisition.

Il n'est pas jusqu'à la fameuse bibliothèque d'Alexandrie dont l'incendie ne doive être attribué au Christianisme. C'est l'empereur Théodose qui accomplit ce haut fait en l'an 390. Déjà, César l'avait brûlée une première fois 43 ans avant Jésus-Christ.

Quant à Omar, la vérité est qu'il donna l'ordre à son lieutenant Amrou de faire grâce à la ville et à ses habitants et de se contenter de raser les fortifications. Un démenti vivant au reproche de destruction adressé à Omar, se trouve dans la mosquée qu'il fit élever

dans la ville et qui subsiste encore sous le nom de Djami-El-Rhamet, ce qui veut dire mosquée de la miséricorde.

En 1568, l'archevêque de Grenade obtint de Philippe II un décret qui interdisait aux Musulmans l'usage des ablutions, les danses mauresques, l'emploi de la langue arabe et qui ordonnait la destruction de tous les manuscrits.

Les dévastations des barbares n'avaient porté que sur le patrimoine matériel de l'humanité. Celles du christianisme ne tendaient à rien moins qu'à anéantir le patrimoine moral, à tarir les sources mêmes de la pensée.

Sans l'Islamisme toute la science des anciens serait à jamais ignorée.

Qui nous dira ce que l'humanité a perdu de richesses scientifiques et littéraires pendant quinze siècles que les ordres religieux restèrent en puissance de tout le savoir humain ?

Qui nous dit que le christianisme n'achèvera pas l'anéantissement de la pensée indienne et chinoise, comme il a anéanti la pensée américaine ?

Il y avait, en Amérique, il n'y a guère plus de trois siècles, des empires populeux, des sociétés prospères, des peuples jouissant d'une civilisation très-avancée.

Quelle a été l'œuvre du christianisme en Amérique ?

Une œuvre de destruction matérielle et morale d'un caractère effrayant.

Tous les livres ont été brûlés.

Les monuments ont été dispersés au vent.

Les races intelligentes du Mexique et du Pérou sont réduites à l'état de *peones*, un état au-dessous des ilotes.

L'esclavage, qui était inconnu en Amérique, a été introduit par le christianisme.

Aujourd'hui même, les colonies espagnoles et le Brésil, pays catholiques, entretiennent, seuls dans le monde, la plaie de l'esclavage antique.

Du détroit de Behring au cap Horn, les descendants des aborigènes sont condamnés à mourir dans la misère et l'abrutissement ; pas assez vite toutefois au gré de la civilisation issue du christianisme, car, chaque jour les balles chrétiennes activent l'œuvre du temps !

Qu'on cesse donc, une fois pour toutes, de conclure à l'influence du christianisme sur le progrès des sociétés modernes, quand il est de toute évidence que le progrès s'est accompli envers et contre le christianisme ; quand il est impossible de citer une vérité qui n'ait trouvé au travers de sa route l'échafaud et les bûchers chrétiens ; quand l'inquisition couve encore à Rome prête à s'élancer sur le monde à la première occasion ; quand Pierre Arbuès, un des inquisiteurs les plus féroces, a été rangé par le pape actuel au rang des saints ; quand, à cette heure même, un concile se réunit, véritable conseil de guerre, qui a pour mission de formuler le plan de campagne d'une lutte suprême contre la science et le progrès !

## VIII.

### ETAT DU MONDE A L'ARRIVÉE DE MAHOMET.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, c'est l'Europe qui a édifié la réputation du Christ. C'est

l'alliance des gouvernements avec la rapacité cléricale contre les peuples qui a fait Jésus dieu comme elle avait fait César auguste, qui a fondé la religion chrétienne comme elle avait fondé la religion césarienne.

Il y avait dans l'Empire romain, au moment de l'apparition du christianisme, beaucoup de mauvais ferments qui ne demandaient qu'un verbe pour s'animer. Alors, comme aujourd'hui, il y avait, dans les bas-fonds de la société, des esprits inquiets, turbulents, envieux, toujours prêts à embrasser n'importe quelle doctrine pourvu qu'elle leur offrit une place gratuite au banquet de la vie.

Ce n'est pas calomnier le christianisme que de dire qu'il puisa ses premières recrues dans la lie de la société.

Il y eut danger pour César. Les chefs de la franc-maçonnerie chrétienne allaient substituer leur pouvoir au sien. César préféra en sacrifier un lambeau pour sauver le reste. Comprenant le parti qu'il pouvait tirer de la nouvelle doctrine, en la faisant tourner au profit de l'empire, César se fit chrétien comme

il s'est fait depuis socialiste. Il proscrivit la raison humaine au nom de la foi, suivant la même tactique qui la lui fait proscrire aujourd'hui au nom de l'ordre social. Les persécutions commencèrent aussitôt que le Christianisme se sentit en force.

L'intolérance allant jusqu'au bûcher est une conséquence du principe chrétien.

L'Asie resta un asile ouvert à la liberté de pensée. La liberté relative que l'Asie devait à l'éloignement et aux déserts, permit l'épanouissement d'une multitude de sectes.

On voit par les épîtres de saint Paul que les hérésies commencèrent dès le temps des apôtres.

La doctrine vague du Christ donna lieu aux plus invraisemblables commentaires. Toutes les extravagances de l'imagination, tous les débordements des passions, trouvèrent dans l'Évangile un prétexte ou une justification.

En général, le Christianisme fut compris comme une réforme démocratique ou plutôt démagogique du Judaïsme. Telle fut l'interprétation des Nazaréens, des Ebionites et des Cérinthiens. Ceux-ci conservèrent la cir-

concision, le sabbat, la polygamie et le divorce.

D'autres, sous prétexte de liberté chrétienne, prêchaient la licence et autorisaient toutes les voluptés. D'autres condamnaient le mariage comme une invention diabolique.

D'autres encore prétendaient rompre d'une manière absolue avec le Judaïsme qu'ils considéraient comme une œuvre de superstition. Ces derniers, parmi lesquels les Valentiniens, les Gnostiques, les Marcionites, les Manichéens dérivait de la philosophie orientale et ne reconnaissaient ni le même Dieu, ni le même Christ que les chrétiens.

Puis, il y avait les Montanistes, les Sabeliens, qui revendiquaient le droit d'interpréter le christianisme à leur fantaisie et rejetaient l'idée de toute discipline dans les croyances, absolument comme les protestants de nos jours.

Il y avait ainsi des milliers de sectes dont les luttes entre elles ou contre la foi orthodoxe ébranlèrent tous les liens sociaux et coûtèrent à l'humanité des torrents de sang. Quelques-unes acquirent une certaine pré-

pondérance : au IV<sup>e</sup> siècle les Ariens et les Donatistes, au V<sup>e</sup> les Pélagiens, les Nestoriens, les Eutychiens et les Iconoclastes.

Refoulées par les persécutions, les sectes envahirent la Syrie, l'Egypte et l'Arabie.

Il y avait de plus, en Arabie, un grand nombre de Sabéens, de Juifs et de disciples de Zoroastre.

Au temps de Mahomet, l'Arabie était comme une cuve dans laquelle bouillaient pêle-mêle les élucubrations religieuses les plus insensées.

Ce qui précède suffit pour donner une idée de l'anarchie des consciences. Les quelques lignes qui vont suivre suffiront à évoquer l'image du chaos social.

« Les Chrétiens, » dit Ricaut, « avaient tellement banni du milieu d'eux la paix, l'amour et la charité fraternelle, abandonnant la vraie substance de la religion pour se disputer avec aigreur sur leurs propres imaginations à l'égard de la doctrine, qu'ils avaient en quelque sorte chassé le christianisme du monde par ces continuelles et malheureuses controverses sur la façon de l'entendre. »

Selon Ammien Marcellin, les conciles, loin de mettre fin aux disputes, ne faisaient que les entretenir. Des prélats chicaneurs allaient et venaient continuellement pour faire tourner leurs affaires suivant leur bon plaisir et pour se soutenir par des créatures et des présents de corruption. Les évêques de Rome se disputaient la succession de Pierre par la violence et le meurtre. Le triomphe de Damase sur Ursicin coûta la vie à cent trente-sept personnes dans l'église Sicininus. Suivant Ammien Marcellin il n'est pas étonnant qu'on recherchât ces places avec tant de passion, puisqu'on s'y enrichissait par les présents offerts par les dames. L'évêque de Rome donnait des fêtes et se faisait traîner en pompe avec plus de magnificence que ne le pouvaient faire les princes mêmes.

La corruption du clergé et des princes fut nécessairement suivie de la dépravation générale du peuple : gagner de l'argent par quelque moyen que ce fût pour le dissiper par le luxe et la débauche, telle était la préoccupation générale.

Au point de vue politique, les circonstan-

ces n'étaient pas moins favorables à l'avènement d'un homme de génie capable d'entreprendre la réorganisation sociale.

Après la mort de Constantin, l'Empire romain tomba en pourriture. Les Goths envahirent rapidement la partie occidentale ; les Huns et les Goths affaiblirent tellement la partie orientale que l'empereur Maurice fût obligé de payer des tributs.

Les victoires d'Héraclius sur les Perses, furent impuissantes à sauver l'Empire et n'eurent d'autre résultat que d'abattre aussi la puissance persane.

Ainsi l'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient moralement et matériellement en quête d'un nouvel idéal.

Sculs, au milieu de tous ces peuples dégénérés, les Arabes représentaient un élément jeune, vigoureux et vierge de toute domination. Les Romains, eux-mêmes, avaient dû renoncer à les soumettre et se résigner à leur alliance.

Ils étaient sôbres, courageux, infatigables, pleins d'imagination et d'ambition. Ils disaient communément que Dieu leur avait accordé quatre choses particulières, sa-

voir : « que leurs turbans leur servissent de diadèmes ; leurs tentes de murailles et de maisons ; leurs épées de remparts et leurs poèmes de lois écrites. »

Tel est le résultat exact d'un inventaire moral et politique d'une grande fraction de la société humaine à l'arrivée de Mahomet.

Mahomet n'était pas un homme ordinaire : « J'ai admiré, disait un Coréischite, César et sa puissance, mais je n'ai jamais vu de souverain vénéré comme l'est Mahomet par ses compagnons. »

On a dit qu'il ne savait pas écrire : quelques jours avant sa mort il demanda de l'encre et du papier : « Je veux écrire quelque chose qui vous empêchera à jamais de tomber dans l'erreur » dit-il.

Eût-il fait cette demande s'il n'avait su écrire ?

De plus, M. de Humboldt affirme dans son *Cosmos* que Mahomet et Abou-Bekr vivaient à la Mecque en relation d'amitié avec des médecins sortis de la célèbre école nestorienne d'Edesse.

Mahomet avait plus d'instruction qu'on ne le croit généralement en Europe.

Il avait une grande expérience des hommes et des choses, résultat d'une puissante faculté d'observation.

Il vit que l'humanité avait perdu dans les divagations métaphysiques le sens réel de l'existence.

Il résolut de rappeler l'homme à l'intelligence de l'homme et d'appliquer à la société les lois mêmes de la nature.

A la place de tous ces dieux chimériques que l'imagination de l'homme avait enfantés, il proclama le Dieu unique, invisible, source de toute science et de toute justice, principe de l'harmonie universelle, qui enveloppe d'une égale sollicitude le plus petit des insectes et le plus grand des soleils.

Cette conception est la base fondamentale du succès de Mahomet. Comme l'a dit un grand écrivain : « L'idée de l'unité de Dieu, proclamée dans la lassitude des théogonies fabuleuses, avait en elle-même une telle vertu, qu'en faisant explosion sur les lèvres de Mahomet, elle incendia tous les vieux temples des idoles et éclaira de ses lueurs un tiers du monde. »

Nous ne tarderons pas à voir quelle pro-

fonde étude du cœur humain et de la nature humaine inspira les prescriptions légales de Mahomet.

Ce préambule était nécessaire pour comprendre l'importance du parallèle que nous allons esquisser entre les deux systèmes religieux qui se disputent l'empire du monde en attendant l'avènement de la loi unique qui assurera le triomphe définitif et universel de la science et de la justice.

## IX.

ESSENCE DU PRINCIPE CHRÉTIEN.— LES APOLOGISTES CHRÉTIENS SONT LES DÉTRACTEURS DE L'ISLAMISME.— L'ISLAMISME EST AVANT TOUT UNE PROTESTATION CONTRE L'INCARNATION DE DIEU.

—

Le Christianisme est la réalisation la plus parfaite de l'idéal théocratique. Etant admise la possibilité de concrétiser l'abstraction divine, la forme humaine devait être préférée comme étant la plus noble de toutes. Après avoir incarné Dieu dans les corps cé-

lestes, dans les arbres, dans les plantes et dans les animaux, l'homme, reconnaissant en soi le type supérieur du monde organisé, le nœud même de l'univers, devait aboutir logiquement à revêtir Dieu de sa propre image.

C'est à tort que le Christ est appelé l'homme-Dieu. Le Dieu fait homme, le Dieu-homme : tel est le nom qu'il convient de lui donner. L'Océan transvasé dans un flacon, voilà un équivalent à peu près tangible de la conception du Dieu-homme.

Nous savons le parti merveilleux qui a été tiré de cette conception : il en est sorti la papauté temporelle et la monarchie de droit divin qui écrasent encore le monde du poids de leur solidarité.

Le Christianisme a sur l'Islamisme l'avantage de compter parmi ses apologistes les plus grands esprits des temps modernes. La poésie, l'histoire, l'éloquence, les beaux-arts, ont épuisé sur ses autels tous les trésors de leur génie. On peut dire que toutes les forces vives de l'Europe ont été dépensées pour maintenir à travers les siècles l'artifice chrétien.

Grâce à ce concours et à son intimité avec les gouvernements, la foi chrétienne a pu, pendant dix-huit siècles, défier impunément la raison humaine éblouie et consternée.

Mais, quelle est grande aussi la distance parcourue depuis l'origine jusqu'à nos jours!

Quel abîme entre la parole évangélique et l'édifice chrétien!

Quelle protestation contre le *non-possumus* que l'histoire vraie des variations de l'Eglise!

On peut dire que l'Islamisme a rencontré autant de détracteurs que le Christianisme a produit d'apologistes. Malgré les efforts timides de quelques penseurs consciencieux tels que Thomas Carlyle pour réhabiliter Mahomet et sa doctrine, l'essence de l'Islamisme est à peine soupçonnée.

Qui a expliqué, comme il mérite de l'être, ce phénomène extraordinaire d'une religion nouvelle naissant six siècles après le Christianisme presque dans le même berceau?

A quelles divagations ne donne pas lieu cet autre phénomène, non moins extraordinaire, d'une république de deux cents millions d'hommes invariablement gouver-

née, depuis douze cents ans, par la même loi, en l'absence de toute discipline, de toute hiérarchie, de toute sanction autre que celle des garanties sociales et du bien-être qu'elle procure?

Les idées des croisades dominant encore à ce point le jugement porté en Europe sur l'Islamisme qu'on fait volontiers de Mahomet un imposteur et du Koran un code de chameliers. Il n'est point d'erreur plus grande; il n'en est point qui puisse exercer une influence plus funeste sur l'avenir de la civilisation.

Le principe de l'Islamisme repose tout entier sur la croyance en un seul Dieu, abstrait, unique, infini par tous les bouts. Il rejette comme absurde et impie l'idée que Dieu soit sujet à fractionnement et qu'une fraction, si parfaite qu'on la suppose, prétende à l'équivalence et à la perfection absolue du tout. Il rejette également les martyrs et les saints comme étant une invention d'origine païenne, une reproduction des héros et des demi-dieux de l'Olympe.

Dieu se résume et se manifeste dans l'ensemble des lois immuables qui gouvernent

l'univers, disent les Musulmans. Admettre que Dieu, c'est-à-dire l'équilibre, l'harmonie, se déplace au profit d'une forme matérielle, c'est rompre l'équilibre, c'est détruire l'harmonie, c'est substituer l'égoïsme et l'orgueil humains à la grandeur et à la justice de Dieu.

L'Islamisme signifie donc avant tout une protestation contre l'incarnation de Dieu. En ce sens, Mahomet est véritablement le premier protestant. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! Dieu seul est grand! Voilà le fondement de l'Islam, et comme Mahomet reconnaît cent vingt-quatre mille prophètes (1) avant lui, ce qui permet de ranger parmi eux tous les hommes de science et de vertu, tous les sages et tous les philosophes de l'antiquité (interprétation admise par Mahomet lui-même qui a nommé Platon son frère) rien n'empêche d'ajouter : « et Mahomet est le missionnaire de Dieu ! »

---

(1) Ce mot doit être pris dans le sens de voyant, d'inspiré, de missionnaire.

## X.

CONFRONTATION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE  
AVEC LA DOCTRINE ISLAMIQUE.— L'ISLAMISME  
EST UNE LOI DE CONCILIATION.

---

Ayant constaté la différence radicale qui sépare les principes fondamentaux du Christianisme et de l'Islamisme, il reste à analyser l'œuvre de Mahomet. Voyons d'abord en quoi elle se distingue de l'œuvre du Christ.

Le Christ n'a laissé aucun écrit. Les Évangiles ont été composés longtemps après sa mort.

Mahomet a laissé le Koran. En outre, chacune de ses paroles a été scrupuleusement recueillie, en sorte qu'il est possible de suivre Mahomet, pas à pas, depuis le jour de sa première prédication jusqu'à sa mort.

Il y a eu jusqu'à cinquante Évangiles.

Il n'y a qu'un seul Koran.

Le Christ apporte un Dieu concret et une morale abstraite. Il fait de Dieu un homme et traite l'homme comme un pur esprit. Il bouleverse la loi positive de Moïse sans la remplacer autrement que par des formules vagues, une véritable diffusion de préceptes contradictoires. Il ordonne de châtier la chair. « Mon royaume n'est pas de ce monde, » dit le Christ. — « Laissez là vos biens ; abandonnez vos parents et vos amis et suivez-moi. » — « Femme que me veux-tu ? » dit-il à sa propre mère. — Le paradis qu'on lui impute ne se compose que de jouissances immatérielles : c'est un paradis tout platonique. Il est vrai que les feux de l'enfer constituent un épouvantail suffisant pour la double nature humaine.

Mahomet proteste contre l'incarnation de Dieu ; mais il fait du Koran l'incarnation de la morale d'observation. Sa doctrine, à la fois religieuse, politique et sociale, est un être animé dont l'existence se manifeste dans chacun des actes de la vie musulmane. Mahomet prend l'homme tel qu'il est avec sa double et inséparable nature, laissant à l'esprit la sublimité de ses prérogatives, sans

tenter de le soustraire aux lois fatales qu'il gouvernent la matière. Même après la mort, il ne laisse espérer aux croyants que des plaisirs positifs en rapport avec les besoins définis de l'homme.

C'est cette comparaison du paradis de Mahomet à l'enfer des chrétiens qui a fait dire au premier Napoléon : « le Christianisme est une menace, l'Islamisme, une promesse. »

Le Christianisme ordonne de prosterner la raison devant la foi. Le Christ affectionne particulièrement l'ignorance : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! »

Mahomet ferme l'ère des inspirés de Dieu, mais il inaugure formellement le règne de la science.

Ce côté de l'Islamisme a été complètement méconnu jusqu'à ce jour par les commentateurs chrétiens.

— « A qui devons-nous remettre le pouvoir ? » lui demandait-on. — « Au plus savant » — répondit-il. Et il avait soin de n'assigner aucune limite à la science : — « Le véritable savant doit tout savoir. » — Platon serait-il savant dans le sens que vous indiquez ? — « Non ; » répondit-il, « car Platon se

refusa un jour à la danse, alléguant son ignorance de cet art ; je l'ai dit : « le savant, digne de ce nom, *doit tout savoir.* »

Il insista plusieurs fois en termes formels sur la prescription de la science : « Vénérez à l'égal de votre père celui qui aura ajouté quelque chose à la somme de vos connaissances. » — « Allez à la recherche de la lumière, fût-elle au bout du monde ! »

L'histoire de l'Islamisme, pendant les dix premiers siècles qui suivirent son apparition dans le monde, prouve la valeur que les Musulmans attachaient à la science comme instrument politique et social.

C'est aux recommandations concernant la recherche de la science qu'il faut attribuer l'éclat extraordinaire que l'Islamisme a répandu sur les sciences, les lettres et les arts, et ses succès dans la guerre. C'est du jour où ces recommandations ont été négligées qu'il faut dater le temps d'arrêt que subit l'Islamisme.

Le Christianisme n'admet d'autre morale que la morale chrétienne.

L'Islamisme proclame que la morale est

une, comme la science est une, comme Dieu est un.

Le Christianisme est essentiellement exclusif.

L'Islamisme est essentiellement tolérant.

Le Christ dit : « Hors de l'Eglise point de salut. »

Mahomet inaugure la tolérance religieuse et la liberté de pensée en proclamant que la diversité des croyances est conforme à la volonté de Dieu : — « Si Dieu l'eût voulu, tous les hommes seraient musulmans. »

Il dit : « Les Chrétiens seront jugés d'après l'Évangile ; ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs. »

Il dit encore : « Ne disputez avec les Juifs et les Chrétiens qu'en termes honnêtes et modérés. Confondez ceux d'entre eux qui sont impies. Dites : nous croyons au livre qui nous a été envoyé et à vos écritures ; votre dieu et le nôtre ne sont qu'un ; nous sommes musulmans. »

Il dit ailleurs : « Nous avons prescrit à chaque peuple ses rites sacrés. Qu'ils les observent et qu'ils ne disputent point sur la religion. Appelle-les à Dieu, tu es dans le vrai. »

Nous pourrions multiplier les citations. Celles que nous avons faites suffisent pour ne laisser aucun doute sur le dessein de Mahomet.

Témoin des disputes des Juifs et des Chrétiens ; ayant constaté la perplexité des esprits en présence de mille sectes rivales qui s'entre-déchiraient au nom du Christ ; voulant mettre un terme à l'anarchie sociale, effet de l'anarchie des consciences, il résolut d'établir une loi de conciliation. Il reconnut aux Juifs leurs prophètes ; il permit aux Chrétiens la vénération de Jésus et de sa mère ; aux Arabes il laissa leurs coutumes en tant qu'elles étaient conciliables avec son programme ; à tous il offrit l'Islam, c'est-à-dire le salut, à la seule condition de pratiquer la morale d'observation et de croire à l'unité de Dieu.

Mahomet n'a point fait de miracles : « Dieu, » dit-il, « ne m'a pas envoyé vers vous pour cela ; il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi ; si vous acceptez ce que je vous apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans l'autre. (S. XXV, 8.)

Avant de dégager la morale du Koran il

est juste de retenir ici que personne n'a émis une plus haute idée de la divinité que Mahomet : « Les ombres même de tous les êtres s'inclinent devant Dieu matin et soir ! »

C'est encore à Mahomet qu'appartient la seule définition de l'âme qui ne risque pas d'être démentie par la science : « L'âme est une chose dont la connaissance est réservée à Dieu. Il n'est donné à l'homme de posséder qu'une bien faible lueur de la science. »

## XI.

### LA PRATIQUE MUSULMANE :

Les ablutions.— La prière.— La circoncision.— L'aumône.— Le jeûne.— La défense du jeu, du vin et de certaines viandes.— La tyrannie du capital.— La circulation de la monnaie.— L'accaparement des denrées.— Le respect de la foi jurée.

---

Un traité complet sur la morale et la législation du Koran ne saurait entrer dans le cadre de ce travail. L'Islamisme n'est pas plus le Koran que le Christianisme n'est l'Évangile.

Mahomet ayant confié aux plus savants l'interprétation de sa doctrine, les commentateurs du Koran sont aussi nombreux que les Pères de l'Eglise chrétienne et il faudrait une science plus profonde que la nôtre pour abstraire un si volumineux dossier : ce serait la tâche de quelque Bossuet musulman.

D'ailleurs, à quoi bon ?

Tant que les sciences morales n'auront pas acquis le caractère d'évidence qui est propre aux sciences physiques, toutes les lois seront essentiellement controversables. Pas de conciliation possible entre la métaphysique et la physique, entre la vérité et l'erreur. Notre but sera atteint, si nous parvenons à fournir les éléments positifs d'une comparaison entre le système islamique et le système chrétien. Dans cet ordre d'idées, il convient de prendre acte de deux faits :

1° L'orthodoxie musulmane s'est maintenue à travers les siècles sans que les bases de la foi aient été remises en discussion et résolues contradictoirement par des conciles successifs, sans contrainte morale ou matérielle d'un pouvoir spirituel quelconque.

2° La soumission à la loi islamique suppose la reconnaissance de son efficacité. Avant d'aliéner sa personne au profit de la loi, le Musulman a aliéné d'avance sa volonté. Il suffirait qu'il renonçât à l'Islam pour se soustraire aux exigences de la loi.

Or, de toutes les religions existantes, la religion musulmane est celle qui compte le moins de renégats. C'est aussi celle dont les prescriptions rencontrent le moins d'indifférence et de scepticisme de la part de ses adhérents. On a pu remarquer que le contact avec la civilisation européenne produit sur les Musulmans un effet inattendu. Chaque pas dans la science les rapproche de leur foi. Où trouver l'explication de ce phénomène si ce n'est dans la valeur pratique de l'institut de Mahomet?

Les ablutions, la prière, la circoncision, les aumônes, le jeûne, le pèlerinage à la Mecque, forment le fonds de la religion Musulmane.

A ces commandements positifs, il convient d'ajouter les préceptes négatifs concernant la défense du jeu, du vin, des flèches divinatoires, l'usage de certaines viandes,

l'usure, diverses coutumes superstitieuses touchant le bétail et la coutume en usage chez les anciens Arabes d'ensevelir les filles toutes vivantes.

Parmi ces préceptes, dont quelques-uns sont empruntés au positivisme judaïque, *il n'en est aucun qui blesse la saine raison*. Il en est qui résument tous les progrès accomplis dans les sciences d'observation antérieurement à Mahomet ; il en est même un, celui qui concerne l'usure, c'est-à-dire la tyrannie du capital, *qui est un pressentiment du progrès à venir*.

Mahomet est le seul législateur qui ait deviné le parallélisme qui règne entre la science et la morale et qui ait appliqué à l'organisation sociale les données positives de la science.

Chaque prescription est fondée sur la connaissance des lois physiques qui régissent l'homme et sur les besoins permanents de l'humanité.

Lorsqu'une loi religieuse est ainsi calquée sur la loi même de la nature, elle peut braver impunément toutes les vicissitudes.

Les ablutions, la circoncision, le jeûne,

l'interdiction de certaines viandes commandent le souci du corps. Ces prescriptions se justifient par des nécessités climatiques et locales.

Elles font partie d'une hygiène rationnelle applicable à tous les pays chauds. C'est dans leur accomplissement qu'il faut rechercher, tout autant que dans l'idée monothéiste, cet instinct de dignité naturelle et cette prétention à une supériorité sur les autres hommes qui distinguent le caractère Musulman. Un Musulman ne comprendra jamais que la malpropreté corporelle puisse servir d'enveloppe à la perfection intellectuelle ou morale : « Dieu ne voit pas d'un bon œil l'homme qui se montre en négligé devant ses frères » dit le Koran.

La prière, la défense du vin et du jeu font partie d'une hygiène morale basée sur l'observation.

La prière répond à un besoin du cœur humain : *Orare, spirare*, a dit saint Augustin. La joie, la tristesse, l'admiration, la reconnaissance, l'espérance et la désespérance, arrivées à l'état de paroxysme, éprouvent le besoin de s'épancher, de prendre une for-

me, une forme vague, intime, comme le sentiment d'où elles émanent. De là, la poésie, la musique, les chants et la prière.

A l'heure de la prière et avant de franchir le seuil des mosquées, les Musulmans se doivent dépouiller des vêtements somptueux et des ornements de la vanité. Une mosquée est avant tout le temple de l'égalité : qui oserait se dire grand en présence du dieu des Musulmans ?

Pour quiconque sait observer, il suffit d'assister à la prière des Musulmans pour comprendre l'Islamisme.

Ils sont là, rangés en lignes régulières, sans distinction de rang, de naissance ou de fortune, le maître à côté du serviteur, le général à côté du soldat, le modeste employé à côté du vizir, tous debout, les pieds déchaussés, le corps purifié par les ablutions, concentrés, impassibles, détachés de toute préoccupation extérieure, dans un temple absolument nu.

*Allah ekber !* Quand on a entendu ces mots prononcés à intervalles réguliers avec l'accent d'une foi profonde on comprend mieux l'indicible émotion qui s'empara de la cour

de Louis XIV, quand la voix de Bossuet fit entendre le sublime exorde : « Dieu seul est grand ! mes frères. »

Les hommes et les femmes ne peuvent prier en commun. La présence des femmes est considérée comme incompatible avec le recuillement et la dévotion qu'exige la prière.

Le même scrupule a prévalu dans les Eglises chrétiennes d'Orient. Les femmes occupent des tribunes grillées.

L'interdiction des jeux de hasard est absolue. Outre les désordres moraux et sociaux qu'ils lui attribuent, les Musulmans considèrent le jeu comme une négation de Dieu et de la science, le culte du hasard.

« Dans le vin comme dans le feu » dit le Koran, « il y a du mal et du bien ; mais le mal l'emporte sur le bien ; abstenez-vous-en et vous serez heureux. Il en est de même du jeu, qui engendre les violences et qui ruine les familles. »

Le vin n'est défendu qu'aux hommes qui jouissent d'une bonne santé. L'usage du vin est ordonné aux malades sous peine de péché.

L'aumône varie, selon la nature de la fortune et du revenu, entre  $2\frac{1}{2}$  et 20 pour cent.

Le maximum est toujours prélevé lorsque, dans le commerce, il y a soupçon de gain injuste.

« Les croyants » dit Mahomet, « doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là mêmes qu'ils voudraient recevoir s'ils étaient dans l'indigence. »

A l'origine, le prophète s'était réservé la collecte et la répartition des aumônes. Il renonça à cette pratique, prévoyant que les abus qu'il avait observés dans les temples chrétiens finiraient par s'introduire dans les mosquées. Sur ce point, comme sur tous les autres, il laissa aux consciences le soin d'accomplir la loi sous la discipline de la communauté.

Le Talmud s'était contenté de défendre l'usure de Juif à Juif; il tolérait l'usure de Juif à étranger. C'est la loi qui régit les Israélites de nos jours et qui leur a valu tant de colères à travers les siècles. Le Koran élève la défense de l'usure à la hauteur

d'un principe de morale en supprimant l'exception.

« L'argent que vous donnez à usure pour le grossir avec le bien des autres ne grossira pas auprès de Dieu. Dieu a permis la vente et interdit l'usure. »

La défense de thésauriser, favorise la circulation de la monnaie : « L'avarice est condamnée par Dieu qui n'aime pas voir cacher les biens qu'il a accordés. »

La défense d'accaparer les denrées pour spéculer sur la disette publique est inscrite dans la loi. Sur ce point, Mahomet a copié Zoroastre.

La loi prescrit la fidélité aux serments : « Il faut garder sa foi, même avec les infidèles. » — « L'hypocrisie est un crime. »

Reste le pèlerinage à la Mecque qui est obligatoire pour tout Musulman une fois dans sa vie, à moins d'empêchement provenant d'absence de fortune ou d'impossibilité matérielle.

Que signifie cette prescription dans la pensée du fondateur de l'Islam ? Comment concilier le pèlerinage à la Mecque avec l'universalité du monothéisme abstrait ?

Pour éclaircir ce point et quelques autres, l'idée me vint de m'adresser à Izzet Mollah, personnage renommé pour sa science et sa vertu, un de ces Musulmans qui, après avoir beaucoup voyagé et beaucoup étudié, s'en reviennent au berceau de leur foi et rêvent pour l'Islamisme je ne sais quel rôle important dans l'histoire de l'avenir.

---



## ENTRETIENS AVEC IZZET MOLLAH.

---

### I.

#### LE PÉLERINAGE A LA MECQUE.

---

— Je comprends votre embarras, me dit cet homme de bien. La pensée islamique étant postérieure à la pensée chrétienne, l'Islam est lettre close pour vous autres Chrétiens. Hors de l'Eglise point de salut ! voilà le principe que vous appliquez à vos études sur les autres religions. Quand vous avez dit que l'Islamisme est synonyme d'abrutissement, de sensualisme et de fanatisme vous croyez avoir tout dit. Il suffit d'être chrétien pour se dispenser d'être juste. Or, nous sommes hors de l'Eglise et nous n'avons pas autant de canons rayés que vous, ce qui augmente nos torts.

Si je voulais être éloquent à la manière de vos prédicateurs, je vous dirais en parlant de notre grand pèlerinage à la Mecque : Ici point de catacombes délaissées pour un orgueilleux Vatican ; point de vieillard demi-dieu qui échange les faveurs du ciel contre des biens terrestres ; nulle chance de rétablir ses affaires ou sa santé. Des millions de pèlerins se succèdent dans la ville sainte ; la pensée ne vient à aucun de demander à Dieu d'interrompre l'ordre de l'univers....

Le pèlerinage à la Mecque n'a rien de commun avec vos divers pèlerinages chrétiens. Dans cette prescription se révèle le véritable génie de notre prophète. Voilà un acte de foi qui concourt à un profond dessein.

Le choix seul de la Mecque, comme rendez-vous général de l'Islamisme, prouve que Mahomet mettait une grande prévision dans chacun de ses commandements. La Mecque était un centre d'attraction longtemps avant l'Islamisme. De toute antiquité, les Arabes avaient coutume de se rendre dans cette ville pour assister à des joutes littéraires et poétiques, sorte de jeux floraux dont le vain-

queur recevait un prix. Puis, la Mecque était la métropole de l'idolâtrie arabe et il s'agissait de mettre un obstacle infranchissable à une réaction éventuelle en faveur des anciens dieux.

La loi de Mahomet ne comporte ni tyrans, ni clergé, ni noblesse, ni corps constitués dont la parole fasse loi. Tous les Musulmans sont égaux. Tous les Musulmans sont frères. Au plus savant seul appartient la prééminence dans chaque tribu, association ou communauté.

Pour soustraire la loi aux injures du temps et à l'interprétation des hommes ; pour maintenir l'unité dans la foi et dans la république, Mahomet fit de la Mecque le berceau de l'Islamisme, le foyer de son unité, la source où il suffit de s'abreuver une fois dans sa vie pour entretenir la conscience de ses devoirs et de ses droits.

Tous les détails du pèlerinage sont réglés de façon à justifier mes commentaires. Le pèlerinage n'est obligatoire que pour ceux qui ont les moyens de pourvoir aux dépenses de la route. Pour l'entreprendre, il faut être majeur et jouir d'une bonne santé.

Avant le départ, les pèlerins doivent régler leurs affaires domestiques, payer leurs dettes et assurer l'entretien de leur famille pendant un an. L'argent, qui doit servir au voyage, doit provenir d'une source licite. Le pèlerin doit abjurer tout sentiment de haine ou de vengeance. S'il a commis des torts, il doit les réparer. S'il a des ennemis, il doit se réconcilier avec eux.

Durant le voyage, il doit être généreux, compatissant, bon et poli envers chacun et s'abstenir de toute querelle ou dispute. Le moment du pèlerinage n'est pas facultatif : il a lieu à une époque fixe de chaque année. Ainsi, toute la république musulmane est représentée chaque année à la Mecque. C'est là que se tiennent chaque année les véritables assises de l'Islamisme.

Quelle foyer inextinguible de puissance pour le khalifat le jour où le génie lui viendrait d'en tirer parti !!!

A deux journées de marche de la ville sainte a lieu une cérémonie tout à fait significative. Après une purification complète du corps, chaque Musulman, quel que soit son rang ou sa fortune, se dépouille de

ses vêtements habituels pour prendre la *livrée de l'égalité*. Elle se compose de deux robes blanches sans couture en simple étoffe de coton. Les cheveux et la barbe sont rasés. Les pieds sont privés de leur chaussure. A partir de ce moment, les maîtres abdiquent toute autorité sur leurs serviteurs ; il est défendu de verser le sang, même celui des plus misérables insectes.

Pendant le temps du séjour à la Mecque, le pèlerin renonce à toute prérogative individuelle : il n'est plus qu'un membre de la grande communauté. Toutes les cérémonies ont lieu en commun. Des centaines de mille hommes s'unissent dans une même prière, dans une même pratique, dans une même existence.

Comme il n'y a pas de clergé, les animaux immolés dans les sacrifices servent à la nourriture commune. Le surplus est distribué aux pauvres. Les femmes sont astreintes au pèlerinage comme les hommes et soumises au même régime. Elles assistent sans voiles à toutes les cérémonies.

Ce qui confirme d'une manière irrécusable la signification que j'ai attribuée d'abord au

pèlerinage de la Mecque, c'est que, au moment du retour, chaque pèlerin prend le nom de Hadji dont il fait précéder le sien. Or, n'en déplaise à vos libéraux d'Europe, c'est l'Islamisme qui a eu l'initiative de l'emploi du nom de citoyen dans le sens de frère, de co-initié. Hadji veut dire citoyen du Hadj. Il y a entre Hadjis des rapports plus fraternels que ceux qui existent entre les affiliés à une société secrète ou à une loge de franc-maçonnerie ; rapports que n'altéreront jamais les vicissitudes de la fortune ou du pouvoir.

Ces explications sont contraires à vos préjugés. Mais vous n'êtes pas au bout de votre étonnement.

A mesure que vous pénétrerez dans l'étude de l'Islamisme, vous vous convaincrez de plus en plus que la république musulmane est la plus sincèrement démocratique, car elle est la seule qui ait réalisé la fraternité sur la terre et qui se soit mise à l'abri de la dictature en préférant à la liberté la justice et en plaçant son président titulaire dans le ciel.

Un des plus savants interprètes du Koran,

qui en a donné la réfutation en même temps que la traduction, et dont par conséquent le témoignage ne peut être suspect, Maracci, ne craint pas de déclarer que Mahomet a conservé tout ce qu'on trouve de plus plausible et de plus probable dans la religion chrétienne, *avec tout ce qui nous paraît de plus conforme à la loi et à la lumière de la nature.* (1)

## II.

LA FEMME DANS L'ISLAMISME. — COMPARAISON DU  
RÉGIME DE LA FEMME SELON LA LOI MUSUL-  
MANE AU RÉGIME DE LA FEMME SELON LE CODE  
NAPOLÉON.

Après avoir transcrit cette réponse : — Est-il vrai, lui dis-je, que Mahomet exclut les femmes de son paradis?

— Voilà, s'écria-t-il, comment on écrit l'histoire. Il y a longtemps que votre Voltaire a fait justice de ce préjugé. Il suffit de lire le

---

(1) Alcorani textus universus, Arab. et Lat., cum notis et refutatione. Patavii, 1668, in-8°.

Koran, chap. III, IV, XIII, XVI, VL, XLVIII, pour apprendre que les mauvaises actions des femmes seront punies et que leurs bonnes œuvres seront récompensées, Dieu ne faisant sur ce point aucune distinction entre les deux sexes.

Voici une anecdote qui fera connaître plus à fond sur cette matière la pensée du Prophète : Une vieille femme étant venue le trouver pour apprendre si elle serait admise dans le paradis : « Non, » répondit-il ; et comme elle se mit à pleurer : « Je veux dire que tu n'y entreras pas en l'état où tu es, que Dieu te rendra à la porte ta jeunesse et ta beauté. » —

Un léger sourire accompagna la fin de cette anecdote.

— Vous avez quelque chose à ajouter ? demandai-je. —

— Voilà un argument que vos prêtres ont oublié d'employer : il eût été tout-puissant sur la religion de vos femmes. —

Il me prit envie de me venger de cette saillie.

— Le christianisme a mieux que cela à offrir à la femme : la monogamie. Vous êtes

polygames ; voilà qui empêche tout progrès parmi les Musulmans. —

— Quant au progrès, me répondit-il, nous en parlerons quelque jour, puisque vous tenez à vous instruire. Qu'il me suffise de vous dire en passant que l'Islamisme a marché pendant dix siècles à la tête de l'humanité. La polygamie n'a pas empêché la Grèce d'enfanter des chefs-d'œuvre. Ce n'est pas à la monogamie, ni au christianisme, c'est à l'étude des lettres grecques que vous devez votre renaissance littéraire. Quant aux sciences d'observation et à ce que vous appelez si fièrement la liberté de pensée, vous les tenez de l'Islamisme.

Oui, nous sommes polygames ; mais nous ne sommes pas seuls : cinq cent millions d'hommes sur sept cent cinquante millions qui habitent le globe terrestre, sont polygames. Les chrétiens seuls sont monogames. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas toujours été. J'ai lu dans une histoire du Père Daniel que les premiers rois de France, très-chrétiens, avaient plusieurs femmes, sans doute du consentement du Pape. Gontran, Chérobert et Dagobert I<sup>er</sup>, en

avaient chacun trois. L'oncle de ce dernier, Clodomir, en avait quatre. L'an 726, le pape Grégoire III écrivait au prédicateur Boniface qui le consultait :

« Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre, mais il doit donner à sa femme malade les secours nécessaires. »

Il se pourrait même que votre science moderne finît par découvrir la polygamie dans la nature. La nature ayant établi une distinction entre l'homme et la femme, l'homme ayant une constitution plus robuste, conservant plus longtemps sa vertu prolifique, étant, en outre, affranchi des accidents de la nature féminine, il n'est pas sûr que la monogamie n'aille à l'encontre d'une loi de la nature.

— Sur ce point, lui dis-je, l'expérience est faite : Voyez la société chrétienne ! je ne sache pas que la nature ait protesté contre son admirable création de la famille.—

— « Oh ! » fit Izzet Mollah, et je vis repaître l'indéfinissable sourire que j'avais déjà remarqué, « j'aurais bien des arguments à

faire valoir. La statistique, une terrible science, permet aujourd'hui d'apprécier les résultats du régime monogame ; ils se traduisent par la prostitution, l'infanticide, l'avortement, la pratique d'une polygamie clandestine et l'adultère. Mais je ne veux pas défendre la polygamie : ce serait l'affaire de votre Montesquieu dont on se garde bien d'invoquer l'autorité sur ce point. Sachez seulement que lorsque Mahomet parut, les Arabes pouvaient posséder légitimement jusqu'à deux cents femmes.

Il en réduisit le nombre à quatre.

Encore est-il obligatoire de les pouvoir entretenir convenablement. Pour être polygame, selon le Koran, il ne suffit pas d'en sentir le besoin, il faut en avoir le moyen. Les règles imposées à l'usage suffisent pour empêcher l'abus. Quant à la femme, on ne peut l'épouser sans son libre consentement. L'entrée en mariage procure à une femme le plus grand avantage. Elle trouve dans son mari un soutien naturel et son bonheur dans le contentement du mari.

Je sais que vous m'objecterez que le mari

a le droit de battre la femme aux termes du Koran. C'est là un droit inscrit dans la loi que les mœurs font tomber en désuétude.

Pendant tout le moyen-âge, la loi chrétienne autorisait le mari à battre sa femme : « Le mari » dit Beaumanoir (titre 57) « peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le dément, pourvu que ce soit modérément et sans que mort s'ensuive. »

La défense du vin et du jeu voilà la véritable sauvegarde de la femme contre les brutalités du mari. Le jeu et l'ivrognerie sont les fléaux du bonheur domestique. En les frappant d'anathème, l'Islamisme procure à la femme des garanties positives qui sont d'un effet bien autrement efficace que les recommandations platoniques contenues dans l'Évangile.

La stipulation d'un don matutinal est une condition essentielle à la légitimité du mariage. Ce don correspond à un prix d'achat. C'est le *genitale arvom mulieris*, le champ génital de la femme, qui forme l'objet du contrat. Le don matutinal est toujours remis à la femme et devient la propriété de celle-

ci. Elle trouve dans l'exercice de son droit de gestion du don matutinal une garantie contre l'arbitraire du mari.

La vie conjugale est réglée sur ces paroles du Koran, (chap. II. V. 230) : « Les femmes doivent remplir leurs devoirs comme il convient, et les hommes doivent se conduire envers elles avec justice , mais ils ont l'autorité sur elles. »

C'est un préjugé vulgaire en Europe que la femme musulmane est recluse dans un intérieur infranchissable.

On fait volontiers du *harem* une sorte de prison. Ce mot désigne simplement le quartier des femmes comme le mot *selamlık* désigne le quartier des hommes. L'entrée du harem est interdite aux personnes étrangères à la famille parce qu'il est le sanctuaire des plaisirs conjugaux. La réclusion n'existe d'aucune manière : il n'y a pas de femmes plus libres dans leurs sorties que les femmes musulmanes.

Comment pouvez-vous critiquer les harems quand vous avez le célibat des prêtres et les couvents de femmes ? Les anciens Arabes enterraient les filles toutes vivantes,

mais de façon à réduire la durée de leur agonie. Votre cruauté est plus raffinée, car vous avez trouvé le moyen de prolonger indéfiniment l'agonie en agrandissant les sépulcres.

Quel enfer a entendu plus de sanglots et de cris de révolte que les couvents de femmes, sans compter les cris et les sanglots étranglés au fond du cœur par le despotisme de la foi ?

Le harem n'est pas toujours inviolable : Ibrahim, Grand-vizir de Sélim, avait ses entrées libres dans le harem de son maître et conversait à son gré avec la mère et les femmes du Sultan.

Les femmes des Almoravides marchaient le visage découvert. Mohammed-ben-Abdallah, disciple du célèbre philosophe Al-Gazali, rétablit la discipline du Koran après qu'il se fût mis à la tête des Almohades (unitaires).

Chez les Ottomans, les femmes jouirent d'une grande liberté jusqu'au règne de Soliman le législateur. C'est à Soliman que l'on doit l'aggravation des peines pour assurer l'inviolabilité de la femme et les indiscretions dans les relations d'homme à femme.

— Vous ne me ferez pas croire, dis-je, que la femme musulmane jouit d'autant de liberté que la femme chrétienne. —

— Il s'agit de s'entendre, répondit-il. La femme chrétienne a incontestablement plus de liberté pour faire le mal.

Elle a le droit de se montrer à moitié nue dans les bals et de représenter des tableaux vivants sur la scène des théâtres.

Elle a le droit de faire commerce d'amour.

Chez vous, l'amour a son armée permanente et son budget extraordinaire comme la guerre.

Notre civilisation ne va pas jusque-là.

En revanche, nos femmes ont autant de droits que les vôtres pour faire le bien.

Laissez de côté le mot de liberté, qui ne signifie absolument rien, et le remplacez par le dynamomètre physique de la justice. Sur cette base, comparons, si vous le voulez bien, le régime de la femme selon le code musulman au régime de la femme selon le code Napoléon ; peut-être trouverons-nous que, si la femme musulmane a des souhaits à formuler, elle n'a pas à envier toutes les conditions de sa sœur chrétienne.

Votre code sacrifie brutalement la femme à l'homme.

La femme est toujours mineure. Elle n'a ni le droit d'administrer ses biens, ni le droit d'en disposer. Un mari dénaturé peut vendre tous les biens de la communauté sans que la loi le contraigne à laisser à la femme la suprême ressource d'une chaise et d'un grabat qu'elle a payés souvent de ses propres sueurs.

Elle n'a pas le droit de paraître en justice sans le consentement de son mari.

Elle n'a pas le droit de diriger l'éducation de ses enfants, ni celui de s'opposer à leur mariage. La femme ne peut être tutrice d'un autre orphelin que son fils ou son petit-fils ; elle est exclue des conseils de famille ; elle ne peut témoigner dans un testament. La recherche de la paternité étant interdite, elle a seule la charge des enfants naturels et la honte des fautes commises par passion. La femme sans fortune est un paria condamné de par la loi et les mœurs chrétiennes à toutes les conséquences de l'isolement et de la misère.

L'Islamisme est plein de sollicitude pour

la femme. A part la polygamie légale, elle ne subit aucun des inconvénients réservés à son sexe par les autres législations. Grâce au principe d'égalité absolue, qui règne parmi les Musulmans, la plus humble esclave épouse le plus haut personnage. Toute femme, qui a conçu des œuvres d'un homme, peut invoquer pour son enfant les bénéfices de la paternité. J'ajoute que la polygamie n'est nullement obligatoire et que, si les avantages de la monogamie sont suffisamment démontrés aux yeux d'un musulman, il est parfaitement libre de ne prendre qu'une seule femme. Ce cas est très-fréquent et il tend à se généraliser.

Avant de passer outre, veuillez observer, à l'avantage du code musulman, que s'il sacrifie quelque peu le sentiment, il respecte davantage la nature. Avant de faire des femmes exclusives et jalouses, la nature a fait des mères.

Voyez les animaux ! la femelle ne s'occupe pas des destinées du mâle et de sa conduite ; mais que l'on touche à sa progéniture, il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour la défendre.

Qui sait ? Peut-être en fouillant au fond du cœur humain, trouverait-on que le chagrin des mères vient moins de la légèreté des époux que des dangers que leur inconduite fait courir à l'héritage des enfants !

Un argument péremptoire en faveur de cette observation est fourni par les Mormons. En ce qui touche les femmes musulmanes, on pourrait arguer de la contrainte, de l'habitude, des mœurs, qui les obligent à subir un sort qui est en révolte contre la nature. Les femmes des Mormons acceptent, de plein gré, de partager avec d'autres femmes le cœur de leurs époux.

— Tout cela n'empêche pas, répliquai-je, que le christianisme n'ait relevé la condition de la femme. En dehors du christianisme, la femme n'est qu'une chose, un instrument de procréation et de plaisir sans influence sociale.

— Ce sont là des lieux communs, dit-il. C'est la civilisation et non le christianisme qui a amélioré la condition de vos femmes.

Voyez le régime de la femme alors que le christianisme tout-puissant pouvait tout. La vérité est qu'il a consacré l'infériorité de

la femme comme il a consacré l'esclavage. Origène, saint Jérôme, saint Athanase, saint Basile ont proclamé l'infériorité de la femme sur l'homme en enseignant « que les femmes ne ressuscitent point avec leur sexe. »

Saint Augustin place les paroles suivantes dans la bouche de sa mère : « Il n'appartient pas à des servantes de tenir tête à leurs maîtres ; cela n'arriverait pas si, lorsqu'on vous lut votre contrat de mariage, vous eussiez compris que vous passiez un *contrat de servitude*. (Saint Augustin Conf. liv. IX.)

Vous dites que le christianisme a relevé la condition de la femme : dites-moi combien le christianisme compte de Lucrèce ? Le moyen-âge, le grand siècle de Louis XIV, sans parler du siècle qui l'a suivi ni des temps actuels, montrent qu'elles sont rares les femmes qui cherchent dans la mort un refuge contre le déshonneur. Toujours la couronne d'un Tarquin couvre impunément les brutalités d'un Sextus !

On connaît l'histoire d'Héloïse et d'Abélard : Quand Abélard demanda la main d'Héloïse à son oncle le chanoine, elle seule

résista et refusa : « Le nom de votre amie,  
» ou plutôt, si vous ne vous indignez pas,  
» le nom de votre maîtresse ; voilà tout ce  
» que je veux, et Dieu m'est témoin que si  
» Auguste, maître de l'univers, m'offrait  
» l'honneur du titre de son époux, et me  
» donnait avec ce titre le monde à gouverner, je trouverais plus de charme et  
» de grandeur à être nommée votre concubine que son impératrice. »

Quelle païenne que cette chrétienne !

La vérité est que le sort de la femme chrétienne ne s'est amélioré qu'après que le contact des Chrétiens avec les Musulmans eût donné naissance à la chevalerie. La chevalerie a pris racine en Espagne, d'où Charlemagne la transplanta au centre de l'Europe. Les joutes, les tournois, les troubadours, les chevaliers errants, l'orgueil castillan, la courtoisie envers les dames, les sérénades, les combats singuliers, la générosité envers les vaincus, la foi à la parole jurée, le respect de l'hospitalité, la grandeur théâtrale du Cid, sont des emprunts faits aux musulmans d'Espagne. Ceux qui ont eu l'occasion de comparer le caractère espagnol

au caractère arabe, sont seuls capables d'apprécier la valeur de cette observation.

Même de nos jours, l'ennemi le plus irréconciliable des Arabes trouve asile, sûreté et protection sous leurs tentes dès qu'il parvient à toucher le bas de la robe de leurs femmes.

Voici un exemple qui prouve en faveur de ce que nous venons d'avancer: Abderahman, contemporain d'Almamoun, avait à se plaindre de sa femme. Pour la punir, il fit murer sa porte avec des pièces d'argent en lui laissant le soin de démolir elle-même la barrière de sa prison. Que pensez-vous de ce procédé ? Il me semble qu'en dépit de votre civilisation vos femmes ne sont pas habituées à des pénitences aussi courtoises ?

Les Romains même sont restés en avance sur vous. La république romaine avait établi sous le titre de tribunal domestique, un conseil de famille chargé de protéger la femme contre le mari. Cette institution manque encore au code Napoléon.

De temps immémorial, les femmes des Arabes idolâtres jouissaient de leurs biens, pouvaient disposer de leur main et se livrer

sans entraves à l'expansion de leur génie naturel. On cite des femmes poètes, El-Khansà entre autres, dont le nom a survécu. Ce n'est pas à Mahomet qu'on doit faire remonter la responsabilité du rôle passif qui est infligé actuellement à nos femmes. Mahomet a employé les femmes comme des auxiliaires puissants pour la propagation de son œuvre. Les noms d'Aïscha, de Fatimé, de Khadidja, sont liés intimement à l'Islamisme.

La fille de Mahomet, Fatimé, devenue femme d'Ali, a donné son nom à la dynastie des Fatimites.

Quel plus bel hommage à la femme que cette parole du prophète : « Le paradis est aux pieds des mères. »

Nulle part, en dehors de l'Islamisme, les mères n'obtiennent autant de vénération. Nulle part leur influence n'est plus grande sur les destinées de la famille et l'avenir des enfants. Ceci est tellement vrai qu'il est impossible de faire l'histoire des Sultans de Turquie sans faire l'histoire des Sultanes Validés.

Tous les partis ont leurs racines cachées dans le cœur des mères, des sœurs, des épou-

ses, des favorites du harem. Le harem a toujours exercé et exerce encore une influence considérable sur les destinées de l'Empire. Les intrigues du harem sont peut-être le principal souci des hommes d'Etat ottomans.

Déjà, en Espagne, la main de la femme musulmane se fit sentir dans les affaires d'Etat.

On sait l'influence toute-puissante que Zoraya, mère d'Abou-Abdallah (dont les chrétiens ont fait Boabdil) exerçait sur l'esprit de son époux Muley-Hacem de Grenade.

Safiyé, fille d'une maison sénatoriale de Venise, les Baffo, régna en Turquie en même temps que Catherine de Médicis en France et Elisabeth en Angleterre. Elle gouverna les deux règnes d'Amurat III et de Mahomet III comme Roxelane avait gouverné ceux de Soliman II et de son fils Bajazet. Catherine de Médicis entra en correspondance directe avec Safiyé, femme d'Amurat, pour obtenir les secours de la flotte ottomane contre Philippe II.

La Sultane Koesem, mère d'Ibrahim, vécut sept règnes et en gouverna trois. Son profond génie politique lui mérita le surnom

d'Impératrice, de patronne des Ottomans, de mère des soldats.

Comme l'a remarqué justement un grand écrivain : « Les mœurs et les lois religieuses relèguent en vain les femmes dans la servitude et dans le mystère : la nature, la beauté et l'amour leur rendent la place que la nature leur a faite dans le cœur de l'homme. »

— Cette question de la femme est capitale. En l'état actuel, le régime islamique de la femme est-il ou n'est-il pas un obstacle au progrès ?

— Je vais mettre la femme en regard de la loi. Elle est majeure à neuf ans. Elle peut se marier sans consentement. Mariée, elle peut administrer ses biens et disposer d'un tiers de sa fortune. Elle peut être tutrice. Elle peut abandonner le domicile conjugal pour des motifs pressants. Si le mari n'a pas de fortune, la femme est tenue à la préparation des aliments et aux soins du ménage pour elle et pour sa famille, *mais non pour des hôtes ou pour faire des bénéfices*. La femme ne peut être contrainte au travail pour enrichir son mari ; le mari est tenu de pourvoir aux besoins de sa femme. Il est interdit au mari

d'outrager et de maltraiter sa femme.

Dans certaines contestations, le mari n'est cru que sur preuve testimoniale ; s'il n'a pas de témoins, le serment de la femme fait loi contre le serment du mari. Quand le mari ne pourvoit pas aux moyens d'existence de la femme, celle-ci est autorisée à emprunter au nom du mari ; son droit va jusqu'à la vente des objets appartenant en propre au mari. Si le mari a quatre femmes, il doit consacrer une nuit à chacune d'elles sous peine de divorce. Pendant la nuit destinée à l'une des femmes, le mari ne peut en visiter d'autres excepté les malades.

Bien que le divorce ne soit pas laissé à l'initiative de la femme, elle a mille moyens de le rendre inévitable.

Dans certaines tribus arabes, il suffit que la femme déclare qu'elle a l'intention de se remarier avec un autre homme qui sera meilleur que le sien actuel.

Un homme outrage sa femme quand il lui dit : « qu'elle est pour lui comme le dos de sa mère. » Tant que l'amende qu'il a encourue en ce cas n'a pas été payée, la femme a le droit de lui refuser sa couche.

Quant à la femme, elle peut impunément adresser les mêmes paroles à son mari. Il faut quatre témoins pour accuser et convaincre une femme d'adultère. Lorsque le mari ne peut administrer la preuve par témoins et que cependant il a de véhéments soupçons à raison des débordements de sa femme ou de la naissance d'un enfant adultérin, il peut recourir à l'anathème. Cet acte a lieu dans la mosquée en présence du Cadi.

Avant de passer outre au divorce, le juge doit épuiser tous les moyens de conciliation. Le mari prononce quatre fois la formule suivante qui constitue le serment : « Je proteste devant Dieu que ce dont j'accuse ma femme est la vérité. » Puis il ajoute la formule de l'anathème : « Que la malédiction de Dieu m'atteigne si je ne dis pas la vérité. » Sur ce, la femme, si elle se croit innocente, prononce quatre fois de suite le serment : « J'atteste devant Dieu qu'il ne dit pas la vérité » ; elle termine par cette malédiction : « Que la colère de Dieu tombe sur moi s'il dit la vérité. »

Le mariage est à jamais dissous ; les enfants sont remis à la mère sans perdre leurs droits à la succession du mari. Sauf, dans ce

cas solennel, le divorce ne dure qu'autant qu'il plaît aux deux parties. Un simple attouchement, un serrement de main, suffisent pour que le divorce cesse et que le mariage soit reconstitué.

Admiron en passant cette prescription qui accuse une si profonde connaissance des contradictions et des revirements du cœur humain.

Comme vous voyez, le mari n'est pas favorisé au détriment de la femme. La loi chrétienne traite la femme comme un être dont il faut se défier. Le droit du mari va jusqu'à l'emploi de la force. Il peut faire appel aux gendarmes pour maintenir la femme sous le toit conjugal. En cas de séparation de corps il peut obtenir de la justice la possession exclusive des enfants.

D'après la loi musulmane c'est le mari qui est tenu en suspicion. En cas de divorce les enfants sont inséparables de leur mère. Ce n'est donc pas dans le régime légal de la femme musulmane qu'il faut chercher un obstacle au progrès. Au besoin nous pourrions épouser des femmes chrétiennes. —

— Est-ce possible? —

— Oui, certes, et le Prophète lui-même a donné le premier exemple : il comptait parmi ses femmes Maria la Copte, une chrétienne. Il y a sans doute, en l'état actuel de nos mœurs, des répugnances et des préjugés à vaincre ; mais la loi existe, elle est formelle et je pourrais vous citer une foule de cas, dans notre histoire et même dans notre société présente, où elle a été appliquée.

Abd-el-Azis avait prescrit en Espagne les mariages des musulmans avec des femmes chrétiennes pour établir la fusion des races ; lui-même avait épousé la veuve de Roderic, roi des Visigoths.

Orkhan épousa Théodora, fille de Cantacuzène et de sa femme Irène, qui resta chrétienne.

Après la prise de Nicée, le même Orkhan partagea à ses guerriers les femmes et les filles des Grecs morts de la peste ou de la guerre. Cet exemple, répété, depuis, des milliers de fois, a transformé le sang des Osmanlis.

Après la bataille de Kossova, qui fut suivie de la mort tragique d'Amurat et de son fils

Yacoub, Bajazet poursuivit le jeune roi Etienne, fils de Lazare, roi des Serbes, et lui fit jurer sa soumission en lui promettant sa fille encore enfant en mariage.

Ici, c'est une femme musulmane, la fille du khalife qui épouse un chrétien.

Le même Bajazet épousa à Andrinople la fiancée de l'Empereur grec Andronic que son capitain-pacha avait capturée lorsqu'elle se rendait d'Italie à la cour de Byzance.

Soliman I<sup>er</sup> épousa Théodora, mère de l'Empereur, et laissa à la cour de Byzance sa propre sœur, la sultane Fatima, fille de Bajazet.

Amurat II avait trois femmes chrétiennes, la princesse de Sinope, la princesse Hélène de Serbie et la princesse Mara, fille de Brankovich, despote de Serbie.

Mahomet II était fils d'Hélène, princesse de Serbie. Démétrius, fils de Constantin Paléologue, tributaire de la Morée, se fit un honneur d'offrir sa fille à Mahomet II qui l'accepta pour son sérail.

Les mariages mixtes sont donc permis.

La seule formalité à remplir aux termes de la loi consiste dans l'invitation adressée à

la femme d'embrasser l'Islamisme. On passe outre aussitôt que la femme déclare par trois fois sa volonté de rester fidèle à sa religion.

Vous voyez qu'en principe, la loi musulmane n'est pas un obstacle à l'amélioration de la femme et conséquemment au progrès de la société. Je crois même à des résultats imprévus le jour où le flot d'une éducation rationnelle enlèvera de nos harems la trace de l'ignorance et de la superstition. Qui sait si, à la lecture de ce qui précède, plus d'une femme chrétienne n'enviera pas pour vos juges les attributions du cadi ?

Si mes coreligionnaires voulaient m'écouter je leur dirais ce que Plutarque écrivait à Pollianus : « la chambre nuptiale doit » être un gymnase d'honneur et de savoir : » ornez donc votre esprit de toutes connaissances en fréquentant ceux qui peuvent » vous être utiles ; amassez de tous côtés » pour votre femme ainsi que font les » abeilles, leur apportant vous-même et en » vous-même tout ce que vous penserez lui » pouvoir profiter ; devisez avec elle et lui » rendez familiers les livres et les meilleurs

» propos que vous pourrez trouver.....  
» il y a des hommes si maladroits qu'ils ne  
» peuvent monter sur leurs chevaux quand  
» ceux-ci restent droits et qu'ils leur ensei-  
» gnent à se mettre à genoux ; ainsi ils se  
» trouve des maris qui ne s'étudient pas à  
» rendre leurs femmes plus honnêtes et  
» meilleures ; mais ils aiment mieux les  
» abaisser, là où il faut, au contraire, main-  
» tenir la dignité de la femme comme la  
» juste hauteur du cheval. »

Un proverbe dit : « Tel maître, tel valet. »  
On pourrait dire aussi justement : « Tel mari,  
telle femme. » La nature a doué la femme  
d'une perfectibilité extrêmement rapide. On  
a vu, en Europe, des cantinières transfor-  
mées en duchesses, et des filles monter sur le  
trône sans qu'il y parût beaucoup, si ce n'est  
dans l'estime publique. Les Arabes ont pro-  
duit Seïnab de Castemouni, une Corinne,  
les Turcs ont produit Mihri d'Amasie, une  
Sapho.

Rien dans l'Islamisme n'empêche l'élé-  
vation de la femme, si ce n'est l'ignorance  
des hommes.

---

### III.

LA PEINE DU TALION. EST LA LOI MÊME DE LA NATURE.— LA PHYSIQUE NATURELLE ET LA MÉTAPHYSIQUE SOCIALE. — DÉMONSTRATION D'UN PARALLÉLISME ENTRE LA SCIENCE ET LA MORALE. — DÉFINITION DE LA CONSCIENCE. — RÉHABILITATION DU FATALISME.— DISTINCTION ENTRE LE FATALISME ET LA RÉSIGNATION.

---

Quand nous nous revîmes : — J'avoue, lui dis-je, que vous me faites voir l'Islamisme sous un aspect moins barbare. Mais il me reste bien des points à éclaircir : par exemple, vous n'ignorez pas ce qu'on pense en Europe de la doctrine du fatalisme et de la peine du talion.

— C'est une chose curieuse, dit-il, pour nous autres Musulmans que la puissance des mots sur les Européens. Avec une demi-douzaine de mots clinquants, mais vides de sens, on vous conduit en prison, en exil, à

l'abattoir, on vous fait faire des folies et des lâchetés indignes d'un être raisonnable, on vous force même à paraître injustes et ignorants.

La peine du talion ! Mais c'est une loi de la nature physique ou plutôt toutes les lois de la nature physique ont pour sanction la peine du talion.

Oui ; œil pour œil, dent pour dent : telle est la loi de la nature !

C'est elle qui punit l'ignorance par le vice, l'oisiveté par la misère, la luxure par l'épuisement, la gourmandise par la goutte, l'intempérance par l'ivresse et la folie, la révolte des pères par la révolte des enfants, les miasmes par la peste, la discorde par la guerre, la liberté par le despotisme, les maris par les amants, les défis à la jeunesse et à la santé par la maladie et par la mort !

Qu'est-ce donc que l'histoire de l'humanité, si ce n'est l'histoire de la peine du talion ?

La chute des empires, la décadence et la ruine des peuples, les révolutions, les guerres, l'assassinat, l'esclavage, la peste et la misère, tous les cataclysmes répétés qui font de l'histoire un long tissu d'horreurs ;

qu'est-ce ? sinon le châtement infligé par la nature aux violateurs de ses lois.

Ne vous est-il jamais arrivé de dire, en parlant d'un homme : cet homme finira mal ? Et, quand vous l'avez vu mal finir, l'idée ne vous est-elle jamais venue de rendre hommage à une loi secrète, mais infaillible ?

Comment ! une maison s'écroule, une digue est emportée, une chaudière éclate, et vous n'hésitez pas à conclure à la violation des lois qui régissent l'attraction, les niveaux, la vapeur, et quand vous voyez les corrélatifs moraux de ces phénomènes, les cataclysmes sociaux ou individuels, vous osez parler d'heur et de malheur et proposer je ne sais quelle explication surnaturelle !

Dieu me garde d'être injuste envers vous !

Oui ; vous avez dérobé à la nature une partie de ses secrets. Plus profondément que Vulcain, vous avez pénétré dans les entrailles de la terre ; plus loin qu'Encelade, vous avez poussé l'escalade du ciel ; vous vous riez de ce pauvre fils d'Icare s'élançant dans les airs avec des ailes de cire ; tous les éléments, toutes les forces, la terre et l'eau, l'air et le feu, le vent, la vapeur et l'électri-

cité tremblent sous votre puissance et obéissent à vos caprices.

Vos investigations audacieuses ont dépassé le domaine du fini et s'avancent chaque jour vers les antipodes de l'infini.

Vous percez les continents.

Vous entassez Pellion sur Ossa et Ossa sur Pellion.

Vos laboratoires sont capables de transformer l'éther en matière solide et la matière solide en éther ; de dissoudre tous les corps et de les reconstituer.

Vous produisez, à votre gré, la pluie, la glace, le tonnerre, la tempête et les tremblements de terre.

Les cadavres de tous les êtres palpitent sous vos scalpels.

Votre microscope menace de chasser l'âme du corps humain comme votre télescope menace de chasser Dieu de l'univers.

Encore quelques efforts et le surnaturel aura fait place au naturel, la métaphysique naturelle à la physique naturelle.

Mais qu'avez-vous fait de l'homme ?

Qu'avez-vous fait pour sauvegarder sa constitution physique, les conditions normales de

son existence et de son développement, la reproduction de l'espèce, l'hygiène publique, etc. ?

Pour ne parler que de la reproduction, elle est laissée au hasard : nulle sélection, nulle méthode, nulle prudence ; chaque jour des hommes malingres épousent des femmes phthisiques et donnent naissance à des enfants rachitiques.

Propriétaires d'animaux de choix, vous allez chercher au loin l'étalon approprié à leur constitution ; pères de familles, vous livrez vos enfants à toutes les conséquences d'un croisement interlope.

Cette question est grave : l'abâtardissement de l'espèce humaine prend des proportions effrayantes ; la taille s'abaisse ; la moyenne de la vie diminue constamment depuis les temps historiques ; si l'on n'y prend garde, il y aura bientôt entre l'homme et le type de l'espèce, la différence que l'on remarque entre une rosse dégradée et le noble cheval de pur sang !

Ce n'est pas tout.

Qu'avez-vous fait de l'homme moral ?

L'avez-vous agrandi ?

L'avez-vous amélioré ?

Vous avez étudié la construction, l'organisation et la capacité de tous les animaux pour tirer de cette science les règles d'une éducation rationnelle.

Vous avez des procédés certains pour domestiquer et dresser à votre usage tous les animaux.

Il suffit de quelque mois pour faire d'un cheval sauvage un instrument intelligent et docile de vos travaux, de vos plaisirs et de votre ambition.

Telle est l'excellence et la sûreté de vos méthodes que la cravache et l'éperon sont des reliques d'un autre âge que vous conservez par habitude, mais dont vous auriez honte de vous servir.

Vous avez des sociétés protectrices des animaux qui frappent l'homme pour empêcher l'homme de frapper les animaux.

Cependant l'éducation de l'homme n'a fait aucun progrès : l'arbitraire y préside, la force brutale la sanctionne.

Anatomie, myologie, mécanique, dynamique et statique, physiologie comparée, tels sont les régulateurs de l'éducation chevaline.

Pour gouverner l'homme, vous employez le fouet, la prison, le bagne, la proscription, l'échafaud et la guerre, pis que cela : le mensonge, la corruption et le sophisme !

Vous lui parlez de morale, et il n'y a pas de morale, de liberté, et il n'y a pas de liberté, de patrie, et il n'y a pas de patrie ; vous lui parlez d'honneur, de foi, de gloire et d'immortalité et il n'y a rien de tout cela dans la nature ; la preuve : c'est qu'il n'y a pas deux hommes dans le monde qui s'entendent sur la signification de ces mots !

Où donc avez-vous trouvé trace de ces choses dans vos laboratoires, sous vos scalpels, à travers vos télescopes et vos microscopes ?

Comment ! vous avez transformé l'astrologie en astronomie, l'alchimie en chimie, l'empirisme médical en médecine rationnelle, la métaphysique naturelle en physique naturelle et vous avez conservé l'astrologie sociale, l'alchimie sociale, l'empirisme social, la métaphysique sociale !.....

Les peuples primitifs considéraient les phénomènes physiques et moraux comme des effets de l'action directe d'êtres supérieurs.

La science moderne a chassé le surnaturel de l'ordre physique.

La science de l'avenir chassera le surnaturel de l'ordre moral.

Il n'y a d'autres lois que des lois physiques.

Ces lois ont leurs corrélatifs moraux. Chaque découverte dans l'ordre physique correspond à une découverte dans l'ordre moral.

La morale marche parallèlement à la science.

La morale d'une époque doit correspondre à la science de cette époque.

Ce qui ne veut pas dire que l'homme n'ait en lui l'idéal d'une morale parfaite comme il a en lui l'idéal d'une science parfaite.

Mais, de même qu'il ne dépend pas de l'homme de réaliser d'un seul coup l'idéal de la science, de même il ne dépend pas de lui de réaliser d'un seul coup l'idéal de la morale.

La nature procède par gradations.

La loi de la perfectibilité humaine, loi incontestable, évidente comme la loi de la gravitation universelle, prouve que l'homme

n'est pas un être en dehors de la nature.

Le mot progrès exprime le cours régulier de la loi.

Le progrès humain se développe fatalement dans le sens de l'idéal humain.

L'idéal humain étant infini, le temps ne suffira jamais à réaliser le progrès humain.

Le problème de chaque génération consiste dans l'application à l'ordre moral des vérités découvertes dans l'ordre physique.

Le bonheur de l'humanité n'est qu'à ce prix.

Toute marche hâtive est une marche intempestive.

C'est une révolution, un cataclysme, ce n'est plus un progrès.

Lorsque la science sociale s'aventure au delà de la science physique, il faut qu'elle rétrograde.

Voilà qui explique et justifie les réactions politiques dont l'histoire est remplie.

Non ; il n'y a pas de morale révélée.

Il y a une morale d'observation comme il y a une science d'observation.

La morale révélée : c'est l'arbitraire.

Citez-moi un seul crime qu'elle n'ait point absous ! . . . . .

La morale naturelle, c'est la loi inévitable, inflexible, qui renverse les murailles, qui emporte les digues, qui fait éclater les chaudières, qui frappe tôt ou tard les conquérants, les despotes et les scélérats ; c'est l'inévitable effet d'une cause anti-naturelle ; c'est la justice de Dieu, c'est la vengeance de la nature ; c'est la peine du talion !

— Mais alors que devient la conscience ?

Qu'est-ce que le remords ? —

— Il n'y a pas de conscience là où il n'y a pas de science.

Le sauvage qui mange de la chair humaine n'a point d'autre conscience que son appétit.

Les plus épouvantables extravagances de l'imagination ont été réalisées sans une protestation de la conscience.

Aujourd'hui, selon que l'homme croit en Dieu ou en la cour d'assises, la conscience s'appelle la crainte de l'enfer ou la crainte de l'échafaud.

Dans l'avenir, la conscience s'appellera la science.

Celui dont la maison se sera écroulée une première fois par suite de la violation des

lois de l'attraction se conformera dorénavant à la loi.

S'il la viole encore, il aura à lutter contre sa conscience, c'est-à-dire contre la science.

Un homme sort la nuit.

La conscience ne l'avertit pas du danger imprévu.

Il tombe dans un trou.

Cette fois, il a la connaissance du danger, et sa conscience, c'est-à-dire l'expérience, la science, le tiendra en garde contre une nouvelle chute.

Que si, faute d'écouter la voix de la conscience, il se laisse choir de nouveau, il éprouvera les atteintes du remords !

Hors de ces conditions, il n'y a ni conscience, ni remords.

Il en est de même dans l'ordre moral.

Ce n'est qu'après avoir étudié toutes les lois de la nature et en avoir extrait les corrélatifs moraux que l'homme peut dire qu'il a une conscience.

La peine du talion est un principe physique dont les Juifs avaient fait le principe de la vengeance.

Mahomet en a fait le principe de la justice.

Le Christ avait dit : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez la joue gauche ; telle est ma volonté. » Mahomet a dit : « œil pour œil, dent pour dent » et il aurait pu ajouter : « Telle est la loi de la nature. »

Je n'ai point à examiner ce qu'est devenu le précepte du Christ dans la pratique chrétienne ; mais on ne saurait citer un seul exemple d'une application littérale de la peine du talion.

Jamais on n'a arraché un œil pour un œil, ni une dent pour une dent.

Selon la jurisprudence musulmane, la peine du talion veut dire que chacun sera puni par les juges, selon l'atrocité du crime. D'ailleurs, le Koran permet le rachat de la peine par l'indemnisation de la victime ou de sa famille ; il consacre le *wehrgeld* des Germains et des Francs.

Le fatalisme est intimement lié à la peine du talion.

L'observation que toute révolte contre les lois de la nature est fatalement punie, la cause par l'effet ; cette observation ayant été appliquée au domaine moral, la doctrine

d'un certain fatalisme devait en découler nécessairement.

Les adversaires de l'Islamisme ont agi d'ignorance et de mauvaise foi en abusant d'un passage du Koran où il est question d'une dispute entre Adam et Moïse au sujet de la prédestination.

La vérité est que Mahomet avait une trop haute idée de la sagesse de Dieu pour lui refuser la prescience de toute chose, et de sa justice pour le supposer capable de récompenser ou de punir un être irresponsable.

Voilà pourquoi il déclare maudits par la bouche de soixante-dix prophètes, ceux qui soutiennent que Dieu les a prédestinés à être coupables de rébellion et que, néanmoins, il les punira de ce crime.

Voilà pourquoi il dit encore : « Certainement Dieu n'a commandé aucune action déshonnête. »

Et, comme pour ne laisser aucun doute sur sa pensée, il émet cette sublime recommandation qui permettra un jour à l'Islamisme de reprendre dans le monde la place qu'il n'aurait jamais dû abdiquer : « Si vous vous trouviez en face de difficultés telles que

vous dussiez renoncer à les vaincre, ne vous avouez jamais vaincus ; mais lutez jusqu'à la fin et périssez debout ! »

L'erreur des chrétiens sur cette matière provient de ce qu'ils ont toujours confondu le fatalisme, c'est-à-dire *la reconnaissance d'un trait d'union fatal entre la cause et l'effet*, avec la résignation qui consiste à prendre son parti d'un malheur irréparable.

L'incendie a détruit nos récoltes ; la guerre a frappé nos enfants ; la peste a ravagé nos troupeaux : que faire ?

A quoi bon perdre son temps et sa santé à pleurer et à gémir ?

Nous nous résignons en louant Dieu.

Mais, toute chose a son précédent, toute rivière sa source, tout volcan son foyer.

Le fatalisme offre le moyen de remonter de l'effet à la cause : c'est un phare qui éclaire la vie des ignorants et illumine les méditations des penseurs !

La peine du talion et le fatalisme, appuyés sur la loi fondamentale de la perfectibilité humaine, loin d'être des éléments de dégradation et de barbarie, sont des principes

naturels qui n'ont pas encore été appliqués à la physique sociale.

#### IV.

LA LIBERTÉ N'EXISTE PAS.— ON NE BÂTIT PAS SUR CE QUI N'EXISTE PAS.— LA SOCIÉTÉ MODERNE REPOSE SUR DES BASES ARTIFICIELLES — L'ÉTAT RÉVOLUTIONNAIRE EST LA CONSÉQUENCE DE L'ABSENCE DE PRINCIPES POSITIFS INDISPENSABLES A LA RECONSTRUCTION SOCIALE. — LA LOI DE LA GRAVITATION SOCIALE

---

Il se peut, lui dis-je, que vous ayez raison ; mais vous n'êtes qu'un penseur solitaire, ignoré du monde savant, sans livrée officielle ; comment voulez-vous que je vous permette d'édifier sur la ruine des croyances publiques, le triomphe d'un principe capable de révolutionner le monde ?

Quelle nécessité, d'ailleurs, d'un principe nouveau ?

N'avons-nous pas, pour éclairer nos destinées à venir, le phare sublime de la liberté ?—

Tout ce qui peut entrer de commisération profonde et d'amère ironie dans un sourire se peignit sur son visage .

— Vous avez raison, dit-il, je n'ai certainement pas le droit de parler comme je fais. Mais vous m'avez demandé de vous instruire et je veux aller jusqu'au bout . Sachez donc, ajouta-t-il brusquement, que la liberté n'est qu'une imagination, un hochet pour amuser les hommes ignorants.—

Pour le coup je me révoltai : — Comment ! m'écriai-je, osez-vous insulter à la seule divinité qui nous reste, à laquelle nos pères ont immolé leur fortune et leur vie, pour laquelle chacun de nous est prêt aux plus grands sacrifices ! — En disant ces mots, mon imagination me reporta, non sans émotion, à cette époque unique dans l'histoire où quatorze armées françaises luttèrent contre toute l'Europe pour la patrie et pour la liberté ; il m'arriva comme un écho grondant de cette Marseillaise héroïque qui a la vertu de transformer des milliers d'êtres raisonnables en fous furieux ; en vérité, le grand souffle révolutionnaire avait passé dans mon corps et je

me sentais l'enthousiasme de prendre à moi seul la Bastille.—

— Calmez-vous, dit-il ; laissez-là *don Quichotte* et les romans de chevalerie : le temps de mourir pour une Dulcinée imaginaire est à jamais passé.—

— Ceci est trop fort, m'écriai-je ; prétendez-vous confondre les héros et les martyrs de la liberté avec les chevaliers de la *Triste Figure* que le génie de Cervantes a enterrés sous le ridicule ?—

— Voilà, me dit-il, une comparaison qui me fera vous pardonner un regain de jeunesse. En effet, la ressemblance est frappante et la postérité verra d'un même sentiment la chevalerie et la liberté.—

Expliquez-vous, de grâce !

— Le cerveau humain, dit-il, est un estomac comme un autre incapable de se nourrir d'hallucinations. Tromper la faim, n'est pas l'assouvir. Le positif, voyez-vous, le positif ; il n'est rien de tel pour la santé morale comme pour la santé physique.

Or, j'ai beau chercher dans la nature, je n'y trouve pas la liberté.

Dans la nature, il n'y a pas de liberté :  
il n'y a que des lois.

Est-ce que les sphères qui roulent dans les  
espaces célestes sont libres ?

Est-ce librement que la nuit succède au  
jour et les saisons aux saisons ?

Est-ce la liberté qui roule les vagues de la  
mer dans un mouvement perpétuel de flux  
et de reflux, qui les irrite et les apaise, qui  
mêle leurs lueurs phosphorescentes à la  
clarté des étoiles ?

Est-ce que les corps qui tombent se diri-  
gent librement vers la terre ?

Est-ce que la source coule librement vers  
son embouchure ?

Faut-il considérer comme des effets libres  
de toute cause les vents et les courants, la  
pluie et la neige, le froid et le chaud, les  
perturbations atmosphériques ou terrestres ?

La terre est-elle libre de produire des  
moissons, l'arbre des fruits, la brebis de la  
laine ?

Est-ce que les êtres qui vivent dans l'air,  
dans l'eau, sur la terre, sont libres de chan-  
ger d'éléments ?

Est-ce que les parasites, qui se nourrissent

aux dépens des corps, sont libres de s'en séparer ?

J'ai beau chercher, je ne trouve pas la liberté dans l'univers, car, depuis le microcosme jusqu'au plus grand des soleils, tout est soumis à des lois.

La nature ferait-elle une exception en faveur de l'homme ?

L'homme est-il libre de naître, libre de mourir ?

Est-ce librement qu'il prend le sein de sa mère, qu'il verse ses premières larmes et jette ses premiers vagissements ?

Est-ce librement qu'il grandit, se développe et vieillit ?

Est-il libre de respirer, de manger, de boire et de dormir ?

Peut-il changer la disposition de ses viscères et de ses organes ?

Peut-il arrêter la formation du chyle, la circulation du sang, etc. ?

Non ; n'est-ce pas ? Donc, comme la nature entière, l'homme est soumis à des lois fatales.

La moindre infraction à ces lois, est punie de la maladie et de la mort.

Ce n'est là que l'homme physique, me direz-vous : mais, à votre tour, dites-moi où se termine l'homme physique, où commence l'homme moral ? L'un existe-t-il indépendamment de l'autre ?

— Il y a, dis-je, des mystères qu'il n'appartient pas à l'homme de pénétrer. . . .

— Il n'y a pas de mystères dans la nature ; il n'y a que des lois.

Ce que les anciens appelaient mystère n'est plus un secret pour nous.

Ce que vous appelez mystère sera connu de nos descendants.

Qui dit mystère dit ignorance de la vérité.

Or, la vérité est une.

Elle est visible et palpable.

Le tout est de la saisir.

C'est l'œuvre de la science de découvrir toutes les circonstances de la vérité.

Or, jusqu'à ce jour, la distinction de l'homme, en homme physique et homme moral, ne repose pas sur la vérité scientifique.

Il ne dépend de personne de faire de nous une abstraction.

L'homme physique étant enchaîné à des

lois, l'homme moral ne saurait se soustraire au joug de ces lois. —

— La pensée est libre ! m'écriai-je. —

— Non ; la pensée n'est pas libre ; car la pensée se produit indépendamment de vous, malgré vous et souvent contre vous.

Pouvez-vous imposer silence à la fermentation de votre cerveau ?

Non ; pas plus que vous n'empêcherez, à moins de la détruire, une bouteille de Leyde de produire de l'électricité.

Je ne veux pas parler du rêve, cet argument sans réplique contre la liberté de pensée.

Même à l'état éveillé, la pensée est un effet, dont la cause est presque toujours en dehors de nous.

Quel est l'homme qui a parcouru tous les arcanes de son cerveau ?

J'en appelle aux poètes, aux artistes, aux écrivains, à tous les ipso-magnétisateurs : qu'ils racontent les péripéties soudaines, les accidents singuliers, les rencontres imprévues d'un voyage dans leur cerveau ! J'en appelle à ceux qui ont traversé les champs de bataille ou dont la vie a couru de

graves dangers : qu'ils disent les inspirations suprêmes que la nécessité fait jaillir du cerveau ! J'en appelle aux fumeurs d'opium et aux consommateurs de hachisch : qu'ils dépeignent, s'ils le peuvent, les extravagances et les béatitudes d'un cerveau surexcité !

Si l'homme n'a pas le gouvernement de sa pensée, il n'a pas davantage le gouvernement de sa foi.

L'homme n'est pas libre de croire ce qu'il veut.

La vérité s'impose à sa croyance.

L'erreur ne le domine qu'à la condition d'emprunter la forme de la vérité.

La foi s'évanouit aussitôt que l'erreur est démontrée.

L'erreur mise à nu est incapable de faire des prosélytes et des martyrs.

Quel est le théologien qui oserait soutenir contre Galilée que le soleil tourne autour de la terre ?

La diversité des croyances vient de l'ignorance.

Le jour où la vérité luira dans toutes les intelligences, l'homme dira : je sais ; au lieu de dire : je crois.

Alors il n'y aura qu'un seul Credo pour toute l'humanité !

En attendant, la liberté de conscience est un non-sens et une duperie.

La foi ne marche pas sans la pratique.

La foi est fondée sur la vérité ou elle est fondée sur l'erreur.

Si elle est fondée sur la vérité, elle ne saurait aboutir à de mauvais effets pratiques ; si elle est fondée sur l'erreur, elle est une entrave pour le progrès, et conséquemment une cause de perturbation sociale.

Dans le premier cas elle a droit à la liberté ; dans le second elle n'y a aucun droit.

La vérité absolue a seule droit à la liberté absolue.

En dehors de la vérité, la liberté ne saurait exister qu'aux dépens de l'ordre et de la justice.

C'est de l'intolérance, dira-t-on.

Non ; ce n'est pas de l'intolérance, c'est de la logique.

L'erreur produit sur le corps social les mêmes effets que le poison produit sur l'organisme humain.

Est-il permis de débiter du poison ?

Non ; alors pourquoi serait-il permis de propager l'erreur ?

Je comprends l'Inquisition sans en approuver les moyens.

L'Église s'est crue en possession de la vérité : « Hors de l'Église point de salut ! » Elle a poursuivi par le fer et par le feu ce qu'elle a pris pour l'erreur.

Or, ce que l'Église a fait pour la vérité révélée, pourquoi la science ne le ferait-elle pas pour la vérité démontrée ?

Sans employer les mêmes armes que l'Église, pourquoi n'userait-elle pas des moyens préventifs qui lui sont suggérés par l'instinct de la conservation et le droit de légitime défense ?

Pourquoi courrait-elle le risque certain d'un danger public en octroyant à l'erreur démontrée la liberté de conscience, la liberté d'enseignement, la liberté de la presse, c'est-à-dire des armes de précision qui se tourneront infailliblement contre l'ordre social ?

Mais ce n'est pas seulement dans les Églises établies que se trouve le danger de la liberté de conscience.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, la foi ne marche pas sans la pratique.

Or, si l'on permet le libre exercice d'un culte, il faut permettre le libre exercice de tous les cultes.

Les Nihilistes de Russie, les Mormons, les Perfectionnistes, les Adamistes d'Amérique, ont autant de droits à la liberté de conscience que les anciennes religions.

Essayez donc de fonder l'ordre social sur le principe de la liberté de conscience dont le véritable nom est la liberté de l'erreur !

On ne saurait trop le dire : l'action est inséparable de la pensée.

La pensée n'est que la forme rudimentaire de l'action, comme le gaz est la forme rudimentaire des solides. Or, l'erreur dans la pensée aboutit fatalement au désordre et au crime.

Il faut être logique.

Si la liberté de pensée est un droit primordial, imprescriptible, si elle ne comporte ni réserve, ni exception, il faut renoncer à punir le crime, car le crime n'est souvent que la réalisation, par le courage ignorant, d'une mauvaise action, commise à l'abri de

la liberté de pensée , par un scélérat à qui le cœur a manqué pour l'action !

La fermentation cérébrale étant indépendante de l'homme comme le fonctionnement de ses viscères, la liberté étant chassée de la pensée et de la conscience, où donc est son refuge ? —

— Dans le suicide, répondis-je. —

— C'est vrai, dit-il, l'homme peut devenir fou.

Une indigestion cérébrale n'est pas un phénomène plus extraordinaire, quoique plus rare, qu'une indigestion de l'estomac,

Il suffit que le contenant soit, à certain moment, trop petit pour le contenu.

Ceci me fournit l'occasion de vous rappeler la folie héréditaire qui prouve que les maladies de *l'âme* se transmettent absolument comme les maladies du corps.

Voici que je rencontre une nouvelle loi, où je cherchais la liberté.

Pour en revenir au suicide, il ne prouverait en faveur de l'homme qu'autant qu'il fût particulier à l'homme ; mais les animaux se suicident : témoin le scorpion.

J'ai observé que des oiseaux privés de leur

compagnon de cage, que des chiens séparés de leur maître, se sont laissés mourir de faim.

Sil la liberté n'est pas la loi de l'individu comment serait-elle la loi de l'espèce ?

L'enfant tient à sa mère. La femme tient à l'homme. Le faible tient au fort. L'ignorant au savant. Le pauvre au riche. Le producteur au consommateur. L'aveugle à son chien.

Tous à la société.

La génération présente tient au passé et à l'avenir, en vertu de la loi du progrès.

L'humanité est solidaire d'elle-même et de la planète qu'elle habite.

Celle-ci tient à l'univers.

Des lois toujours ; des lois partout.

Or, qui dit loi dit nécessité ; qui dit nécessité dit contrainte.

Or, la contrainte exclut la liberté ; donc :  
*il n'y a pas de liberté !*

— J'ai mon libre arbitre ; cela me suffit.—

— Oui ; vous pouvez enfreindre la loi ; vous pouvez la contrarier, la combattre, la nier même, malgré les protestations de votre propre expérience, mais vous ne sauriez l'anéantir ni échapper à sa vengeance.

L'esclave est-il moins esclave pour supporter le joug du maître avec impatience et maudire ses chaînes ?

Croyez-moi : si les hommes avaient étudié les phénomènes physiques avant d'organiser des systèmes sociaux le mot de liberté n'aurait pris place dans aucun dictionnaire.

C'est la métaphysique grecque, cette grande empoisonneuse des nations modernes, qui a inventé la liberté, comme elle a inventé la cité et la patrie, comme elle a inventé le principe des nationalités, en divisant l'humanité en deux camps : les Grecs et les Barbares. Les Romains l'acceptèrent de confiance et, conformément à leur génie pratique, l'élevèrent au rang des divinités.

Après que César eût escamoté le pouvoir il lui fit élever un temple par son sénat,

César savait ce que vaut en politique la reconnaissance.

Il devait bien un temple à la liberté.

Cette chose vague, sur laquelle personne n'est capable de s'entendre, parce qu'elle signifie toujours, plus ou moins, la liberté pour soi et l'esclavage pour autrui, aboutit

tôt ou tard à l'anarchie et fournit naturellement aux ambitieux sans vergogne le moyen de sauver l'ordre social.

Un pouvoir fort est l'accompagnement inévitable de la liberté. La liberté est au despotisme ce que la mère est à l'enfant.

Comme le despotisme elle condamne les hommes à l'esclavage et quel esclavage !

Il n'y a pas de pire esclavage que celui de la liberté.

Quand on n'a qu'un despote, un maître, on peut espérer de satisfaire ses passions : les passions de l'homme ont pour limites la constitution physique de l'homme.

La liberté étant une abstraction, qui n'a de limites que l'infini, ses exigences vont s'accroissant chaque jour sans qu'on puisse espérer d'en voir la fin.

On l'a bien vu pendant la Révolution française.

On le voit bien depuis.

Toutes les Républiques basées sur la liberté ont connu la dictature.

Toutes périront par la dictature.

Dictature populaire, dictature césarienne : choisissez !

N'est-il pas étrange que le temple élevé par César à la liberté, cet avertissement sinistre placé dans l'histoire, ait été méconnu jusqu'à ce jour ? —

— Comment admettre, lui répondis-je, que tant de penseurs, tant d'hommes politiques, aient été victimes d'une illusion ; que des millions d'hommes soient morts pour la liberté si la liberté n'est qu'un vain mot ? —

— En effet, il est étrange que les encyclopédistes et les révolutionnaires de l'ancien ordre social, basé sur l'existence de Dieu, aient édifié un nouvel ordre sur la liberté qui n'existe pas ; il est étrange que des philosophes dont les doctrines sont la négation de Dieu et de l'âme aient imaginé un culte à la liberté, fille d'adoption de l'âme immortelle et du dieu vengeur !

Si la liberté se trouvait quelque part dans la nature elle aurait un nom dans toutes les langues.

Or, les trois quarts au moins de la population terrestre ignorent jusqu'à son nom.

Si le mot de liberté répondait à un besoin de l'homme, tous les hommes seraient d'accord sur la valeur de ce mot.

Or, excepté pour les prisonniers, qui gémissent dans les fers, le mot de liberté n'a aucun sens précis.

Tout le monde se dit libéral : le gouvernement personnel aussi bien que l'opposition irréconciliable, l'Empereur Napoléon et l'Empereur Alexandre aussi bien que John Bright et Mazzini.

Qui se chargera de lever les masques et de tracer les frontières de la liberté ?

Je mets en fait qu'il n'y a pas deux hommes sur la terre, capables de s'allier, sans réserve et sans arrière-pensée, dans une même entente du mot liberté.

C'est que, depuis la liberté de faire le bien réclamée par les philanthropes, jusqu'à la liberté de faire le mal revendiquée par les démagogues, s'étendent des espaces infinis où trouvent à s'épanouir à leur aise toutes les nuances de l'égoïsme humain.

La liberté étant une abstraction métaphysique, sans corrélatif dans la nature ni dans la société, ne saurait être la base d'une reconstruction sociale.

*On ne bâtit pas sur ce qui n'existe pas ! —*

— Ne vous en déplaie, répondis-je, c'est

à la liberté que nous devons toutes les conquêtes de ce siècle ; c'est encore à la liberté que nous demandons en ce moment la clef de notre avenir. —

— Remarquez, que si j'ai dit que la liberté est incapable de fonder, je n'ai pas nié qu'elle fût une excellente arme de guerre contre le despotisme.

Le despotisme, n'étant pas plus dans la nature que la liberté, est tout aussi impuissant à fonder l'ordre social.

Ce que vous appelez les conquêtes de la liberté représente les victoires de la liberté sur le despotisme.

Mais pour qu'il y ait victoire, il faut qu'il y ait guerre.

Or, l'état de guerre est l'état naturel des sociétés modernes et il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas remplacé les utopies libérales et césariennes par un principe physique, fondé sur l'évidence, que j'appellerai la loi de la gravitation sociale.

Jusque-là l'humanité n'aura ni repos ni trêve ; elle continuera à servir de champ de bataille à deux principes stériles ; selon les hasards de la victoire elle subira tour à

tour la loi des Révolutions et des coups d'Etat.

— Je doute, répliquai-je, qu'il existe dans la nature un principe physique applicable à l'organisation de la société.

— Qu'en savez-vous ?

Vos gouvernements, vos législateurs, vos ingénieurs politiques et sociaux, ont-ils jamais demandé à la nature leurs inspirations ?

Toujours des rêveurs solitaires ont présenté à l'acceptation publique, sous forme de constitutions et de plébiscites, les élucubrations de leur cerveau.

Cependant la nature vient de nous dire qu'elle ne connaît pas la liberté, que la liberté est une abstraction métaphysique, incapable d'application.

En revanche, elle nous a montré partout le faisceau de ses lois.

Ces lois elles-mêmes ne sont pas libres.

Elles se tiennent entre elles, s'entrelacent, se marient, s'ajustent les unes aux autres, se prêtent un mutuel soutien.

Chacune fournit sa note au concert universel et contribue à entretenir l'harmonie.

Ici nous nous trouvons en présence d'une

loi suprême de relation qui fait que, dans la nature, rien n'est sacrifié et qui assure à l'infiniment petit et à l'infiniment grand un droit égal à l'existence.

Cette loi, qui force Dieu lui-même à respecter son œuvre, s'appelle la justice.

Si la liberté est inconnue dans l'univers, il n'en est pas de même de la justice,

Consultez la voix intime de la nature.

Tous les éléments, tous les corps, tous les êtres, toutes les lois, l'homme et le ciron, les sphères célestes et le brin d'herbe, répondront unanimement: justice! justice! justice!

La justice étant la base même de l'ordre universel, pourquoi ne serait-elle pas la base de l'ordre social?

La liberté n'est pas une idée simple, puisqu'elle n'existe pas dans la nature; il faut une longue préparation, une complète intoxication métaphysique pour acquérir une notion approximative de la liberté.

La conscience humaine est saturée de l'idée de justice.

Sur cette base, il est facile de s'entendre.

Pour soutenir les républiques fondées sur la liberté, il faut des héros et des sages.

Pour soutenir les républiques fondées sur la justice, il ne faut que des hommes.

Au nom de la liberté, on a fait les massacres de septembre, les noyades de Nantes, la Terreur ; *comme Saturne la Révolution française a dévoré ses propres enfants* ; pendant vingt ans, un soldat ivre a broyé l'Europe sous le pas de ses armées et immolé quatre millions d'hommes à son ambition ; au nom de la liberté un démagogue sanguinaire peut réaliser le rêve de Tarquin et décapiter l'humanité !

Il est impossible de molester un insecte sans violer la justice !

La liberté excuse tous les crimes. Tous les crimes, commis au nom de la liberté, ont trouvé des apologistes.

« O liberté ! » s'écriait madame Rolland, en montant les degrés de l'échafaud « que de crimes on commet en ton nom ! »

Il serait impossible de citer une erreur judiciaire qui ne soulève contre elle l'opinion du monde entier !

La liberté représentant l'absolu, il est toujours possible de se refuser aux revendica-

tions de la liberté sous prétexte qu'elles sont irréalisables.

La justice consistant à appliquer aux sociétés le tempérament réclamé par leur degré de civilisation, et ce tempérament étant la justice même, ni le sophisme, ni la force, ne sauraient prévaloir contre la justice.

Devant l'évidence de la justice il n'y a plus ni parti libéral, ni parti conservateur : il y a le parti de la justice.

Est-il juste.....?

Est-il juste.....?

Est-il juste.....?

Est-il juste.....?

Est-il juste.....?

Est-il juste qu'un homme soit puni pour frapper un autre homme dans son corps, et qu'il soit absous pour le frapper dans sa réputation avec une arme spéciale qu'on appelle une plume?

Est-il juste que celui qui vole un pain soit condamné, et que celui qui vole des millions soit décoré !

Est-il juste que des hommes possèdent des provinces entières et que d'autres hommes ne sachent où reposer leur tête?

Est-il juste que le millionnaire, dont la fortune tient dans un portefeuille, échappe à l'impôt, et que le fisc rogne impitoyablement l'air, l'eau, le pain et le sel de la misère ?

Est-il juste que certains employés de l'Etat reçoivent des salaires suffisants pour faire vivre vingt villages et que d'autres employés reçoivent à peine de quoi ne pas mourir de faim ?

Est-il juste que le pauvre paie de son sang sa dette à la patrie et que le riche s'acquitte avec de l'argent ?

Est-il juste que le riche participe seul au banquet de la science et que le pauvre soit maintenu au-dessous de l'état d'homme, faute d'instruction ?

Est-il juste que des hommes jouissent sans travail de toutes les commodités de la vie et que d'autres hommes soient rivés à la chaîne de la misère en dépit d'un incessant labeur ?

Est-il juste que la femme porte seule le poids des fautes commises par passion ; que, jeune fille, elle ne puisse suivre la loi de sa nature, qui est le mariage, faute d'une dot ; que, mariée, elle soit rivée, comme un

galérien à sa chaîne, à un homme qui aura le droit de boire ou de jouer jusqu'au dernier ustensile du ménage ; que son témoignage soit sans valeur ; qu'elle soit exclue de la direction à donner à l'éducation des enfants ; que, soumise à la loi, elle n'ait aucune participation à la confection des lois ; qu'elle soit privée du droit de voter, quels que soient sa vertu, son talent ou son génie, concurremment avec un homme idiot et illettré, même dans les pays dotés du suffrage *dît* universel.

Est-il juste que les hommes de New-York et de Londres aient des droits que n'ont pas les hommes de Paris et de Moscou ?

Est-il juste que M. de Bismark établisse l'unité allemande ?

Est-il juste que la Russie détienne la Pologne ? etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Qu'un homme de l'autorité de M. Thiers pose toutes les questions, qui font l'objet des préoccupations publiques, au nom du principe de justice, au lieu de s'égarer dans la métaphysique des libertés nécessaires, il ne se trouvera personne pour voter contre lui.

Qu'au lieu de réclamer la liberté de la

presse, c'est-à-dire la liberté d'empoisonner le bon sens public, les journaux discutent hardiment les hommes, les choses et les institutions au nom de la science et de la justice, il ne se trouvera ni un gouvernement pour les poursuivre, ni un magistrat pour les condamner.

Qu'au lieu de parcourir les rues, en chantant la Marseillaise et en détruisant les propriétés publiques et privées, les citoyens se rassemblent au cri de vive la justice ! il ne se trouvera pas un agent pour les arrêter.

— Ne craignez-vous pas, lui dis-je, de soulever une querelle de mots ?

— La liberté et la justice ne sont que des mots, il est vrai, mais il y a entre eux la différence qui sépare la vérité de l'erreur, la matière du néant.

La liberté est absolue comme le despotisme. Elle fait peur. Elle est égoïste et exclusive.

Son principal tort est de n'exister pas.

La justice est le souverain arbitre de l'univers. Si Dieu existe, la justice est Dieu.

La justice est essentiellement relative.

Elle peut être mesurée toujours au degré de civilisation générale. La justice pour soi sous-entend toujours la justice pour autrui.

Pour combattre la liberté on peut invoquer le spectre rouge, la nécessité de maintenir l'ordre, le salut public.

Pour combattre la justice il est indispensable de faire appel à la justice !

Bien des protestations s'élèveront contre les principes nouveaux que j'ai exposés dans nos entretiens : qu'importe ! *E pur si muove !* s'écriait Galilée.

La morale d'observation substituée à la morale révélée, la conscience remplacée par la science et l'expérience, la loi d'un parallélisme entre la science et la morale démontrée, la peine du talion et le fatalisme réhabilités et érigés en fondements de la justice, le principe physique de la justice remplaçant le principe métaphysique de la liberté, feront tôt ou tard pour la société ce que la loi de la gravitation a fait pour la science.

Ce jour marquera la mort de la métaphysique sociale comme la loi de la gravitation

a marqué la mort de la métaphysique naturelle.

L'invocation de Newton : « O physique ne m'abandonne pas ! » deviendra l'invocation des hommes politiques et des législateurs.

Tenez pour certain qu'avant qu'un siècle ne s'écoule, ces principes dirigeront l'humanité sur la route de l'avenir avec autant de précision que la boussole dirige les navires sur la route des mers !

## V.

### LE DIEU DES MUSULMANS.— LE SABRE.

La hardiesse et la nouveauté de ces explications d'une religion que j'avais toujours considérée comme un tissu d'absurdités et d'impostures, me jeta dans une profonde méditation.

J'en sortis tout-à-coup : — « Mais vous n'êtes pas Musulman ! » lui dis-je, « bien que le nom de Dieu et du Prophète aient souvent frappé mon oreille.

Que devient votre Dieu, si les arguments

que vous avez développés pour asseoir l'Islamisme sur la raison et l'observation sont fondés sur l'évidence ?

Pour couronner vos doctrines, il faut un Dieu physique : or, je ne sache pas que le Dieu musulman, infini, non engendré, puisse soutenir la comparaison avec le Dieu des Chrétiens.

Sur ce point, les Chrétiens ont conservé l'avantage : le Dieu qu'ils adorent sous les espèces du pain et du vin, voilà un Dieu positif !

— Vous autres, qui n'êtes pas de l'Islam, ne comprenez rien à notre idée de Dieu : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Dieu seul est grand ! » vous semblent des pensées trop sublimes pour des hommes qui n'ont ni votre science ni votre foi.

Rien n'est plus rationnel que notre idée de Dieu.

Rien n'est plus positif que notre Dieu.

Une simple comparaison vous convaincra mieux qu'une définition abstraite :

J'ai vu à Manchester et à Glasgow des usines à vapeur dont le spectacle produit sur un homme ignorant comme moi le même

effet que le spectacle de l'univers a dû produire sur les hommes primitifs.

Des milliers de rouages sont en mouvement pour accomplir mille résultats divers.

Le principe générateur est un.

Chaque détail est régi en vertu d'une loi propre.

Transportez là, sans transition, quelque pauvre ignorant, comme il y en a tant sur notre globe.

Ce qu'il a devant les yeux est au-dessus de sa raison.

« Impossible de débrouiller ce chaos, de pénétrer le mystère de la cause première ! » dira-t-il.

Plein de stupeur et d'angoisse, c'est à peine s'il osera avancer.

« C'est là l'auteur ! » s'écriera-t-il, en apercevant un animal pacifique qui dort dans un coin.

Il se prosternera devant lui.

« C'est là l'auteur ! » s'écriera un autre, en voyant l'enfer de charbon qui rougit les chaudières.

Il se prosternera à son tour.

« C'est là l'auteur ! » dira un troisième, en

voyant l'homme, son semblable, le manœuvre inconscient qui verse de l'huile dans les rouages.

Il se prosternera ; l'homme le laissera faire : chaque homme se croit plus ou moins l'étoffe d'un dieu.

Voilà l'origine de toutes les théologies.

Cependant, il viendra des hommes qui étudieront l'œuvre, qui arriveront à la découverte d'une loi partielle : « Il n'y a pas de Dieu » diront-ils ; « il n'y a que des lois. »

« J'ai trouvé ! » s'écrie Archimède.

Ils bâtiront des systèmes sur cette découverte.

Ils lui attribueront une importance qu'elle n'a pas.

Ils diviniseront en quelque sorte cette loi partielle.

A l'aspect de cette usine immense qui s'appelle l'univers, Mahomet reconnaît l'œuvre d'une pensée unique.

Que faites-vous là, hommes simples et ignorants ?

Qu'est-ce que cet infiniment petit de votre culte devant l'infiniment grand qui est l'auteur de tout ?

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Dieu seul est grand !

Il dit aux idolâtres : Votre Dieu est plus grand que cet animal, plus grand que cet homme : il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Dieu seul est grand !

Il dit à ceux qui cherchent la vérité par la science : Poursuivez votre œuvre ; calculez le cours des astres ; fouillez les entrailles de la terre et les profondeurs de l'Océan ; étudiez les unes après les autres toutes les lois de l'univers, et, quand vous aurez accompli votre rêve, vous reconnaîtrez que toutes les lois partielles sont subordonnées à une loi unique .

Cette loi initiale, ce principe générateur, c'est le Dieu de l'Islam ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Dieu seul est grand !

La science et Dieu voilà tout l'Islam : —

— Et le sabre ! ajoutai-je. —

— Il me serait bien facile de vous répondre par le chiffre de neuf millions d'hommes que le christianisme a fait périr sous prétexte de les couvrir de sa mansuétude. J'ai ouï parler des massacres, des persécutions, des croisades, des auto-da-fé, des

Saint-Barthélemy, des dragonnades, des exploits de vos jésuites au Paraguay et à Goa, je pourrais même vous citer le mot d'un de vos prêtres : « Tuez ! tuez toujours ! Dieu saura bien reconnaître les siens. »

Je pourrais vous renvoyer au texte des conciles de Latran, de Toulouse, de Béziers concernant l'extirpation des hérétiques ; je pourrais invoquer les bulles des papes Urbain II, Innocent III, Innocent IV, Léon X, etc ; je pourrais vous parler de Saint-Thomas d'Aquin et de Bossuet de façon à nuire à la réputation de ces grands génies ; mais j'aime mieux être généreux.

L'asservissement des consciences par la force est absolument contraire à la loi du Koran. Les citations que vous avez recueillies vous-même prouvent que la tolérance religieuse est un principe fondamental de l'Islamisme. « Si Dieu l'eût voulu, tous les hommes seraient musulmans. » — « Les Chrétiens seront jugés d'après l'Évangile ; ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs. »

« Point de violence en matière de reli-

gion. » « *La vérité se distingue assez de l'erreur.* »

« Ceux qui ont cru, ceux qui suivent la religion juive, les Chrétiens, les Sabéens, et quiconque aura cru en Dieu et au jour dernier, et qui aura pratiqué le bien, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur ; la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. »

Le respect des croyances d'autrui est tellement sacré parmi les Musulmans que c'est en vain qu'on chercherait dans l'histoire de tant de nations soumises, un seul exemple où l'abjuration eût été exigée par la voie des persécutions. L'Islamisme n'a point fait de martyrs.

L'Islamisme est une sorte de franc-maçonnerie destinée à réunir tous les hommes dans le culte d'un seul Dieu et la pratique d'une morale basée sur l'observation. Rien n'empêche le Juif et le Chrétien de devenir Musulmans. Non seulement, on ne les force pas à abjurer Moïse et le Christ, mais on les engage à persévérer dans leur foi.

Sans la liberté de pensée, l'Islamisme, c'est-à-dire, l'éclectisme mahométan,

n'aurait pu s'établir à l'état de religion.

Ce n'est pas à la foi, ce n'est pas à la force, c'est à la libre discussion que Mahomet a demandé ses premiers prosélytes. Ce n'est pas à la grâce, comme Saint Paul, frappé sur la route de Damas, qu'Omar a dû sa conversion. Omar est devenu Musulman parce qu'il avait jugé le dogme musulman supérieur aux autres dogmes.

Dans plusieurs circonstances, le Prophète montra l'esprit de mansuétude et de tolérance qui est le fonds de sa doctrine. Il pardonna au meurtrier de son oncle Hamza. Après le combat de Beder, il repoussa l'avis d'Omar qui demandait la mort des prisonniers. Lorsque Khaled décima la tribu de Djadhima, il le désavoua: «Grand Dieu, dit-il, en levant les bras vers le ciel, je te prends à témoin que je suis innocent d'une action si honteuse ! »

Abdallah, ayant pillé une caravane pendant le mois sacré du Redjeb, fut blâmé par le Prophète (S. II, 214.)

En ordonnant à Khaled d'attaquer les tribus de Nedjed, Abou-Bekre lui donna les instructions suivantes : « Combattez bravement

et loyalement ; ne mutiliez pas les vaincus ; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes ; ne détruisez pas les palmiers ; ne brûlez pas les moissons ; respectez les champs en culture ; si vous trouvez sur votre route des hommes vivant en solitude et adorant le Seigneur, ne leur faites point de mal. »

Lorsque Khaled prit la ville de Bosra, il laissa aux habitants l'exercice de leur religion, se contentant de les soumettre au tribut.

Le Koran ordonne de repousser la guerre par la guerre, mais il défend les agressions injustes.

« Combattez dans la voie de Dieu contre ceux qui vous font la guerre ; mais ne faites point d'injustice en les attaquant les premiers, car Dieu n'aime point les injustices » dit le Koran.—Il dit ailleurs : « Les hostilités ne seront dirigées que contre les ennemis. »

A l'origine, la guerre était une nécessité. Il fallait frapper sous peine d'être frappé. Pour tenir en échec les ennemis de l'Islamisme, on les invitait à se faire Musulmans. Ceux qui refusaient, devaient offrir des ga-

ranties de leur soumission en payant le tribut. Alors, ils pouvaient conserver, non-seulement leur foi religieuse, mais leur autonomie politique.

Les derniers chapitres du Koran sont comme les ordres du jour d'un conquérant obligé de pourvoir par des mesures d'urgence à des nécessités exceptionnelles. C'est ce qui explique les contradictions que l'on relève entre certains versets. La justice exige de ne pas confondre l'exception avec la règle, et de ne pas imputer à un principe ce qui n'est imputable qu'à des hommes.

Lorsque le futur vainqueur de Sébastopol fit enfumer neuf cents Arabes dans les grottes de l'Algérie, lorsque Mourawieff fit mitrailler les femmes et les enfants à Varsovie, l'idée n'est venue à personne de reprocher ces actes de cruauté aux principes de la civilisation moderne. De même il est absurde de reprocher au principe musulman des actes de fanatisme individuel que l'Islamisme réproûve formellement.

Il me serait facile de vous prouver que, si nous avons frappé les hommes, nous avons

respecté toutes les idées. C'est l'Islamisme qui a introduit en Europe les sciences d'observation et fourni les premières données de la critique moderne. Le rationalisme est un fruit immédiat de l'Islamisme. On ne saurait citer une vérité qui ait trouvé grâce devant le Christianisme ; on n'en saurait citer une seule que l'Islamisme ait persécutée ou qu'il soit incapable d'adopter.

L'Islamisme permet le zèle, mais il flétrit la persécution. S'il eût voulu employer les moyens violents de conversion, dont le Christianisme lui a montré l'exemple en tout temps, le monde entier serait soumis à la loi du Koran.

L'Islamisme sera un jour, ce qu'il a été à l'origine, la religion de la science. En attendant, il est la religion de la tolérance. Tous les peuples qui habitent son territoire ont pu conserver, à travers les siècles, leur langue, leur foi, leur juridiction religieuse et leur nationalité.

Personne ne pousse plus loin que nous le respect de la vie humaine. Le Koran dit formellement : « Celui qui a sauvé une personne de la mort, sera comme s'il avait sauvé

la vie à tout le genre humain. » « Celui qui  
a tué un homme, a tué un monde ! »

---



## L'ISLAMISME DANS LE PASSÉ.

### I.

NÉCESSITÉ D'UNE REFONTE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE — L'ISLAMISME EST EN DROIT DE REVENDIQUER LA PLACE LAISSÉE VIDE PAR LE CHRISTIANISME ENTRE LA CIVILISATION GRECO-ROMAINE ET LA CIVILISATION MODERNE — LA CIVILISATION ARABE EST UNE CIVILISATION EXCLUSIVEMENT ISLAMIQUE. — EN DEVENANT SAVANTS, LES CHRÉTIENS CESSENT D'ÊTRE CHRÉTIENS; EN DEVENANT IGNORANTS, LES MUSULMANS CESSENT D'ÊTRE MUSULMANS.

---

L'histoire est à refaire en son entier.

L'histoire refaite sera l'histoire du progrès humain. Elle passera sous silence les Eros-trates de la politique, tous les massacreurs de sang-froid qui ont ravagé la terre pour forcer l'attention de la postérité. En racon-

tant la généalogie des œuvres fécondes, l'histoire se montrera reconnaissante pour les noms sacrifiés, noms de penseurs, de savants, d'inventeurs, de philanthropes, des bienfaiteurs modestes de l'humanité.

Si désespérante que soit l'imbécillité des hommes, ils finiront par comprendre que le vainqueur d'Arbelles est au-dessous de l'inventeur de la charrue, et que la gloire d'Austerlitz ne compense pas la honte d'avoir méconnu Fulton. Le mot de Brennus : malheur aux vaincus ! ne sera plus la loi de l'histoire. L'histoire s'appellera la justice : justice pour les hommes, justice pour les institutions. Il n'y aura plus ni grecs, ni barbares, ni brahmanes, ni parias, ni peuples chéris, ni peuples maudits de Dieu. On jugera de l'arbre par ses fruits.

L'Islamisme a tout à gagner à une révision générale de l'histoire. Oubliant que l'Islamisme est la chaîne qui rattache la civilisation antique à la civilisation moderne, que les Mahométans ont été en tout nos maîtres, l'histoire actuelle conclut au refoulement de l'Islamisme en Asie sous prétexte d'incompatibilité avec la civilisation.

Pourtant on connaît les travaux des Arabes. L'ignorance et le préjugé ne vont pas jusqu'à nier l'influence des Arabes sur les sciences, les lettres et les arts. Force est de convenir que la plupart des découvertes attribuées aux modernes étaient populaires en Asie, en Afrique et en Espagne, il y a plus de mille ans.

On accorde volontiers que la *nation* arabe a été une grande nation : comme s'il y avait eu une nation arabe ailleurs que dans l'imagination des historiens ! comme si quelques milliers de cavaliers ignorants sortis de la péninsule arabique , qui ne comptait pas plus de trois millions d'habitants au temps de Mahomet, avaient pu, en moins de cent ans, fonder un empire plus grand que celui d'Alexandre et créer une civilisation plus éclatante qu'au siècle d'Auguste ! comme si les Grecs de l'Asie-Mineure, les Persans, les Tartares, les Chinois, les Afghans, les Indiens, les Coptes égyptiens, les Maures et les Berbères d'Afrique, les Ibères et les Visigoths d'Espagne étaient devenus arabes en devenant Musulmans !

La notoriété du nom arabe est toute mo-

derne. Ce nom a remplacé l'appellation populaire de Sarrasins qui s'appliquait à tous les sectateurs de Mahomet, aux envahisseurs de l'Espagne et de la France, aux adversaires des croisades et jusqu'aux compagnons de Barberousse et aux pirates d'Alger.

Peut-être y a-t-il moins de naïveté que de mauvaise foi dans cette imagination d'une nationalité et d'une civilisation arabes.

La conservation du mot de Sarrasin n'eût pas permis de séparer l'effet de la cause. Comment concilier ces deux termes : civilisation sarrasine et barbarie musulmane ? Comment rendre justice à l'Islamisme sans faire le procès du principe chrétien ?

L'Islamisme n'admet pas cette distribution arbitraire de la famille humaine par nationalités.

La religion seule est la patrie des Musulmans.

Le jour où Mahomet donna le signal de briser les idoles de la Kaaba : « La vérité est venue, s'écria-t-il, que les ombres et les mensonges s'évanouissent ! plus d'idolâtrie ! plus d'inégalités sur la terre ! plus de superbe différence fondée sur l'antiquité des généa-

logies et des ancêtres ! tous les hommes sont les enfants d'Adam et Adam est l'enfant de la poussière ! *Le but commun de la création est une société fraternelle ! »*

Dans la pratique, l'Islamisme partage l'humanité en deux camps : les Musulmans et les non-Musulmans. Jamais un sectateur de Mahomet ne répondra à une interrogation sur sa nationalité qu'il est Turc, Arabe ou Persan. Il dira simplement : « Islam » ; ce qui veut dire : « Je suis Musulman. »

Les Arabes ayant été les missionnaires du Koran, l'étude de la langue sacrée s'imposa aux peuples convertis.

Une monarchie de langue a été prise pour la monarchie d'une race.

Voilà qui explique, en concédant la bonne foi, l'attribution qui a été faite aux Arabes, d'une civilisation, dont la source est dans cette prescription du Koran : « Allez à la recherche de la science, fût-elle au bout du monde ! »

En effet, partout où le verbe islamique se propagea, il agit aussitôt comme la pluie qui fait jaillir du sol le plus desséché une luxuriante végétation. L'Islamisme

transforma en savants des hommes que la civilisation greco-romaine avait à peine effleurés : l'Arabe, le Numide, le Maure, le Parthe, le Tartare, le Mongol, l'Indou ; en même temps qu'il dota le génie grec d'une nouvelle fécondité, en l'attirant du terrain des spéculations métaphysiques sur celui des sciences d'observation. La passion, la folie du savoir, s'empara contagieusement de tous les hommes qui habitaient les espaces compris entre les Pyrénées, le Gange et la muraille de la Chine.

Cordoue, Grenade, Ceuta, Fez, Tunis, Tripoli, le Caire, Damas, Racca, Mossoul, Bagdad, Téhéran, Bokhara, Samarcande, Mérakah, Hérat, Caboul, Kandahar, Delhi, Haïdérabad : autant de soleils dont l'éclat contrastait avec les ténèbres farouches qui recouvraient alors le monde chrétien !

La ruine des empires de Bagdad et de Grenade n'arrêta en rien le développement de la grandeur musulmane. L'invasion des Turcs Seldjoukides remonte à l'an 1072, la chute du royaume de Grenade à l'an 1492.

Ces deux événements sont antérieurs

au règne de Soliman-le-Magnifique qui marque l'apogée de l'Islamisme. A la mort de ce prince, l'Empire musulman comptait cent vingt millions d'habitants et forçait l'admiration du monde entier par le prestige de ses armes, la vigueur de ses institutions, le génie de ses hommes d'Etat et l'éclat de sa civilisation. Jusqu'à la bataille de Vienne, en 1683, la supériorité islamique continua à se traduire en faits.

Quarante ans après cette date, le célèbre Montecuculli, dans ses *Commentarii bellici*, ouvrage qui lui mérita le surnom de Végèce moderne, conseillait encore à l'Europe de prendre modèle sur les Musulmans.

A partir de ce moment, l'Islamisme perdit du terrain parce qu'il s'immobilisa dans ses triomphes et se résigna à jouir de sa gloire passée en s'endormant dans les délices de Constantinople où il avait trouvé Capoue.

Tout se meut dans l'univers. Rester en place est impossible. Qui n'avance pas, recule. L'Islamisme recula pour avoir méconnu la loi du mouvement qui est la loi même

de la vie et négligé le précepte capital de son fondateur qui ordonne de marcher en avant et de demander à la conquête de la science la conquête du monde.

L'histoire démontre jusqu'à l'évidence que le progrès européen n'a pu s'accomplir qu'à l'encontre du Christianisme ; tandis que l'existence même de l'Islamisme est intimement liée à la loi du progrès.

En devenant savants, les Chrétiens cessent d'être Chrétiens.

En devenant ignorants, les Musulmans cessent d'être Musulmans.

Comment attribuer au Christianisme une civilisation qui prit naissance quinze siècles au moins après son apparition ?

Comment attribuer à l'Islamisme l'ignorance actuelle des populations musulmanes quand une civilisation de mille ans, la plus éclatante, la plus universelle, la plus démocratique qui ait jamais paru dans le monde, a pour cause immédiate et unique un précepte du Koran ?

Une civilisation exclusivement arabe se fût localisée en Arabie. Là Mécque fût devenue l'Athènes, la Rome du monde nouveau.

Or, ce qui distingue la civilisation arabe c'est son cosmopolitisme, son universalité. Elle s'est étendue comme une nappe de lumière, sans aucune solution de continuité, sur tous les territoires soumis à la loi du Koran. Elle a traversé toutes les couches de la société et répandu jusqu'au fond le bien-être et la richesse. Elle a élevé l'homme à un degré de dignité, de grandeur et de vertu que les anciens n'avaient jamais rêvé, et que les modernes n'ont pu encore atteindre.

L'Islamisme appuyé sur la science est appuyé sur la vérité. Or, la vérité ne change pas. Quand on a la vérité pour principe on n'a pas à s'occuper des conclusions. Avec une telle cause l'effet n'est jamais redoutable. L'essentiel est de ne pas abandonner le terrain de la vérité, et de le regagner au plus vite, si le malheur veut qu'on l'ait abandonné.

Le présent n'existe pas. La vie des peuples, comme celle des individus, n'a que deux termes : le passé et l'avenir. Se souvenir pour prévoir, étudier le passé pour en tirer la règle de l'avenir, telle devrait être

la préoccupation de toutes les existences.

Le salut pour les Musulmans est dans un retour à un passé qu'ils ignorent. Une course rapide à travers l'histoire nous permettra d'en retracer le tableau et de justifier en même temps la portée civilisatrice que nous n'avons cessé d'attribuer, dans ce livre, à l'œuvre de Mahomet.

## II.

### L'ISLAMISME CONQUÉRANT.

---

En 743, cent onze ans après la mort de Mahomet, l'Empire de la communauté musulmane était plus grand que l'Empire d'Alexandre, presque aussi grand que l'Empire de César. En 1566, à la mort de Soliman, il était beaucoup plus grand que l'Empire romain.

A l'origine, il ambitionna de conquérir l'Europe à revers en s'emparant de la France. Narbonne reçut une colonie musulmane. Ambizah, successeur d'Alsamah,

s'empara de Carcassonne, de Nîmes, et s'avança jusqu'en Bourgogne et en Franche-Comté. Autun fut pillé. Beaune fut pris. Sens se racheta par un tribut. Avignon, Arles, une grande partie de la Provence, firent leur soumission. Bordeaux fut emporté d'assaut avant la bataille de Poitiers. Cette bataille qui décida du sort du monde, dura sept jours. La mort d'Abderrahman laissa la victoire entre les mains des Chrétiens.

Deux siècles plus tard, les vaisseaux musulmans donnaient encore la chasse aux pirates normands jusqu'à l'embouchure de la Loire. Huit siècles plus tard, les coureurs musulmans faisaient des razzias de femmes et de butin jusqu'en Bohême et en Saxe.

Dans l'entre-temps, la chrétienté sollicitait l'alliance des Musulmans ou leur payait des tributs. Ils conquièrent une partie de l'Italie et brûlèrent les faubourgs mêmes de Rome. Le pape Jean VIII leur paya un tribut de 25 mille marcs d'argent. Venise et Gênes payèrent également le tribut. Florence conclut un traité de commerce. La France conclut un traité d'alliance. Philippe II d'Espagne sollicita et obtint du grand

Sokolli un traité plus qu'humiliant. L'Espagne venait de subir, pendant 782 ans, le joug musulman. Elisabeth d'Angleterre engagea une correspondance avec Amurat pour se ménager son amitié. La Suisse eut un agent à Constantinople. L'Autriche paya tribut. Les rois de Pologne recevaient l'investiture du Sultan et payaient tribut au Khan des Tartares.

Les Russes étaient loin alors de rêver la possession de Constantinople : dans une lettre à Sélim I<sup>er</sup>, Vassili, rappelant leur commune origine tartare, disait : « Nos pères ont été frères, pourquoi ne vivrions-nous pas en frères ? » L'histoire a noté l'humilité avec laquelle Alexeïef, son ambassadeur, paraissait devant le Sultan.

Il était une époque où l'influence du Kha-life de Constantinople était toute-puissante même sur le Pape de Rome : le nommé Boc-ciardo, entremetteur du crime commis sur Djem, fut fait cardinal à la recommandation de Bajazet.

L'Inde reçut plusieurs invasions musulmanes. Kotaïbah envoya douze ambassadeurs en avant-garde à l'Empereur de la

Chine pour le sommer à l'obéissance. L'Empereur ne détourna l'orage, qui grondait sur sa frontière, qu'en couvrant d'or les ambassadeurs et en payant d'énormes tributs.

Les îles de l'Archipel et de la Méditerranée, la Sicile, les îles de l'Océan Indien, les villes du littoral de la mer de Chine reçurent des colonies. Deux siècles après l'Hégire, il y eut à Canton une bataille sanglante entre les Musulmans et les Chinois.

Longtemps avant les Portugais, les Musulmans avaient doublé le cap de Bonne-Espérance et engagé des relations commerciales avec les nègres de la côte occidentale d'Afrique.

Peu s'en fallut qu'ils n'eussent découvert l'Amérique. Une flotte partie d'Espagne à la recherche des Îles Fortunées fut détruite par une tempête.

On se rappelle que dès le septième siècle, Akbah-ben-Nasi, en arrivant avec son armée sur le rivage de l'Atlantique, avait poussé son cheval dans les flots : « Dieu de Mahomet ! » s'écria-t-il, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers ! »

### III.

#### L'ISLAMISME ET LA SCIENCE.

---

La science se répandit avec les armes musulmanes. Evoquée par les Khalifes Ommiades elle grandit sous les Abassides.

Almahadi et Alhadi sont comparables aux Antonins et aux Médicis.

Au temps de Haroun-al-Raschid, la science avait déjà acquis un certain développement, suffisant pour attirer l'attention. On se souvient de l'étonnement qu'éprouva la cour de Charlemagne à la vue des présents de Haroun-al-Raschid, parmi lesquels figuraient des armes, des parfums, des étoffes et une horloge mécanique mue par l'eau.

C'est ici le lieu d'objecter, à ceux qui imputent la civilisation islamique aux Arabes, la famille des Barmécides, hommes d'Etat et savants, dont l'origine persane ne saurait être contestée.

Le fils de Haroun-al-Raschid, Almamoun, secondé par le savant Giafar-ben-Yahia, jeta les véritables fondements de la science musulmane. Ce grand homme qui mérite d'être appelé l'Auguste de l'Islamisme — si l'histoire était l'histoire on dirait le siècle d'Almamoun comme on dit le siècle de Périclès — fit traduire tous les écrits de l'école d'Alexandrie et rechercher jusque dans Athènes les ouvrages des Grecs. Aristote, Hippocrate, Archimède, Ptolémée ne sont arrivés à la connaissance des modernes que par les traductions arabes de cette époque. Le traducteur Honain recevait d'Almamoun un poids d'or égal à celui de chacun des volumes qu'il traduisait.

Almamoun, disent les historiens, considérait l'instruction comme le vrai salut des peuples ; il ne voulut pas que le progrès des lumières dépendît de la munificence accidentelle du chef de l'Etat et mit la dignité des lettres à l'abri des événements par des dotations permanentes. De tout côté, des écoles furent ouvertes « et l'on vit pour la première fois peut-être un gouvernement théocratique s'allier à la

philosophie, préparer et partager ses triomphes. » Il fonda des bibliothèques et un collège gratuit pour six mille élèves, construisit des observatoires et les dota d'instruments dont la grandeur étonne encore aujourd'hui, créa des écoles de médecine, des hôpitaux pour la clinique, des laboratoires de pharmacie, une école d'interprètes où l'on enseigna toutes les langues de l'époque, et fit venir à grands frais des savants grecs, chaldéens, persans et coptes à qui il confia, sans acception de religion, la direction des travaux et des études.

Almamoun assistait aux leçons des professeurs et ne dédaignait pas de professer lui-même. Des examens publics ouverts sous sa présidence servaient à classer les élèves par ordre de mérite. La chimie lui doit sa naissance, les mathématiques et l'astronomie leurs premiers progrès depuis les anciens, la langue arabe sa perfection. C'est sous son règne qu'eut lieu la révision des tables de Ptolémée, et qu'on mesura à nouveau l'obliquité de l'écliptique.

Un trait suffira pour peindre ce grand homme, et montrer comment l'Islamisme

était compris deux siècles après Mahomet : Une contestation s'étant élevée entre deux savants, dont l'un était chrétien : « Cet homme est plus musulman que toi, car il est plus savant ! » s'écria Almamoun, et il trancha la contestation en faveur du chrétien.

Albirouni, chez les Ghaznévides, porta la lumière de la science jusque dans l'Hindoustan. Nassir-Eddin-Thousi reçut de Houlagou les fonds nécessaires pour construire un observatoire à Méragah. Après l'invasion des Mongols, qui eut pour effet de communiquer à ces barbares la soif de science qui distinguait alors tous les peuples musulmans, Kublaï, frère de Houlagou, étant devenu empereur de la Chine, introduisit dans sa nouvelle patrie la science de Bagdad.

Au moment où l'académie de Bokhara produisit le célèbre Avicenne, celle de Cordoue forma Gerbert qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. Gerbert fit l'étonnement de l'Europe par ses connaissances : il savait la géométrie, la mécanique, l'astronomie et même la danse et la musique ; il dota le monde chrétien des chiffres arabes et de l'horloge à balancier. On l'accusa de magie.

La tiare pontificale le sauva du bûcher. Avicenne put se livrer en paix au culte de la science. L'Islamisme le récompensa en le proclamant vainqueur d'Hippocrate et d'Aristote.

A peine Orkhan eut-il transporté à Brousse la capitale de l'Empire que les sciences et la littérature turques rivalisèrent avec celles des Arabes et des Persans. Il se déclara le protecteur du poète Hafiz dont la manière rappelle Horace et Anacréon.

Ses successeurs suivirent son exemple. Ils avaient pour grands-vizirs les hommes les plus éminents de leur temps. Le grand-vizir de Mahomet II, Mahmoud pacha, était l'ami et le protecteur des savants, des poètes, des artistes. Il fonda des bibliothèques et des écoles. Lui-même était poète. Il a laissé des correspondances qui sont considérées comme des monuments de sagesse et de style.

Kéduk Ahmet, autre grand-vizir du même prince, fut aussi remarquable dans la science et dans la poésie que dans la politique.

Mahomet II lui-même parlait et écrivait plusieurs langues ; il était versé dans l'astro-

nomie et les mathématiques ; il cultiva les lettres et fonda des bibliothèques et des écoles. Le célèbre astronome Husseïn s'illustra sous son règne. « Que de reconnaissance, s'écria Mahomet II devant le Parthénon et le temple de Thésée, ne doivent pas la religion et l'Empire au fils de Thourakhan qui lui fait présent de ces dépouilles du génie des Grecs ! »

Le grand vizir Ali pacha, le Richelieu des Ottomans, fit venir de Perse pour écrire les annales de l'Empire, Idris, poète et historien.

Le frère de Bajazet, l'infortuné Djem, la victime d'Alexandre VI, parlait plusieurs langues et était versé dans les sciences. Quand il arriva à Rhodes, son intelligence, son éloquence et son savoir étonnèrent les chevaliers tout autant que son adresse, sa vigueur et son courage.

Il faudrait un livre et la plume de l'auteur du siècle de Louis XIV pour décrire l'œuvre du grand Soliman. Neuf poètes illustrèrent son règne ainsi que les historiens Feridoun, Mustafa Djellalzé, Mohammed Ramzanzadé et le jurisconsulte

Birgeli. Soliman lui-même cultivait la philosophie et les lettres.

Il adoucit le code pénal, supprima la peine de mort pour les délits secondaires et substitua l'amende aux peines afflictives.

En outre, il rendit une loi protectrice des animaux, trois cents ans avant la loi de Gramont.

Il fit transporter à Constantinople où elles servirent à la décoration de l'hippodrome les statues antiques d'airain d'Hercule, de Diane et d'Apollon ainsi qu'une bibliothèque savante qu'il trouva à Ofen, en Hongrie.

Un poète satirique, Fighani, n'osant s'attaquer au Sultan fit contre son grand-vizir Ibrahim un distique où il était dit en jouant sur le nom d'Abraham : le premier Ibrahim renversait les idoles, le nouvel Ibrahim les relève pour en offenser le seul Dieu.

Le Grand-Vizir fit promener l'auteur de la satire sur un âne, symbole de stupidité, dans la ville.

Longtemps auparavant, le khalife Abdelmalek avait fait frapper des monnaies, où il est représenté ceint d'une épée.

Exemples bons à imiter.

Un autre Grand-Vizir de Soliman, le fameux Mohammed Sokolli avait une vaste instruction. Il fut pendant trois règnes, la lumière, la politique et la force de l'Empire.

Entre autres créations scientifiques, il fit élever un observatoire à Top-Hané, dont il confia la direction à un savant astronome égyptien, Takieddin. Il était dit que le siècle de Galilée porterait malheur aux astronomes. L'opposition des ulémas força Sokolli à détruire son œuvre. Il fut accusé d'être un mauvais musulman par des fanatiques qui ignoraient leur religion et leur histoire.

Sa mort marque l'apogée de l'Islamisme et le premier jour de sa décadence.

Si les Musulmans d'aujourd'hui tiennent à connaître le secret du grand règne de Soliman, qu'ils méditent ce passage d'une lettre de ce prince à François I<sup>er</sup> : « J'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des forteresses puissantes : je ne dors ni nuit ni jour et mon sabre ne quitte pas mes flancs. »

« La fiancée de l'Empire, écrivait plus tard Sélim I<sup>er</sup> à Ismaïl Schah, ne se laisse embrasser que par celui qui baise sans pâlir les lèvres du sabre. »

En effet, pour assujétir les hommes, il n'y a que deux alternatives : la force ou la justice. Le sabre au poing, le pied à l'étrier : voilà la théorie de la force. Elle repose sur l'emploi du temps. La justice non plus n'attend pas. Le temps est le premier engin de la justice comme il l'est des batailles. En politique comme à la guerre : malheur à qui méconnaît le prix du temps !

L'ode funèbre de Soliman chantée par Abdoul Baki, le plus grand poète lyrique ottoman, passe pour un chef-d'œuvre.

Amurat IV faisait sa lecture habituelle du *Prince* de Machiavel. L'histoire lui doit cette justice qu'il fut un des meilleurs disciples du politique florentin. — Gourdjali, le Montesquieu des Ottomans, écrivait sous son règne.

Le Grand-Vizir d'Achmet III, Ibrahim, se rendait trois fois par semaine dans une école fondée par lui et assistait aux cours des professeurs.

Raghib, grand-vizir de Mustapha III, demanda à être enseveli dans la cour d'une bibliothèque publique qu'il avait créée à ses frais. Dans cette cour, il avait fait construire une fontaine afin, portait l'inscription, « de

désaltérer la soif des-hommes avides de science. »

Après la bataille de Tchaldiran, Sélim I<sup>er</sup> envoya à Constantinople, mille des plus habiles artistes pour y naturaliser l'industrie des Persans. Sélim n'avait pas de marine. Il fit venir d'Italie les ouvriers et les hommes spéciaux les plus capables de réaliser son projet et, en très peu de temps, il eut un arsenal plus formidable qu'aucun de ceux qui existaient alors en Europe.

En traversant Damas pour se rendre à la conquête de l'Egypte, Sélim rendit hommage à la science en faisant une visite au savant Bendakhschan.

Idris, historien, poète, négociateur, immortalisa son nom sous le règne de Sélim I<sup>er</sup>.

Comme on le voit, l'Islamisme a été pendant longtemps dévoué à la science. Jusqu'à Timour-Leng, dont le nom est synonyme de dévastation, qui était musulman sur ce point.

Partout où il dirigea le pas de ses armées, il se fit indiquer les savants et les envoya par milliers à Samarcande.

L'opinion que Timour-Leng avait de son rôle providentiel est trop curieuse pour n'être

tre pas citée. Il disait à son prisonnier Bajazet : « Voir un boiteux tel que je suis, et un » impotent tel que tu es, gouverner l'un » l'Europe, l'autre l'Asie, n'est-ce pas la plus » grande preuve de mépris que le souverain » maître fait de l'Empire ? » — C'est lui qui faisait au poète Ahmed cette question : « Com- » bien m'estimes-tu dans ma nudité ? » — « Quatre-vingts aspres répondit le poète. » — « C'est juste le prix de ma robe de bain » répondit Timour. » Aussi est-ce de ta robe, » que je parle » répartit Ahmed, « car pour » toi tu ne vaux pas une aspre. » — On peut juger par là comment le *droit divin* était traité par les Musulmans, cinq siècles avant la révolution française et la religion d'un *grand homme*. Ce barbare fonda un grand nombre d'écoles et rédigea le *Tufukat*, règlement sur l'organisation et l'administration de l'armée.

Son petit-fils, Oloug bey, a laissé des travaux astronomiques, dont la haute valeur relative a été reconnue dans notre siècle.

---

#### IV.

TABLEAU DES PROGRÈS ET DES DÉCOUVERTES  
SCIENTIFIQUES DONT L'HUMANITÉ EST REDE-  
VABLE À L'ISLAMISME.

---

Nous croyons avoir établi d'une manière invincible, en principe et en fait, combien il est injuste et illogique d'attribuer aux Arabes une civilisation essentiellement musulmane. Il nous reste à compléter, sur ce point, l'œuvre de réhabilitation que nous avons entreprise en mesurant la place qui revient à l'Islamisme dans l'histoire du progrès humain. Malgré une exploration à peine commencée des innombrables manuscrits originaux, ce qui permet de supposer que des richesses considérables dorment stérilement dans les bibliothèques, on est arrivé à établir, sans conteste, les principaux anneaux de la chaîne qui relie la science antique à la science moderne, en

partant d'Hónain, le traducteur des livres grecs, pour aboutir à Oloug bey, petit-fils de Tamerlan, le précurseur de l'immortel Képler.

Voici, en résumé, d'après MM. Sédillot et Duruy, les éléments du concours que la civilisation musulmane a fourni à la loi du progrès, au moment où elle était si cruellement violentée par le moyen âge chrétien.

« En astronomie, le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, une détermination remarquablement plus exacte de la durée de l'année, la constatation de la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, la découverte des irrégularités de la plus grande latitude de la lune, la détermination de la troisième inégalité lunaire, l'invention du *mural*, du gnomon à trou, du pendule, etc., etc.

» En géographie mathématique, la révision de l'Almagest de Ptolémée, la mesure d'un degré du méridien, la construction de tables géographiques etc., etc. ; en outre des tables nautiques. En 1497, Vasco de Gama vit une de ces tables chez Malem Cana, Maure de Guzzarate, qu'il prit pour pilote à Mélinde.

Une autre dessinée par l'arabe Omar, servait à Albuquerque dans la navigation de la mer d'Oman et du golfe Persique.

En mathématiques, l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, la substitution des sinus aux cordes, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, etc., etc.

En chimie, la création même de cette science inconnue des anciens, la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique et de l'eau régale, la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux, la fermentation alcoolique, l'eau-de vie, etc., etc.

En botanique, deux mille plantes ajoutées à l'herbier de Dioscoride, la découverte de la fécondation sexuelle des plantes, la création de jardins botaniques, etc., etc.

En médecine, l'application du séton, l'usage de la rhubarbe, de la pulpe du tamarin et du cassia, de la manne, de la feuille de séné, du camphre, l'emploi du sucre de préférence au miel pour la composition des juleps, la création de pharmacies réglementées, d'écoles de médecine avec des hôpi-

taux pour la clinique, les amphithéâtres d'anatomie et de chirurgie, des livres et des traités par milliers sur les maladies inflammatoires, les fièvres, les poisons, etc., etc.

En zoologie, une histoire des animaux par Aldemiri qui rivalise avec celle de Buffon, la création de jardins zoologiques, etc., etc.

En agriculture, l'usage des assolements, des cultures intensives, du drainage, l'invention de la roue à chapelet pour les irrigations. Les terres comprises entre l'Euphrate et le Tigre, la vallée du Nil, la Huerta de Valence, l'admirable plaine de la Veja de Grenade, avaient des rendements inconnus de nos jours et nourrissaient une population beaucoup plus considérable.

L'Islamisme introduisit en Europe le riz, le coton, le mûrier, la canne à sucre, le palmier, le pistachier, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc, l'asperge, etc., etc.

En économie politique, la création d'une monnaie fiduciaire sous forme de papier-monnaie. Le Koran, défendant l'usure et l'enfouissement des capitaux, la circulation de l'argent s'opérait avec une extrême rapidité.

Pour faire l'éloge de l'industrie, il suffit de rappeler que le choc des croisades dota l'Europe chrétienne des moulins à vent, des instruments d'optique, de la boussole, du papier, de l'art de tisser la soie, de forger le fer, de tremper l'acier, etc., etc.

Que dire de l'architecture, si ce n'est que l'Europe est également redevable aux croisades du style gothique?

La hardiesse des voûtes et des colonnes, l'élancement et la dentelure des clochers, la multiplicité des détails, la forme des arcs avec leur complication de festons et de courbes variées, l'arc à ogive, les mosaïques en faïence, l'usage des ornements coulés en stuc, etc. : autant d'emprunts heureux de la foi chrétienne aux mosquées de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Espagne pour dégrossir la lourde et barbare architecture romanè.

C'est à peine si l'art moderne peut soutenir la comparaison avec les mosquées de Damas, du Caire et de Cordoue, la chapelle de Villaviciosa, la Giralda et l'Alcasar de Séville, l'Alhambra de Grenade.

Le commerce était en rapport avec l'agri-

culture, les sciences et les arts. Les routes étaient nombreuses et bien entretenues. Des fontaines, des caravansérails jalonnaient les distances. D'innombrables caravanes échangeaient les produits de l'Inde et de la Chine contre ceux de l'Afrique, de la Sicile et de l'Espagne. Le sucre, le riz, le coton, le safran, l'ambre gris, le cristal de roche, les peaux de tigre, l'ivoire et la poudre d'or de Zanguebar, les armes de Damas et de Tolède, les harnais, les selles et les maroquins de Cordoue, les draps bleus et verts de Cuenza, les cuirs, les étoffes et les tapis de la Perse, le thé et les soieries de la Chine, les draperies de Cachemire, les tissus de Mossoul, les drogues médicinales du Tokharestan faisaient l'objet d'un perpétuel échange.

Toutes les classes de la société étaient engagées dans le travail sous une forme quelconque. La science déblayait les voies. La pratique marchait derrière elle.

La loi du Koran élevant le travail à la hauteur d'un devoir et recommandant le commerce et l'industrie comme agréables à Dieu, il n'y avait nul préjugé quant à la

profession : ni aristocratie , ni bourgeoisie, ni prolétariat, mais place égale pour tous au labeur et à la jouissance.

Dans les pays chrétiens la profession honore l'homme ; ici l'homme honorait la profession.

Les gouverneurs de provinces, les généraux, les savants ne craignaient pas de s'appeler Cajan le tailleur, Atari le droguiste, Jouaerie le joaillier. On se souvient que le Khalife Omar faisait des briques et qu'Ali, le gendre du Prophète, exerçait la profession de portefaix.

Il n'y a pas si longtemps que cette habitude égalitaire est sortie de l'Islamisme. N'a-t-on pas vu, au siècle dernier, le Sultan Mahmoud I<sup>er</sup> (mort en 1754) se conformer au précepte du Koran qui ordonne à tout homme, prince ou sujet, de vivre de son travail ? Il était bijoutier habile. Le prix de ses ouvrages vendus au bazar servait exclusivement à sa nourriture.

En poursuivant la revue de la civilisation islamique l'étonnement ne fait que s'accroître. Des relais de chevaux permettaient de se transporter rapidement depuis la

frontière d'Espagne jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine. Le service de la poste était fait par des courriers. Une gendarmerie organisée veillait à la sûreté des routes. Un droit maritime sévère défendait les mers contre les pirates.

Des phares nombreux éclairaient les côtes et servaient, en même temps, comme les télégraphes modernes, à transmettre des signaux et des nouvelles aux plus grandes distances.

Les nécessités commerciales, les explorations scientifiques et le pèlerinage de la Mecque couvraient les routes d'une multitude de voyageurs.

Chaque ville avait ses archives, une police, un guet nocturne, un inspecteur des marchés et de la voirie, un vérificateur des poids et mesures.

Malgré la décentralisation administrative, qui laissait la libre gestion des intérêts locaux à des conseils élus sur place, la centralisation était complète au point de vue politique, militaire, financier et des travaux publics. Des commissaires spéciaux parcouraient sans cesse les provinces et exerçaient

un contrôle sévère sur les divers services. En outre, les gouverneurs de province étaient tenus à fournir mensuellement des états de situation qui permettaient au pouvoir central de se rendre un compte exact des progrès accomplis et d'adopter les mesures générales capables d'en activer le développement.

Tous les intérêts communs étaient administrés avec une telle sollicitude que les populations vaincues s'applaudissaient de passer sous le joug musulman. Tel fut le cas en Sicile et en Espagne. Lorsque la Sicile fut conquise sur les Grecs, elle ne perdit pas au change. Un impôt invariablement fixé succéda aux exactions. Les habitants eurent le droit de nommer leurs municipalités. L'agriculture, l'industrie, les arts reçurent de nombreux perfectionnements. De nouvelles plantes furent acclimatées, entre autres le cotonnier, la canne à sucre, le frêne, le pistachier.

L'art de tisser la soie, d'exploiter les mines, fut introduit, ainsi que l'usage des aqueducs en syphon.

La Sicile arriva rapidement au plus haut

degré de prospérité Quant à l'Espagne, l'époque de sa soumission à l'Islamisme marque l'apogée de sa civilisation. Avant et après, elle a connu la richesse et la gloire ; jamais elle n'a pu réaliser, au même degré, l'idéal d'une société fraternelle basée sur le travail, la science et la vertu.

D'après M. Duruy, Tolède possédait alors, deux cent mille habitants et Séville trois-cent mille. Cordoue avait huit lieues de circonférence, soixante mille palais, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts collèges, neuf-cents bains publics. Elle comptait un million d'habitants et deux cent quatre-vingt-trois mille maisons. Aujourd'hui elle a à peine cinquante-six mille habitants. Séville avait six mille métiers pour la soie seulement.

Des étudiants venaient de toutes les parties de l'Europe apprendre la science dans les écoles musulmanes. Beaucoup d'entre eux embrassaient l'Islamisme pour échapper aux persécutions qui les attendaient au retour dans leur pays. Lorsque l'Inquisition pénétra en Espagne un grand nombre de familles chrétiennes se réfugièrent sur le ter-

ritoire des Infidèles où elles étaient certaines de trouver tolérance et sécurité.

L'Afrique et l'Orient rivalisèrent avec l'Espagne. Ceuta, Caïrowan, Alger, Tunis, Tripoli, se couvrirent de monuments, d'écoles, de bibliothèques. Siraf, Aden, Djeddah, Suez servirent d'entrepôts à un commerce immense. La foire de Caboul devint le rendez-vous général de l'Asie.

Il faudrait un volume pour établir la liste des philosophes, des commentateurs, des jurisconsultes, des grammairiens, des scolastes, des rhéteurs, des poètes, des philologues, des fabulistes, des conteurs, des chansonniers.

Après le IX<sup>e</sup> siècle que remplit tout entier le grand nom d'Almamoun, nous trouvons :

Au X<sup>e</sup> siècle Avicenne, médecin et astronome à Bokhara, et Ebn-Jounis, inventeur du pendule et du gnomon à trou au Caire.

Au XI<sup>e</sup> siècle Gellal-Eddin-Mélik-Schah, sultan Seldjoukide, qui donna son nom à l'ère *gélatéenne* ; Fatha-ben-Nagebah, constructeur d'astrolabes et Albirouni, conseiller et ami de Mahmoud le Gaznévide, né à Bagdad.

Au XII<sup>e</sup> siècle Averroës, le commentateur

d'Aristote à Cordoue, et Bohaeddin, historien de Saladin, né à Mossoul.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Abou-Hanifah, auteur de tables astronomiques, né à Ispahan ; Aboul-Hassan, astronome et géographe, né au Maroc ; Nassir-Eddin-Thousi, auteur des tables *ilkhounniennes*, né à Malatia ; Gazzali, poète ture.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, Ebn-Schathir, qui perfectionna les tables astronomiques de ses devanciers ; Tamerlan qui fonda une académie des sciences à Samarcande ; Alboufeda, historien à Hamah.

Au XV<sup>e</sup> siècle, Schah-Rokh, fils de Tamerlan, qui transporta la science à Hérat ; Mahrizzi, le Varron musulman, auteur d'une histoire des Mamelouks et d'un dictionnaire historique, au Caire ; le Tartare Oloug-bey, petit-fils de Tamerlan, fondateur d'un observatoire à Samarcande.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Al-Soïouthi, auteur d'une histoire de l'Egypte, à Siout ; Khoudemir, auteur d'une *quintessence de l'histoire*, où se trouve la preuve de l'usage du papier-monnaie parmi les Musulmans, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à Téhéran.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Katiö-Tchélebi publia son traité de géographie, œuvre tellement remarquable que les Européens refusent de croire à son originalité.

Cette rapide nomenclature suffit à peine à jalonner la marche du progrès musulman. Elle ne saurait donner une idée de la multiplicité des œuvres de l'esprit. La liberté de pensée étant complète, en dehors des dogmes fondamentaux de la religion, et ces dogmes étant très-limités, l'esprit humain put exercer sa curiosité dans les champs les plus vastes. Il en résulta une littérature innombrable, égale à celle de l'antiquité pour la force et le relief, supérieure pour la grâce et l'originalité.

Le moyen-âge chrétien s'est largement abreuvé à la source musulmane.

Les doctrines d'Albert le Grand, les *livres populaires* de Saint Bonaventure, l'*Opus Majus* de Roger Bacon n'ont point d'autre origine.

La poésie lui doit l'emploi de la rime ; la science, l'idée des dictionnaires biographiques et des encyclopédies ; l'histoire, l'art de soumettre tous les faits à des causes

et d'en déduire les conséquences. L'histoire surtout a été traitée par les Musulmans avec une ampleur de vues, un ton magistral et une puissance de déduction que donnent seules l'habitude de la méthode analytique et expérimentale, l'observation des phénomènes de la nature et la pratique de la vie. On ne compte pas moins de mille trois-cents ouvrages d'histoire en langue arabe, sans compter ceux qui sont écrits en turc et en persan.

On peut juger, d'après l'énumération que nous avons faite des découvertes musulmanes dans l'ordre scientifique, des réductions qu'ont dû subir les prétentions des modernes. En désespoir de cause ils avaient attribué aux Chinois la poudre à canon, la boussole et le papier. Pourtant il faut bien reconnaître aujourd'hui que la poudre à canon a été employée au siège de La Mecque, en 690; qu'au treizième siècle, en Egypte, on se servait de la poudre de nitre. L'historien espagnol Ferréras dit positivement qu'au siège de Gibraltar, en 1308, à celui de Baëza en 1324, à celui d'Algésiras,

en 1342, des balles étaient lancées au moyen de la poudre.

Pour enlever aux Chinois la découverte de la boussole, il suffit de rappeler qu'en 1850 ils croyaient encore que le pôle sud était une fournaise ardente. La boussole naquit de la nécessité pour les Musulmans d'orienter les mosquées vers la Mecque et de jalonner la route des caravanes à travers le désert. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, ils s'en servaient dans leurs traversées maritimes.

Quant au papier, il est démontré aujourd'hui que vers l'an 650, on fabriquait déjà à Bokhara et à Samarcande du papier avec de la soie. En 706, Jousef Amrou substituait, à la Mecque, le coton à la soie : de là le papier de Damas dont parlent les historiens grecs. En Espagne, on fabriqua du papier avec des linges de chanvre.

Il nous paraît curieux de noter que les petites figures, qui servent dans les calendriers à désigner les sept planètes des anciens, viennent des astronomes musulmans.

La grosse artillerie, si en faveur de nos jours, fut employée pour la première fois au siège de Constantinople par Mahomet II. On

attribue à ce prince l'idée du tir parabolique à boulet.

Ajoutons que la lettre de change a été attribuée à tort aux Juifs et aux Lombards. Cette découverte, ainsi que celle du papier-monnaie, appartient aux Musulmans.

Parmi les grands travaux d'utilité publique dont l'initiative leur revient également, citons la réouverture de l'ancien canal de Colzoum, qui joignait le Nil à la Mer-Rouge, par le kalife Omar.

On sait qu'Amrou, son lieutenant, avait conçu l'idée du percement de l'isthme de Suez. Omar s'opposa à l'exécution de ce travail pour ne pas attirer les Grecs dans la Mer-Rouge. Cette œuvre gigantesque était l'une des préoccupations du Grand-Sokolli, vizir de Soliman-le-Magnifique. Des circonstances, indépendantes de sa volonté, en empêchèrent l'exécution.

En revanche, il entreprit de joindre la Mer Caspienne à la Mer Noire par un canal entre le Don et le Volga. La malveillance des Cosaques riverains s'opposa à la conclusion de cette œuvre qui eût pu, alors, exercer une influence considérable sur la politique.

## V.

### IMPORTANCE QUI S'ATTACHE A L'ÉTUDE DE LA CONSTITUTION ISLAMIQUE POUR LA SOLUTION DES PROBLÈMES SOCIAUX.

---

Il nous reste à résumer la civilisation musulmane au point de vue moral et social pour mesurer la place qu'elle occupe entre l'antiquité et les temps modernes.

Le caractère distinctif de cette civilisation est essentiellement positif et pratique. Au lieu de considérer la terre comme un lieu de passage elle se préoccupe de la rendre habitable comme si l'homme devait rester éternellement ici-bas. Elle a en vue de réaliser toutes les aspirations du cœur humain et considère la science comme le moyen d'arriver au bonheur. Dans la pensée de Mahomet, l'Islamisme est la République de Platon transportée du domaine idéal dans celui des faits. Voilà pourquoi il

élimina de son programme les rêveries stériles de l'ancienne Grèce, préférant demander à l'observation des lois de la nature la solution des problèmes sociaux.

Qu'on veuille bien prendre acte de ce fait auquel, sans aucun doute, la philosophie de l'histoire finira par attacher une importance capitale. Dans notre pensée, les révolutions et les cataclysmes qui ont affligé l'Europe depuis deux siècles, l'anarchie actuelle, le dévergondage des systèmes et des consciences, les irrutions de la fantaisie, du hasard et de l'aventure dans la politique, les péripéties soudaines, les dénouements imprévus qui donnent à l'histoire contemporaine toutes les apparences d'un mélodrame improvisé, le flot montant de la dépravation et de la misère qui menace de tout anéantir, ont pour cause principale l'ignorance ou le dédain de la civilisation islamique.

On s'est obstiné à demander à l'antiquité la loi des temps modernes, comme si l'humanité n'avait fait aucun progrès depuis les Grecs et les Romains. On a perdu de vue que c'est à la méthode expérimentale et aux

sciences d'observation empruntées à l'Islamisme, beaucoup plus qu'à la renaissance des lettres anciennes, qu'il faut rattacher la Réforme religieuse, le libre examen et la Révolution française.

Le pape Gerbert, l'Anglais Adhémar, Platon de Tivoli, Léonard de Pise, Campanus de Novarre, l'auteur des *tables alphonsines*, les traducteurs et les vulgarisateurs de la science musulmane, la comparaison qui est résultée du choc des croisades, voilà les véritables précurseurs de Roger Bacon, de Rabelais, de Montaigne, de Luther, de Képler, de Descartes, de Galilée et de Voltaire.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas ressuscité les lettres grecques ! On n'aurait pas ressuscité les utopies grecques. On n'aurait pas noyé la France et l'Europe dans le sang pour ressusciter des institutions grecques mortes, il y a plus de deux mille ans.

On n'aurait pas vu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la parodie ridicule d'une religion disparue et la caricature des Thémistocle, des Démosthènes et des Alcibiade.

Ainsi que nous l'avons démontré dans un autre chapitre, la loi du progrès suit son

cours sans revenir sur ses pas. Toujours et partout la conscience individuelle et la conscience publique sont en raison de la science. A une science supérieure, correspondent une morale supérieure une loi sociale supérieure , une civilisation supérieure.

Cette règle est sans exception. Elle s'est vérifiée pour les Grecs relativement aux barbares. Elle s'est vérifiée pour les Musulmans relativement aux Grecs et aux Romains. Elle s'est vérifiée pour les modernes relativement aux Musulmans. Le premier jour de notre Renaissance a marqué le premier jour de leur décadence.

Nier les propositions qui précèdent serait nier l'évidence, car il faudrait prouver que le tableau que nous avons déroulé du progrès islamique est fondé sur le néant et que la loi qui préside au développement de l'humanité est restée suspendue pendant dix siècles.

Y a-t-il, oui ou non, une science musulmane ?

Cette science est-elle supérieure à la science des anciens ?

Voilà le point intéressant du débat.

Si l'on nous concède l'affirmative il restera à faire un dernier effort de logique pour arriver à la compréhension des événements les plus inexplicables de l'histoire moderne, et à résoudre facilement les problèmes les plus épineux de l'ordre politique et social. L'existence de la science islamique et sa supériorité sur la science des anciens étant admises, il faut admettre également que la civilisation islamique et le principe d'où elle émane sont en progrès sur ce qui est antérieur.

Soit ignorance, soit mauvaise foi, soit défaut de logique, tous les philosophes modernes ont reculé devant cette conclusion. L'axiome: « Hors de l'Église point de salut » a été impuissant à garantir le Christianisme contre l'envahissement de la vérité scientifique, mais il est resté tout-puissant contre la vérité sociale.

L'idéal de l'humanité tout entière étant la constitution d'une société fraternelle, la science n'ayant d'autre objectif que de réaliser le règne de la justice sur la terre, on peut être certain de trouver à côté de la science une somme équivalente de justice.

Dès lors, n'est-il pas étrange qu'ayant puisé à la source de la science musulmane on ait négligé de puiser à la source de sa justice ? qu'ayant admis le théorème on ait dédaigné le corollaire ?

Une étude approfondie et impartiale de la société islamique, eût évité de recourir aux modèles surannés de la Grèce et de Rome ; elle eût épargné les expériences cruelles que l'Europe a faites depuis deux cents ans ; elle eût fourni les données positives d'une reconstruction sociale à base scientifique ; elle eût permis de souder le dernier chaînon de la civilisation islamique au premier chaînon de la civilisation moderne et de substituer aux soubresauts révolutionnaires l'expansion naturelle de la loi du progrès.

---

## VI.

### LA JUSTICE MUSULMANE.

---

Le Koran dit : « La justice est le salut des hommes. » C'était la devise de Tamerlan : témoignage significatif, comme venant d'un tel homme, en faveur de l'importance de la justice dans la construction musulmane.

On connaît la formule du serment prononcé par Abou-Bekre, en recevant le pouvoir : « Me voici chargé du soin de vous gouverner ; si je fais bien, aidez-moi ; si je fais mal, redressez-moi ; dire la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et de dévouement ; la lui cacher est une trahison ; devant moi, l'homme faible et l'homme puissant sont égaux ; je veux rendre à tous impartiale justice ; *si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance.* »

« Pour nous conformer à la volonté de Dieu, disait Herschan I<sup>er</sup>, calife de Cordoue, à son fils Alhakem, faisons du bien aux hommes. Que ta justice toujours égale protège le riche et le pauvre sans distinction. Que tes soldats soient les défenseurs non les tyrans du peuple. »

« La force étend les limites des Empires ; la justice les préserve » a dit Soliman.

Voyons ce que devient dans la pratique musulmane l'idée de justice qui ressort de ces citations.

Djabalah, roi des Ghassanides, avait frappé un homme du commun. « Soumets-toi à la peine du talion » lui dit Omar. — « Je suis roi, lui dit Djabalah. — Qu'importe ! s'écria Omar, tu es musulman et cet homme est ton égal devant la loi.

Djaballah s'étant enfui à Constantinople, Omar fit publier dans les tribus le récit du fait ; ce qui prouve qu'il y avait une opinion publique alors, et que cette opinion n'était pas dédaignée.

Omar, ayant reçu la plainte d'un juif contre un gouverneur de province, écrivit ces mots sur une brique qu'il lui envoya : « Fai-

tes cesser les plaintes ou quittez votre gouvernement. »

Omar poussa si loin le sentiment de la justice qu'il en coûta la vie à son propre fils. Celui-ci avait violé une femme. On le condamna à mort aux termes de la loi. Il dépendait du Khalife d'empêcher l'exécution de la sentence. Les juges mêmes, qui l'avaient rendue, le suppliaient d'user de clémence. Il s'y refusa en pleurant : nouveau Brutus, il immola les sentiments de la paternité sur l'autel de la justice.

Dans une circonstance analogue, le sultan Mahomet-le-Conquérant fit trancher la tête à son fils Mustapha, le vainqueur des Persans, le favori de son cœur. Ni la gloire, cette idole des peuples conquérants, ni le sentiment de la paternité, ne purent fléchir le bras de la justice.

Une pauvre femme possédait un champ contigu aux jardins d'Alhakem à Cordoue. Alhakem voulant bâtir un pavillon en cet endroit, charge son intendant de l'acheter, en lui faisant part de son dessein. La femme refuse de vendre. L'intendant l'exproprie et construit le pavillon. La femme porte plainte

au Kadi de Cordoue. Le Kadi se rend chez le Khalife et le prie de lui permettre de remplir un sac de la terre qu'il foule à ses pieds, puis il lui demande de l'aider à mettre la charge sur son âne. Alhakem consent. Il cherche à soulever le sac, mais ses efforts restent impuissants : « Prince des croyants, lui dit alors le Kadi, ce sac que tu trouves si lourd ne contient qu'une parcelle du champ que tu as usurpé sur une pauvre femme ; si tu ne peux la soulever, comment supporteras-tu le poids du champ tout entier au jour du jugement ? »

Le Kalife demande des explications. Il reconnaît sa faute et la répare en donnant à la femme le champ avec le pavillon.

Comme on le voit, il se trouvait des juges à Cordoue, neuf cents ans avant que le meunier de Sans-Souci n'en trouvât à Berlin !

Nous pourrions multiplier les citations.

Celles que nous avons faites prouvent implicitement que la séparation du pouvoir judiciaire du pouvoir administratif était la base de la justice. L'histoire fournit d'autres preuves d'un caractère plus positif à cet égard. Ali, gendre du Prophète, étant Kha-

life, se rendit au tribunal pour demander justice contre un Chrétien qui lui avait volé son armure.

On sait les conditions que la justice musulmane exige pour la validité du témoignage : majorité, pleine jouissance de la raison, croyance orthodoxe, bonne vie et mœurs, absence de soupçons, etc. Parmi ces conditions, il en est deux : la foi et la bonne conduite sur lesquelles la loi se montrait autrefois inexorable. Un homme qui ne s'acquittait pas des prières obligatoires, qui tenait des propos impudiques, qui s'adonnait au jeu, à la danse, à la boisson, qui portait des vêtements de soie, qui était connu comme ayant manqué à sa parole ou comme habitué à mentir, était exclu du prétoire.

Le Sultan Bajazet II, voulant déposer en justice dans une cause qui l'intéressait, ne fut pas admis à rendre témoignage.

Le Mollah Fenarizadé lui déclara qu'aux termes de la loi, nul ne peut être admis à déposer en justice s'il ne fait pas les prières commandées. Le Sultan se trouvait dans ce cas. Il se retira sans protestation.

Le vendredi suivant, il se rendit publiquement à la mosquée.

C'est à cet incident que se rattache l'habitude qu'ont tous les Sultans d'aller à la prière du vendredi, dans une mosquée différente chaque fois, afin de dissiper tous les doutes qui pourraient naître dans le public sur leur piété.

On nous saura gré de reproduire ici un exemple de justice ottomane qui est devenu classique par le parti qui en a été tiré dans une cause célèbre. On sait que la marquise de Brinvilliers n'est tombée sous le coup de la justice qu'après que l'on eût découvert sa confession écrite dans une cassette déposée chez son complice. Cette preuve étant la seule qu'on pût invoquer contre elle, son avocat attaqua la validité d'un pareil témoignage par des faits tirés de cas pareils où l'axiome de législation : *non auditur perire volens* avait été appliqué.

Il cita trois exemples parmi lesquels le suivant : (factum pour dame Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers, par M<sup>e</sup> Nivelles, pag. 30 et suivantes.)

« Une femme arménienne avait inspiré

» une violente passion à un jeune seigneur  
» turc ; mais la sagesse de la femme fut  
» longtemps un obstacle aux désirs de  
» l'amant. Enfin, ne gardant plus de mesure  
» il la menaça de la tuer, elle et son mari,  
» si elle ne consentait pas à le satisfaire.  
» Effrayée, la femme s'entendit avec son  
» mari pour se débarrasser du séducteur.  
» Le crime commis, les coupables se con-  
» fessèrent à un prêtre de leur nation. Cet  
» indigne ministre spécula sur le secret  
» qui lui avait été confié et menaça le mari  
» et la femme de les dénoncer, à moins  
» qu'on ne lui remit une somme d'argent.  
» Encouragé par un premier succès, le con-  
» fesseur augmenta ses exigences. Un mo-  
« ment arriva enfin où l'impossibilité abso-  
» lue de payer de nouvelles sommes se  
» traduisit par un refus. Alors le prêtre  
» dénonça les coupables au père de la vic-  
» time, moyennant une récompense. Le  
» fait arriva aux oreilles du vizir. Il fit ap-  
» peler les deux époux. Ceux-ci confes-  
» sèrent le crime et racontèrent la déla-  
» tion.

« Le vizir envoya chercher l'évêque

» arménien pour lui demander ce que  
» c'était que la confession, quel châtiment  
» méritait un prêtre qui la révélait, et quel  
» était le sort que l'on faisait éprouver à  
» ceux dont les crimes étaient découverts  
» par cette voie. L'évêque répondit que le  
» secret de la confession était inviolable,  
» que la justice des chrétiens faisait brû-  
» ler tout prêtre qui la révélait et renvo-  
» yait absous ceux que l'on accusait par  
» cette voie, parce que l'aveu que le cou-  
» pable en avait fait au prêtre lui était com-  
» mandé par la religion chrétienne, sous  
» peine de damnation.

« Le vizir fit aussitôt relâcher les deux  
» époux. Quant au prêtre violateur du  
» secret de la confession il lui appliqua la  
» peine indiquée par son évêque, en atten-  
» dant, ajouta-t-il, qu'il reçût en enfer la  
» punition de ses infidélités. »

Les exemples que nous venons de rappeler suffisent pour donner une idée de la justice musulmane. Elle trouvait ses principales garanties dans les lumières et la conscience du juge. Pourvu que le juge fût bon musulman les intérêts du justiciable

ne couraient aucun risque. On comprend ce que la justice a dû perdre depuis que l'ignorance et l'affaiblissement du sentiment religieux ont réduit de plus en plus le nombre des bons musulmans.

Il existe un préjugé d'après lequel le serment d'un chrétien est sans valeur aux yeux des musulmans. L'histoire dément cette prétention. Nous pourrions citer plusieurs circonstances de guerre où la parole d'un chef chrétien fut acceptée comme un gage de paix. La paix de Szegedin, conclue entre les Hongrois et les Turcs, le 12 juillet 1444, fut ratifiée par le serment des deux souverains contractants. Ladislas jura sur l'Évangile, Amurat sur le Koran. On ne pourrait citer un seul cas où le serment prêté sur le Koran ait été violé à la lettre. En revanche, le Pape Eugène IV envoya à Ladislas un bref où il est dit : « qu'un serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie point envers les infidèles et que c'est faire une œuvre agréable à Dieu que de se parjurer pour exterminer ceux qui l'offensent. » Ce n'est pas sans raison que les papes ont tenu un pareil langage. Ce n'est pas sans raison qu'ils ont précipité l'Europe

des croisades sur l'Islamisme. Mieux que personne, ils connaissaient sa véritable signification. En vérité, il s'agissait bien de disputer aux Musulmans la possession d'un tombeau vide !

Le pape Gerbert avait donné l'éveil. Il savait bien, lui, que la foi chrétienne ne tiendrait pas devant la science islamique et que l'analyse finirait par dissoudre le dogme. Entre un serment à violer et l'anéantissement d'un ennemi mortel, le pape Eugène IV ne pouvait hésiter.

La morale de l'Eglise n'a jamais été celle de tout le monde. Elle a des excuses pour tous les crimes profitables. A ses yeux, toujours la fin a justifié les moyens.

Le caractère distinctif de la justice musulmane est dans l'absence presque complète de procédure. Rien de formaliste, de routinier, de fiscal. Le fonds préoccupe plus que la forme. Celui qui rend la justice est un arbitre plutôt qu'un juge. Les justiciables ne cessent pas d'être musulmans. Cette qualité de musulman sous-entend toujours un homme non-seulement innocent mais incapable du crime qu'on lui impute. La

preuve testimoniale est la seule admise. La sentence peut n'être pas irréprochable au point de vue du droit. Elle l'est toujours au point de vue de l'équité, de la conformité avec les mœurs. Il est bien entendu que nous parlons du passé, et que ce qui était autrefois la règle est aujourd'hui l'exception.

C'est à tort que l'on s'imagine que la justice musulmane est immuable parce qu'elle est renfermée dans les barrières du Koran. En tout temps, la sévérité des lois a été en raison du degré de civilisation. Ainsi, à Bagdad, dès le temps des Abassides, les dispositions pénales furent adoucies. Haroun-Al-Raschid veut dire Haroun-le-Juste. Ce surnom lui a été donné autant pour les améliorations qu'il introduisit dans le service de la justice que pour son culte de l'équité.

A Grenade, dans les lois pénales, la réclusion fut substituée aux peines du fouet, du bannissement ou de l'exposition, la lapidation fut abolie, les condamnés à mort durent être ensevelis comme les autres Musulmans.

A Constantinople, Soliman-le-Magnifique s'appelait également Soliman-le-Législateur.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ce grand homme adoucit le code pénal et rendit, le premier, une loi protectrice des animaux.

Au respect de la justice, il faut joindre celui de la forme légale. L'indépendance du pouvoir judiciaire a été ménagée même alors que la justice était foulée aux pieds. En Turquie, le fetwa du Scheik-ul-Islam a toujours sanctionné la déposition et la mort des sultans, l'égorgement des vizirs, tous les drames qui ont ensanglanté les deux derniers siècles de son histoire.

## VII.

LE DESPOTISME ET L'ARBITRAIRE SONT DES FAITS  
ANTI-ISLAMIKES.— LE SULTAN RÈGNE SUR LE  
PEUPLE.— L'ISLAMISME RÈGNE SUR LE SULTAN.  
L'ÉTAT SOCIAL SELON LE KORAN.

---

Mahomet, en mettant l'ordre social dans un rapport intime avec la religion, en plaçant un code d'institution divine à la base

d'un gouvernement populaire, administré par des chefs électifs et limités dans leur autorité, en confiant à la science l'interprétation et le commentaire de la loi, a voulu élever une barrière infranchissable contre la dictature.

Dans l'Islamisme, l'arbitraire gouvernemental ne saurait être étendu jusqu'à la conscience individuelle, aux rapports familiaux, aux mœurs privées.

Le Sultan règne sur le peuple, mais le Koran règne sur le Sultan.

Le Koran est une digue qui maintient le gouvernement à distance dans le domaine public où il ne trouve à s'exercer que sur les emplois de l'Etat, la police, la guerre et le budget. Bien qu'il n'y ait pas de clergé, les ulémas ou jurisconsultes interprètes de la loi, surveillent le pouvoir et s'opposent à tout empiètement contraire au principe musulman. Sans doute, l'ignorance générale des siècles derniers a paralysé tous les anciens rouages ; mais c'est toujours à la source qu'il faut remonter pour se former une opinion exacte sur l'esprit qui a dicté les institutions. Or, comme le dit Oelsner :

« Jusque dans l'Empire des usurpateurs se conservèrent ces passions républicaines qui donnent de la grandeur aux petits Etats et aux grands un excès de force. » Bien que le Khalifat eût été rendu héréditaire, l'obéissance ne se maintenait que lorsqu'elle était demandée au nom d'un chef capable. Ainsi, Amin, fils d'Haroun-al-Raschid, dût céder le pouvoir à son frère plus jeune Almamoun.

L'opinion publique qui gouverne les temps modernes a été longtemps l'arbitre de l'Islamisme. Telle était sa puissance que les Khalifes et plus tard les sultans lui prêtaient constamment une oreille attentive. L'histoire dit que, pour connaître la vérité, plus d'un a parcouru la nuit, incognito, les quartiers de la ville, se mêlant aux rassemblements et questionnant les entrailles mêmes du peuple.

Il n'est pas jusqu'à ces janissaires indomptables et aux Mamelouks d'Egypte qui ne fussent les représentants de l'esprit koranique. Leurs révoltes avaient lieu pour de l'argent et des récompenses, mais souvent pour punir des conseillers funestes du Sultan ou empêcher des réformes que, dans leur igno-

rance, ils croyaient incompatibles avec la religion.

Combien de fois, quand des crimes ont ensanglanté le palais, la capitale ou l'armée, ne s'est-il pas trouvé des derviches, des prédicateurs, de simples janissaires assez courageux pour réprimander les coupables, fussent-ils le Sultan lui-même ? Combien de fois le cri de « Vive le Padischah ! » n'a-t-il pas été couvert par le cri séditieux : « Nous ne voulons plus de toi ! »

Ces mœurs démocratiques, ces rappels à l'ordre, ces refus d'obéissance, dont les observateurs superficiels ont fait honneur à la décadence, sont l'essence même de la constitution islamique.

Veut-on savoir comment Mahomet et ses successeurs entendaient l'égalité ? Lorsque Tofayl Amyr vint trouver Mahomet : « Si j'embrasse l'Islamisme, » lui dit-il, « quel sera mon rang ? » — « Celui des autres Musulmans, » répondit Mahomet, tu auras les mêmes droits et les mêmes devoirs. »

Dans les armées d'Omar il y avait un chameau pour deux combattants. Chacun le montait à son tour, tandis que l'autre marchait

à pied. Au moment de faire son entrée solennelle à Jérusalem, Omar était monté sur un chameau, mais comme son tour arriva de marcher à pied, son compagnon l'invita à descendre. Omar obéit aussitôt. Alors on put voir le chef d'une religion nouvelle, qui menaçait déjà de conquérir le monde, cheminer dans la poussière à la tête de son armée victorieuse, sacrifiant ainsi au principe de l'égalité musulmane les prérogatives du commandement suprême.

Veut-on savoir comment l'Islamisme entend la fraternité ?

L'arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin germain du grand-père de Mahomet, le célèbre Moaviah, qui, après avoir été l'un des secrétaires du Prophète, a fondé la dynastie des Ommiades et reculé les bornes de l'Islamisme depuis Samarcande et la Tartarie jusqu'à l'Océan Atlantique, avait une réputation universelle de patience, de douceur et de dévotion absolue à la loi du Koran. Un barbier de Damas résolut de mettre à l'épreuve la vertu du Khalife. Il se présenta devant lui. « Que me veux-tu » ? lui demanda Moaviah. « La main de ta mère dit le barbier. »

« C'est bien, répondit simplement le Khalife, je vais transmettre ton désir à ma mère et, si elle consent à t'épouser, tu seras le bienvenu sous mon toit. *Il n'y a qu'une seule famille pour tous les Musulmans.* »

Veut-on savoir comment l'Islamisme entend l'emploi des deniers publics ?

Aux termes du Koran, les recettes de la communauté doivent être appliquées aux besoins de la communauté. Le Koran ne reconnaît ni liste civile, ni majorat, ni bénéfices, ni apanages. Les fonctions publiques doivent être exercées gratuitement. Le Khalife Omar gagnait sa vie en faisant des briques. Ali, le gendre du Prophète, était portefaix. Il portait durant le jour les pacotilles que les Juifs ont coutume de vendre de porte en porte. La nuit, il travaillait à la chose publique. Un soir qu'il était occupé à écrire, un visiteur se présenta. La conversation s'engageant, Ali se leva tout-à-coup, éteignit la lumière qui servait jusqu'alors et en alluma une nouvelle. « Que fais-tu ? » demanda le visiteur. « Cette lampe est à moi » répondit Ali ; « l'autre ayant été achetée avec les deniers publics, je n'ai pas le droit de

m'en servir pour mon usage particulier. »

Les exemples que nous venons de rapporter servirent de base à l'organisation sociale. Ils réglèrent les rapports des Musulmans entre eux et limitèrent les attributions du pouvoir. Les mœurs publiques qui en découlèrent permirent la libre expansion de toutes les facultés individuelles indépendamment de l'Etat. De toutes les classes de la société on vit jaillir au moment voulu, par milliers, ces caractères antiques que le hasard seul fait naître ailleurs.

Ailleurs, la grandeur et la vertu sont des choses qu'on admire. Ce sont pour ainsi dire des monstruosité morales. Les Socrate et les Caton sont l'objet de l'admiration publique durant leur vie et obtiennent une sorte de culte après leur mort. L'homme brave devient un *héros*, le philosophe un *sage*, le vertueux un *saint*.

Dans l'Islamisme ils ne seraient que de bons musulmans. Ce qu'ils ont fait, des milliers d'hommes l'ont fait comme eux sans que la postérité songe à exalter leurs noms. Ce que nous appelons les grandes actions et les grands hommes, ces accidents aux-

quels nous élevons des statues et des arcs de triomphe, passeraient inaperçus n'était la curiosité de l'histoire.

Malgré la décadence intellectuelle et morale des temps présents, tant qu'il y aura de véritables Musulmans il suffira d'une circonstance pour mettre en relief l'héroïsme et la vertu des anciens jours.

### VIII.

RÉSUMÉ DE LA CIVILISATION ISLAMIQUE. — LA MÉTAPHYSIQUE GRECQUE A PLONGÉ L'EUROPE DANS L'ANARCHIE GRECQUE. — LA CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ MUSULMANE DOIT SERVIR DE BASE A LA CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE, COMME LA SCIENCE MUSULMANE A SERVI DE BASE A LA SCIENCE MODERNE.

---

Dire que la justice règne, que la science est le premier dogme religieux, qu'une entente fraternelle unit tous les citoyens, que l'hospitalité la plus généreuse ouvre ses portes au voyageur et au proscrit, que les liens

de famille sont tressés d'amour et de respect, que les vieillards sont honorés, que le sort de la femme est en rapport exact avec la condition du mari, que les fous et les idiots sont personnes sacrées, que le crime est désarmé, que la prostitution et la misère sont inconnues, que l'usure et les monopoles sont interdits, que l'accaparement des denrées est impossible, que l'agriculture, le commerce et l'industrie sont encouragés, que les grands travaux d'utilité générale, qui nécessitent des efforts d'ensemble et le concours du trésor, sont exécutés à temps, que le gaspillage et la dilapidation des fonds publics sont prévenus, c'est, ce nous semble, faire le plus grand éloge de la civilisation d'une société.

Un tel idéal qui semble presque irréalisable dans les temps modernes, a été, l'histoire le prouve d'une manière invincible, *pendant plus de huit siècles, le régime normal de la communauté musulmane !!!*

Nous pourrions citer une foule de documents publics qui prouvent qu'au point de vue moral et social, l'Islamisme est loin d'avoir été dépassé. Le cadre de ce livre

nous oblige à borner nos citations. Elles seront péremptoires :

Osman I<sup>er</sup>, au lit de mort, adressa à Orkhan I<sup>er</sup> ces paroles remarquables : « Mon fils, essuyez  
» vos larmes ; ne vous affligez pas en vain sur  
» mon triste état. Nous devons tous une résigna-  
» tion parfaite aux décrets du Ciel. Telle est la  
» destinée des hommes. Les zéphyr de la mort  
» soufflent également sur les jeunes comme sur  
» les vieux, sur les rois comme sur les sujets.  
» Je finis ma carrière avec joie, je ferme les  
» yeux avec allégresse, puisque je considère en  
» vous l'héritier de ma fortune et le successeur  
» de ma puissance. Prêtez cependant l'oreille à  
» ma voix : Ecoutez mes conseils, et respectez  
» mes volontés suprêmes comme un testament  
» que vous devez exécuter avec un amour filial,  
» et une fidélité religieuse. Possédez mon sceptre,  
» mais avec magnanimité ; réglez sur mon  
» Empire, mais avec équité. Que les rayons de la  
» justice brillent autour de votre trône, et se répandent  
» sur l'horizon entier. Bannissez loin de  
» vous l'injustice et la tyrannie : Soyez le défenseur  
» du Koran, le soutien de la foi, le protecteur  
» des sciences, le bienfaiteur des Oulémas.  
» Recherchez et honorez partout les hommes  
» recommandables par leur piété et leur doc

» trine. Marchez constamment et toujours, de  
» pied ferme dans le sentier de la gloire, de la  
» valeur, de l'héroïsme. Suivez en tout mes tra-  
» ces ; observez en tout mes maximes : Ne tirez  
» jamais vanité de vos forces, de vos armées, quel-  
» que nombreuses, quelque invincibles qu'elles  
» soient. Regardez toujours notre sainte religion  
» comme le levain de la grandeur et de la ma-  
» jesté ; et nos lois sacrées comme la base de  
» l'autorité et de la puissance suprême. Ne per-  
» dez jamais de vue les voies mystérieuses de  
» l'Éternel, qui a béni nos armes, non pour nous  
» procurer des grandeurs mondaines et périssables,  
» mais pour soutenir l'édifice d'un culte  
» céleste, et protéger ses fidèles adorateurs.

» Consacrez donc tous vos soins, toutes vos  
» sollicitudes, tous vos efforts, à cet objet au-  
» guste, comme au bonheur de vos peuples,  
» dépôt sacré que le Très-Haut vous confie et  
» remet dans vos mains. Sachez enfin que vous  
» ne réglez, que vous n'êtes Sultan, que pour  
» protéger l'Islamisme, défendre nos domaines,  
» chérir vos sujets, et faire sentir à l'univers en-  
» tier les doux effets de la justice, de la généro-  
» sité et de la clémence royales, seuls moyens  
» de prospérer et d'attirer sur votre personne les  
» bénédictions de Dieu et de son Prophète. »

Ce n'est pas tout.

Il est pour le philosophe une pierre de touche infailible pour reconnaître le degré de civilisation d'un peuple, d'un homme ou d'une institution : le sentiment de l'inviolabilité de la vie humaine, l'horreur de la guerre et du sang.

C'est l'honneur des générations actuelles de travailler à l'avènement de la justice par la paix.

L'*utopie* de la paix universelle timidement esquissée par l'abbé de Saint-Pierre, hypocritement caressée par la Sainte-Alliance, sera une réalité avant la fin de ce siècle.

Cette *utopie* a sa source dans l'Islamisme.

L'inviolabilité de la vie humaine est inscrite dans le Koran.

Cette seule prescription suffirait pour établir la supériorité de Mahomet sur les autres législateurs.

Il appartient à un Sultan de Turquie d'avoir extrait de cette prescription les conséquences qu'elle renferme et d'avoir, le premier dans le monde, affirmé dans un document public la haine et l'horreur de la guerre, et convié les gouvernements à une entente pacifique.

Au moment où l'Europe entière se rua lâchement sur un trône occupé par une femme ; au moment où Marie-Thérèse confia sa couronne et son fils à la vaillance des Hongrois, le sultan Mahmoud I<sup>er</sup>, vainement sollicité de grossir cette ligue et d'en profiter pour écraser l'Autriche, publia le Manifeste suivant qui mérite au plus haut degré la reconnaissance et l'admiration de la postérité :

« Un pacte tacite rapproche tous les hommes ;  
» cet instinct fraternel est né de la conscience  
» d'une commune origine. Les Etats divers ne  
» sont que les membres d'une même famille humaine ; et si l'harmonie est la loi conservatrice  
» des nations, la paix est leur devoir religieux.  
» La guerre est un remède violent auquel il  
» ne faut avoir recours qu'à la dernière extrémité, que pour rendre la société à son système  
» naturel et nécessaire, que pour la rendre à la  
» paix. La paix est la source du bonheur public ;  
» la paix est agréable à Dieu ; la paix est utile  
» aux hommes, et c'est, après la vie éternelle, la  
» seule fin que doivent se proposer les princes  
» qui aiment la justice

» En effet, quelle âme sensible, quel être humain ne frémit pas de tous les maux qui ac-

» compagnient la guerre ? Des ruisseaux de sang  
» abreuvent les campagnes, les vainqueurs ne  
» sont pas plus épargnés que les vaincus par  
» l'ange de la mort ; les hideuses maladies con-  
» tagieuses suivent les pas des combattants, les  
» attaquent, les abattent, les dévorent jusque  
» dans les bras de la victoire, et les jettent enfin  
» dans l'ignoble fosse où la mort les confond et  
» les égalise avec les animaux eux-mêmes ; et  
» c'est ainsi qu'elle punit les hommes dégradés  
» d'avoir imité la férocité des bêtes dans leurs  
» fureurs insensées.

» L'affreux génie du mal, en poussant le cri  
» de guerre, tranche de sa flamboyante épée les  
» liens des nations : plus de commerce entre  
» les frères ; le droit du plus fort redevient le  
» code des enfants d'Adam ; le sang ou les lar-  
» mes de victimes attestent sur ses tables d'airain  
» que la vertu a retrouvé son outrage, la fai-  
» blesse son bourreau, l'innocence son oppres-  
» seur, et la pudeur son sacrilège.

» C'est pour prévenir le retour de tant de cri-  
» mes et de tant de malheurs, c'est pour remplir  
» les vues de Dieu, que mon sublime Empereur,  
» qui n'est rien moins que l'ombre de ce Dieu  
» sur la terre, invite les princes chrétiens à se  
» réconcilier et leur offre sa puissante média-  
» tion. »

Presque tous les grands hommes et les grandes choses de l'Orient musulman ont été systématiquement déshonorés par les Européens. Sans cela serait-il possible que l'auteur d'un pareil document fût moins connu, à un siècle de distance, que le dernier rhéteur de l'antiquité grecque enterré il y a plus de deux mille ans ?

Il est à désirer que l'œuvre d'une révision générale de l'histoire permette de rendre à chacun la justice qui lui est due.

Que penser d'une histoire qui n'a d'admiration que pour la Grèce ?

Que penser d'un système historique qui laisse entre la civilisation antique et la civilisation moderne un vide immense que le Christianisme, quoi qu'on fasse, est impuissant à combler ?

Est-il possible de briser la chaîne du progrès humain et de sacrifier sur l'autel du christianisme toute une civilisation qui sert de couronnement à l'antiquité et de piédestal à l'époque moderne ?

Peut-on sérieusement déshériter de toute participation au progrès futur de l'humanité

un système religieux qui compte encore deux cent millions d'adhérents ?

Comment ! on a ressuscité des civilisations disparues avec des débris d'architecture, des fragments de médailles, des inscriptions tronquées ; on a fabriqué toute une histoire préadamique au vu de quelques instruments rudimentaires en os et en silex, et l'on néglige d'approfondir une civilisation à peine refroidie à laquelle il est impossible de ne pas attribuer les plus précieuses découvertes scientifiques !

Pas un chiffon grec qui n'ait été mille fois traduit ; une foule de savants se disputent la curée des hiéroglyphes, et il y a des monceaux de manuscrits arabes qui pourrissent dans les bibliothèques de Rome, de l'Espagne et du Maroc !

Que penser d'une époque où la mode et le préjugé gouvernent à ce point jusqu'au monde savant ?

Il est temps de remettre chaque chose à sa place.

Si grandes qu'aient été la Grèce et Rome, l'Islamisme les a dépassées.

L'Islamisme est supérieur à l'antiquité,

comme le monothéisme est supérieur au polythéisme, comme la république musulmane, consacrée par mille ans de gloire et de splendeur, est supérieure à la république idéale de Platon, comme la physique est supérieure à la métaphysique, comme la chimie est supérieure à l'Odyssée et, puisque l'on est convenu de prendre pour terme de comparaison du génie des peuples les monuments de pierre, comme l'Alhambra de Grenade est supérieur au Parthénon !

L'ignorance de l'Islamisme constitue une lacune dans la logique sociale. Il importe de la combler sous peine de prolonger le chaos actuel.

Le jour où l'étude de la civilisation musulmane sera devenue classique on comprendra qu'il est impossible de fonder une société idéale à côté d'une science positive, que la métaphysique grecque a plongé l'Europe dans l'anarchie grecque et que la constitution de la société musulmane doit servir de base à la constitution de la société moderne comme la science musulmane a servi de base à la science moderne.

Alors, mais seulement alors, l'humanité

tournera le dos aux fausses divinités et aux fausses doctrines , et marchera d'un pas ferme vers l'avenir en s'appuyant d'une main sur la science et de l'autre sur la justice.





## L'ISLAMISME DANS L'AVENIR.

---

### I.

#### LOI DE SOLIDIFICATION DES IDÉES.

---

Il n'est pas nécessaire d'être un savant pour se rendre compte d'une loi de la nature qu'on pourrait appeler loi de solidification, loi d'ossification.

La transformation des gaz en liquides, la solidification des liquides, voilà le but final de toutes les existences.

Les divers degrés de solidification correspondent aux diverses phases de la vie.

L'ossification correspond à la mort.

Ces expressions de mort et de vie n'ont aucun sens absolu : elles servent à marquer, en l'état actuel de notre ignorance,

les transformations appréciables de la matière éternelle.

Cette loi s'est vérifiée d'abord pour les corps célestes.

La terre a passé par l'état gazeux et liquide avant de prendre sa forme actuelle.

Tout porte à croire que la lune est une terre ossifiée et que le soleil est une terre en formation.

Peut-être, en poussant plus loin nos recherches, découvririons-nous que l'ossification, la mort, n'est qu'un acheminement vers la cristallisation qui représente la perfection absolue.

En tout cas, qu'est-ce que la respiration des animaux et des plantes, si ce n'est la liquéfaction des gaz ?

Qu'est-ce que le travail des infusoires au fond de la mer, si ce n'est la solidification des liquides ?

Que reste-t-il de l'homme après la mort ?

Rien de plus que ce qui reste du mastodonte géant et de l'insecte microscopique : un paquet d'os !

Ces os s'accumulent : ils forment des montagnes, des îles, des promontoires, des

continents. Les diverses couches qui enveloppent le noyau du globe, la présence des fossiles au fond des couches les plus épaisses prouvent que chaque jour augmente l'ossature terrestre aux dépens des liquides et des gaz.

Malgré l'excessive lenteur de cette transformation, un temps viendra où l'épuisement des liquides et des gaz rendra la terre inhabitable, comme la lune, à moins que, par la vertu d'une autre loi, encore mystérieuse, un travail en sens inverse ne rétablisse l'équilibre en faveur des éléments sacrifiés.

Cette loi visible et palpable de la nature physique a, comme toutes les lois de la même nature, son corrélatif moral.

Dans la nature morale, l'idée correspond au gaz, la parole au liquide et le fait au solide. Toutes les idées réalisables aboutissent fatalement à des faits. Les idées les plus insensées, les plus monstrueuses, comme les plus sublimes, se condensent tôt ou tard, prennent un corps et c'est très-à-propos que l'on dit : « L'utopie de la veille est la réalité du lendemain. »

La science de la nature et la philosophie de l'histoire corroborent et sanctionnent cette double observation.

Il y a donc une loi de solidification des idées comme il y a une loi de solidification des gaz.

Le gaz devient solide.

L'idée devient fait.

Ce sont deux corps organisés et comme tels soumis désormais à la loi des corps organisés.

La conception, la gestation, le part, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse et la décrépitude, représentent les divers degrés de solidification.

La mort représente l'ossification.

L'ossification, la mort, est la terminaison inévitable de tout organisme physique et moral, en même temps qu'elle est le point de départ d'un organisme nouveau.

Quelques molécules de chaux ajoutées à la charpente osseuse du globe, voilà la fin d'un organisme physique.

Quelques bribes d'expérience ajoutées au savoir humain, voilà la fin d'un organisme moral.

Tous les organismes, soit physiques, soit moraux, passent par les diverses phases de solidification, de vie, avant d'arriver à l'ossification, à la mort.

Lorsque la loi du progrès poursuit sa marche indépendamment des systèmes politiques ou religieux qui gouvernent, on peut être assuré que la fin de ces systèmes approche.

L'aptitude d'un système à favoriser l'expansion du progrès est une garantie de sa vitalité.

L'étendue et la vitesse des variations observées dans les systèmes politiques ou religieux, sous l'influence de la loi du progrès, permettent de fixer approximativement l'âge de leur existence, et de mesurer le chemin qui leur reste à parcourir avant d'arriver à la mort.

On a tort de croire que c'est l'opinion publique qui gouverne le monde. L'opinion publique varie au jour le jour ; elle est sujette à errer, à se déjuger, à traîner dans le ruisseau les hommes qu'elle a acclamés la veille : « Du capitolé à la roche tarpéienne » a dit justement Mirabeau. « il n'y a qu'un pas ! »

Ce qui gouverne le monde c'est l'en-

semble des lois immuables de la nature, dont le mot progrès exprime la tendance.

En s'appuyant sur cette base inébranlable, on arrive à diagnostiquer l'état d'un organisme moral avec autant de certitude que s'il était question d'un organisme physique.

S'agissant de deux systèmes religieux, le plus élastique, le plus complaisant, celui qui est doué d'une perfectibilité naturelle, indépendamment de toute culture intensive, a certainement l'avantage sur celui dont l'existence n'a été prolongée que par des artifices incessamment renouvelés par des hommes d'un génie profond avec toutes les ressources de la science, de la politique et de la force.

L'absence de flexibilité, l'incompatibilité avec le progrès, le *non-possumus* absolu, expriment l'ossification complète, la mort sans rémission.

---

## II.

### FRUITS DU CHRISTIANISME.— ETAT DES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES.

---

Deux civilisations différentes, représentées par deux systèmes religieux différents, se disputent l'Empire du monde.

Malgré les traités de paix et les assurances diplomatiques, la lutte se poursuit dans l'ombre et ce serait une profonde erreur de croire à la possibilité d'un accommodement.

Une lutte à mort s'engagera tôt ou tard.

A qui appartiendra le triomphe final ?

Sans nul doute, à la loi du progrès humain.

Quel est celui des deux systèmes le plus capable de céder à l'expansion du progrès ?

Tel est le grave problème dont il serait important de pénétrer la solution.

Nous avons mis les principes en regard de la science et nous avons trouvé que l'idée chrétienne, tirée de l'imagination, est inférieure à l'idée islamique tirée de l'expérience.

Sans nous borner à cette constatation nous avons résolu de juger de l'arbre par ses fruits.

Quels sont les fruits du Christianisme ?

L'histoire montre que le Christ a déposé le germe de sa doctrine en pleine terre de la civilisation romaine, en plein soleil du siècle d'Auguste.

Or, loin de prouver sa fécondité, semblable à un poison corrosif, il a fait périr tout ce qui a subi ses atteintes.

Quinze siècles de stérilité absolue ! voilà la réponse de l'histoire aux investigations de la science, à moins que l'on ne considère comme des fruits dignes d'être recueillis la barbarie du Moyen-Age et le scandale du Bas-Empire.

Il n'a fallu rien moins que la torche de Luther, la sappe des encyclopédistes et le sanglant labour de la Révolution française, non pour animer le germe chrétien, germe

mort-né, mais pour constater une fois de plus son impuissance et rendre le sol à sa fécondité naturelle.

Il était temps !

« On voit, » dit un moraliste célèbre,  
« certains animaux farouches, des mâles et  
« des femelles, répandus dans la campagne,  
« noirs, livides, nus, et tout brûlés du soleil  
« attachés à la terre qu'ils fouillent et re-  
« muent avec une opiniâtreté invincible. Ils  
« ont comme une voix articulée, et quand  
« ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent  
« une face humaine, et en effet ils sont  
« des hommes ; ils se retirent la nuit dans  
« des tanières, où ils vivent de pain noir,  
« d'écorces et de racines. Ils épargnent  
« aux autres hommes la peine de semer,  
« de labourer et de recueillir pour vivre  
« et méritent ainsi de ne pas manquer de  
« ce pain qu'ils ont semé. »

Qui a écrit ces lignes ? Où et quand l'homme s'est-il trouvé réduit en si misérable condition ? Ce qui précède se rapporte sans doute aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et doit être mis à la charge de ces fameuses invasions de barbares, éter-

nel argument des apologistes chrétiens ?

Cette peinture a été tracée par Labruyère, trois ans après la révocation de l'édit de Nantes, sous le règne de Louis XIV, seize cent quatre-vingt-dix-huit ans après que le Christianisme eut fait son entrée dans le monde.

Encore faut-il observer que Labruyère, en dépeignant le sort des paysans normands de son époque, ne parle que des heureux, de ceux qui avaient du pain et du travail ; ils étaient en petit nombre sous le grand roi !

Il y a loin, sans doute, des paysans de Labruyère aux paysans de nos jours.

Dans l'ordre matériel, d'immenses progrès ont été accomplis.

En revanche, tous les penseurs, quel que soit leur point de départ spéculatif, s'accordent unanimement pour constater la véritable et profonde anarchie morale de la société moderne.

Les dieux s'en sont allés ainsi que les croyances.

Rien de grand, rien d'auguste, rien de sacré pour notre génération sceptique et gouailleuse.

Le roi-soleil, dont la Majesté imposait à

Bossuet et faisait pleurer Jean Racine, ferait pouffer de rire nos enfants.

Le peuple-souverain, qui l'a remplacé, est une idole que l'on ne caresse que pour avoir son sang et son argent.

Jouir vite, jouir à tout prix, telle est la préoccupation générale.

Plus d'héroïsme, plus de mâles vertus.

Le vice même est lâche et ramolli.

La coupe de Locuste a remplacé le poignard dans l'arsenal du crime.

Jamais on n'a vu trafiquer avec la même impudence des consciences et des serments.

Osez parler de dévouement et de reconnaissance !

La spéculation qui s'étend à tout, vous répondra en parodiant le mot du marquis de Sillery : « Un homme est un citron dont on jette l'écorce au feu après en avoir exprimé le jus. »

Faux cheveux, fausses dents, faux principes, ventres et consciences élastiques, fard et mensonge, voilà les caractères distinctifs de notre civilisation !

A la place de l'homme, un trompe-l'œil.

Un paquet d'ouate figure Antinoüs, comme Turcaret figure Caton, comme Messaline figure la mère des Gracques.

L'amour même ne vaut qu'autant qu'il rapporte.

Le succès excuse tout.

Chapeau bas ! devant cet aventurier glorieux.

Ventre à terre ! devant cette courtisane parvenue.

L'absence d'un système prépondérant, capable de recevoir tous les esprits dans une seule communion d'idées, a engendré l'absence complète de foi publique, le débordement universel de l'égoïsme, la prédominance des considérations purement matérielles, enfin la corruption des masses érigée en système de gouvernement.

La force est la seule alternative qui reste pour maintenir l'ordre public.

Bien que l'hypocrisie chrétienne ait remplacé la religion chrétienne, le Christianisme domine encore à ce point que, sauf sur le terrain rigoureusement scientifique, l'erreur a plus de chance de s'accréditer que la vérité.

La papauté temporelle, le dogme de l'immaculée Conception, le Syllabus, l'infaillibilité du pape pèsent d'un poids plus lourd dans la balance de nos destinées que la loi de la gravitation.

Les utopies de Campanella, de Thomas Morus, de Montesquieu, de J.-J.-Rousseau, les principes de 1789, les constitutions, les chartes, le communisme, le socialisme et le césarisme, autant de tentatives stériles pour fonder l'ordre social sur la base idéale de la république de Platon, de la métaphysique d'Aristote et de l'Évangile de Jésus !

L'expérience ne nous corrige pas.

Toujours nous partons du conjectural pour arriver au positif, de la foi pour arriver à la science.

Nos révolutions s'accomplissent en sens inverse du progrès.

Nos tentatives pour constituer un ordre de choses durable ressemblent à ces châteaux fantastiques que l'imagination découpe dans les nuages et qu'un souffle d'air emporte vers l'horizon,

Pendant que l'humanité s'épuise en aspirations stériles vers l'inconnu, la terre

qu'elle foule à ses pieds offre en vain ses trésors dédaignés. Des espaces immenses restent sans culture ; il n'y a qu'à se baisser pour trouver la solution du bonheur et pourtant les neuf dixièmes des créatures humaines passent leur vie dans la misère et la souffrance.

Un pain grossier mesuré parcimonieusement en récompense d'un travail opiniâtre, voilà le lot du plus grand nombre ; et, comme pour ajouter au supplice de leur destinée, les éclaboussures du vice triomphant !

Que penser d'une politique qui mesure la grandeur d'une nation au nombre d'hommes qu'elle peut mettre sous les armes ?

Que penser d'une administration qui paie quarante millions une sinécure et qui laisse mourir de faim des centaines de mille créatures humaines ?

Que penser d'une société qui encourage la démoralisation publique en érigeant des temples au jeu, à la luxure et à la débauche ?

Si c'est là ce qu'on appelle civilisation, qu'est-ce donc que l'état sauvage ?

La raison s'épouvante en songant que

tout le système des relations extérieures de l'Europe repose sur la fantaisie de quelques hommes.

Tandis que, dans l'ordre matériel, l'humanité est en présence d'un idéal nettement défini, dont les horizons s'élargissent au fur et à mesure de la marche du progrès, dans l'ordre moral, chaque jour nous met en présence d'un idéal nouveau.

On brûle le lendemain ce qu'on a adoré la veille, sauf à recommencer.

Le danger de l'avenir est plus grand qu'on ne le pense.

L'insuffisance de la réforme religieuse est démontrée depuis longtemps.

Les révolutions politiques succèdent aux révolutions politiques en attendant que la révolution sociale envahisse la scène.

Liberté, égalité, fraternité, vains mots qui servent de piège aux ignorants et de piédestal aux ambitieux.

L'hydre aux trois têtes : la théocratie, la monarchie et le capital, est plus vivace que jamais.

Cependant le pouvoir légal appartient au suffrage universel.

Qu'advient-il si les prochaines assises du suffrage universel assurent le triomphe des candidatures du prolétariat et de la misère ?

Il ne s'agira plus alors de revendiquer des libertés nécessaires ou de poser des questions dynastiques.

Ce sera l'heure d'apurer tous les comptes et de passer sur le luxe le niveau de l'égalité.

Que du sein des classes deshéritées il sorte un Spartacus, et il aura à sa disposition la plus effrayante de toutes les forces : la force légale.

Grâce au suffrage universel, Spartacus est devenu le maître et Crassus l'esclave !

Il fera bon parler de propriété en présence de ce grand va-nu-pieds qu'on appelle le peuple souverain.

Il lui faudra du pain et des spectacles, sinon les danses et les ripailles somptueuses dans les palais de marbre courront risque d'être dérangées.

Un peuple ignorant et sans foi est comme une bête fauve courbée sous le fouet du dompteur. Quelques gouttes de sang chaud

suffiront pour le rendre à ses instincts.

Croit-on par hasard que la foule, qui se pressait naguère sur le théâtre d'un crime retentissant et aux abords de la Morgue, se détournerait d'un combat de gladiateurs ?

Les lignes sinistres que Proudhon a tracées dans le journal *Le Représentant du Peuple*, à la date du 28 avril 1848, n'ont pas cessé d'être vraies ; seulement ce qui s'appliquait exclusivement à la France, s'applique aujourd'hui à toute l'Europe.

« Alors quand le gouvernement sera sans ressources ;

» Quand la nation aura dévoré son revenu ;

» Quand le pays sera sans production et sans commerce ;

» Quand un million de prolétaires sera croisé contre la propriété ;

» Quand la première gerbe aura été pillée, la première maison forcée, la première église profanée, la première torche allumée, la première femme violée ;

» Quand le premier sang aura été répandu ; quand la première tête sera tombée ;

« Oh ! alors vous saurez ce que c'est

qu'une révolution provoquée par des avocats, accomplie par des artistes, conduite par des romanciers et des poètes ! »

L'état révolutionnaire est l'état normal des sociétés modernes.

Or, la révolution n'est pas le progrès.

Le progrès représente l'amélioration.

La révolution représente la destruction.

La révolution renverse les dogmes établis par d'autres dogmes qui ne valent pas mieux. Elle se sert de la liberté de conscience pour abattre le pouvoir spirituel, du principe des nationalités pour abattre le pouvoir temporel, du suffrage universel pour bouleverser la hiérarchie sociale.

Le progrès par la science exclut la liberté de conscience : on n'est pas libre de croire ou de ne croire pas à la loi de l'attraction.

Il exclut le principe des nationalités : le principe des nationalités, en substituant à l'aristocratie des familles l'aristocratie des nations, a la prétention d'opposer une digue à la marche du progrès ; le progrès a pour objectif la fusion des peuples, la fraternité universelle.

Il exclut le suffrage universel : il n'est

pas juste que l'intelligence soit gouvernée par la matière, que les hommes soient gouvernés par des brutes ; la science n'admet pas qu'il n'y ait aucune différence entre l'ignorant et le savant, entre le vice et la vertu.

La science facilite le progrès en débouchant ses voies, la Révolution l'entrave par les ruines qu'elle jette sur son passage.

N'était la science et son triomphe inévitable dans un avenir plus ou moins rapproché ce serait à désespérer des sociétés modernes.

### III.

#### FRUITS DE L'ISLAMISME.— ÉTAT DES SOCIÉTÉS MUSULMANES.

---

C'est en vain que l'on rechercherait dans les annales de l'Islamisme un pendant au tableau de Labruyère.

L'histoire dit que Mahomet a déposé le germe de sa doctrine dans les déserts de l'Arabie, au moment où les rivalités des sectes chré-

tiennes achevaient d'engloutir la science et la raison humaines dans les ténèbres et le chaos. Dix siècles d'une incomparable civilisation témoignent de sa fécondité. Aucune institution n'a élevé plus haut que l'Islamisme la moyenne de la dignité humaine, de la science et de la justice. Aucune n'a réalisé au même degré l'idéal d'une société fraternelle.

Malgré les graves atteintes que l'ignorance a portées depuis deux siècles à la constitution islamique, l'unité de Dieu, le culte de la science, le souci du corps, la pratique de la morale d'observation ne sont pas désavoués par les Musulmans de nos jours. Les sources de la religion sont les mêmes : il suffirait d'en dégager les abords pour remplacer la sécheresse actuelle par une fécondité inouïe.

L'Islamisme aura à se défendre, sans doute, contre les envahissements de la politique. Il n'a absolument rien à redouter des commotions sociales.

Tout l'idéal des sociétés modernes, l'idéal même de la science, est contenu dans l'Islamisme.

L'organisation sociale est adaptée à la constitution physique de l'homme et aux besoins permanents de l'humanité. Fondée sur la raison et l'expérience, elle est, en outre, essentiellement perfectible. Or, la libre expansion du progrès est la meilleure sauvegarde contre les cataclysmes sociaux.

La plupart des grands problèmes, dont la solution préoccupe les penseurs européens, sont résolus par l'Islamisme.

Il suffit de les récapituler pour être convaincu.

L'Islamisme ne reconnaît ni despotes, ni clergé, ni noblesse, ni aristocratie quelconque.

Par une précaution qu'il est impossible d'attribuer au hasard, le fils n'hérite même pas du nom de son père.

Le partage égal de l'héritage entre tous les enfants a tenu lieu, dès l'origine, du droit d'aînesse qui gouverne encore l'Angleterre et dont la suppression a coûté tant de sang à la France.

Le mari dotant sa femme, la part des filles est moindre que celle des garçons et c'est justice.

Le travail est une loi du Koran ainsi que le libre échange et la circulation de la monnaie.

L'accaparement des denrées est sévèrement interdit.

Sur ce point, Mahomet a copié Zoroastre : « Il n'y a pas de plus grand crime » avait dit Zoroastre « que d'acheter du grain et d'attendre qu'il soit devenu cher pour le vendre à un prix plus élevé. »

L'usure étant prohibée, l'écrasement des intelligences par le capital devient un fait anti-islamique.

Les mots de liberté, de patrie, de nationalité, toutes ces réminiscences de l'antiquité grecque qui forcent l'humanité à piétiner sur place, faute d'un terrain solide pour avancer, qui permettent de prolonger l'inégalité parmi les hommes en substituant la tyrannie des peuples et des partis politiques à la tyrannie des potentats, le monopole des intérêts coalisés aux privilèges individuels, n'ont aucun sens parmi les Musulmans.

Là où nous voyons des Français ou des Espagnols, des républicains ou des roya-

listes, des nobles ou des roturiers, des bourgeois ou des prolétaires, des riches ou des pauvres, l'Islamisme ne voit que des fidèles ou des infidèles.

L'obligation pour les riches d'abandonner aux pauvres une partie de leur revenu annuel est une prime d'assurance contre la misère et contribue à entretenir la solidarité parmi tous les Musulmans.

Au lieu d'implorer la charité, les pauvres revendiquent le droit inscrit dans le Koran.

Les dettes publiques et l'indigence privée sont de date récente dans les pays musulmans. Le paupérisme y est encore inconnu.

Comme la loi de Confucius, la loi de Mahomet ne reconnaît qu'une seule aristocratie : celle du savoir.

La science seule est fondée à établir des différences parmi les hommes sans violer les lois de la nature.

Malgré quelques dérogations partielles à la loi, nul préjugé quant à la profession, à la position sociale : le plus humble khatib peut devenir Grand-Vizir, la jeune fille la plus pauvre épouse le plus haut personnage.

En droit, le Sultan et les autorités qui le représentent *n'ont aucun pouvoir arbitraire.*

Leur devoir est de veiller à l'exécution des lois de l'Islam et comme ces lois renferment toutes les garanties individuelles et sociales, ils ne sauraient substituer leur caprice à la loi sans cesser d'être Musulmans.

Ce sont ces garanties, que la constitution islamique assure à tous les fidèles, jointes à l'extrême simplicité du dogme, qui contribuent à entretenir, indépendamment de tout artifice, la solidarité musulmane.

Toutes les prescriptions de détail étant sanctionnées par la raison et l'expérience, étant en outre justifiées par l'intérêt, ce souverain mobile des déterminations humaines, on s'explique la résistance des Musulmans à toutes les tentatives d'absorption ou de conversion.

Jamais la force ne soumettra un peuple musulman.

Elle le vaincra ; elle l'exterminera ; *elle ne le soumettra pas.*

Le nombre des soldats, la supériorité des armes de guerre peuvent l'abâttre momen-

tanément mais les armes ne suffisent pas pour asseoir les conquêtes ; il faut de plus la supériorité des principes.

Les musulmans reconnaissent la supériorité matérielle des Européens, mais en se réservant la supériorité morale et sociale.

Pour être juste il faut être désintéressé.

Or, pour un esprit désintéressé, le paganisme chrétien est incapable de supporter la comparaison avec le monothéisme musulman.

La morale chrétienne basée sur l'arbitraire est inférieure à la morale musulmane basée sur l'observation.

Notre état social fondé sur les privilèges, les monopoles et l'injustice, miné par le vice, la corruption et l'envie, incessamment menacé par l'anarchie et les révolutions, est sans attrait pour des hommes qui n'admettent d'autre grandeur que celle de Dieu et ne voient dans leurs coreligionnaires que des frères, des co-associés.

L'usage de la viande de porc, l'ivrognerie, le jeu, la malpropreté corporelle et la prostitution sans voiles, élèvent une barrière in-

franchissable entre les Musulmans et les Chrétiens.

Quelle que soit l'infériorité des sectateurs de Mahomet en ce qui concerne nos arts, notre industrie, notre luxe, l'application de la science aux choses matérielles de la vie, il est extrêmement rare qu'ils consentent à échanger leur foi contre nos biens.

Ils croient sincèrement qu'ils sont en possession d'un idéal supérieur et, qu'à défaut du bien-être matériel, ils ont l'Islam, qui est la synthèse de la science, la source du progrès, le foyer de la véritable civilisation.

Ce qu'on appelle le fanatisme musulman n'est autre chose que la conscience de la supériorité de l'Islam.

Lorsque la force des choses oblige les Musulmans à céder aux exigences des Chrétiens, la formule : « Dieu seul est grand ! » concentre autant de protestation que le « e pur si muove ! » de Galilée, faisant amende honorable à la Sainte-Inquisition.

Les Français devraient reconnaître cette vérité ; eux qui ont mis vingt ans à conquérir l'Algérie et qui à cette heure, n'em-

pioient pas moins de soixante-dix mille hommes pour asseoir cette conquête.

Les Anglais la devraient reconnaître, car l'insurrection de la presqu'île indienne trouve un point d'appui inébranlable parmi les seize millions de Musulmans qui forment à peine la huitième partie de la population de l'Hindoustan.

Quant aux Russes, l'extrême habileté que déploie leur politique dans l'Asie centrale prouve qu'ils sont édifiés. Leur ambition tire le parti le plus avantageux de l'animosité qui règne entre les Sunnites et les Schiites.

Sans cette regrettable scission de l'Islamisme en deux sectes principales ; sans la Perse, qui représente la secte dissidente et dont le territoire placé entre la Mer Caspienne et le golfe persique, coupe de leur centre les populations orthodoxes de l'Afghanistan, du Beloutchistan, de l'Inde, du Turkestan, sans compter vingt-cinq millions de Musulmans chinois, la Russie n'aurait pu s'aventurer dans l'Asie centrale.

Ajoutons, par manière de digression, que l'ignorance grossière, qui a présidé à la

politique occidentale dans ses relations avec les gouvernements musulmans, a singulièrement favorisé la Russie.

Avant de terminer cette rapide analyse de la situation musulmane, il est utile de remarquer l'impossibilité qu'il y a, en Turquie, à juger du passé par le présent aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral.

Dans l'ordre matériel, à part quelques mosquées à Constantinople et à Andrinople, des bazars, des bains, des fontaines, l'incendie et les tremblements de terre n'ont rien respecté.

A Constantinople principalement, l'incendie a dévoré l'héritage successif des générations.

Les ruines et les décombres recouvrent la fortune d'un grand Empire.

Quatre-vingt mille maisons ont été brûlées dans le seul incendie de 1756.

Le tremblement de terre de 1855 a achevé la destruction des monuments de la ville de Brousse, dont la conservation eût été si précieuse pour étudier les premières manifestations du génie ottoman.

Dans l'ordre matériel, la déchéance n'est pas moins grande. On peut dire qu'il n'y a plus de morale; là où il n'y a plus de science; là où une inintelligente routine religieuse, le vain souci de l'étiquette et une puérile ostentation ont remplacé le respect de la dignité humaine, le culte de la science et la pratique de la vertu.

Dans le monde musulman, comme dans le monde chrétien, les demi-savants constituent le véritable fléau de la société.

C'est le vice débarrassé de tout frein et armé en guerre contre la justice, l'ordre et le progrès.

C'est l'égoïsme féroce acharné à la jouissance, l'exploitation de tous au profit de quelques-uns, remplaçant l'amour du bien public et la passion des grandes choses qui sont les résultats immédiats de la foi ignorante ou du savoir transcendant.

Entre la foi et la science, entre ces deux termes : croire et savoir, il n'y a de place que pour le scepticisme et la négation, ces avant-coureurs de la mort.

Une juste appréciation des hommes est le seul remède applicable aux époques de tran-

sition. L'erreur des gouvernants est de mesurer le degré de capacité au degré de servilité.

« Pourquoi m'interroges-tu sur cinq cents » charriots de bois, au lieu de m'interroger » sur la situation de ton Empire, sur la félicité de ton peuple et sur la sûreté des » frontières ? » dit le grand-vizir Kara-Mustapha au sultan Ibrahim.

Comme cette liberté de paroles fit trembler ses amis : « N'est-ce donc pas par amour pour lui, » leur répondit-il, « que je lui dis la vérité ? Faut-il le flatter au lieu de le servir ? Mieux vaut mourir honnête et libre que de vivre adulateur et esclave. »

Que l'on compare ces paroles à celles de son successeur Sultanzadé, et l'on pourra mesurer exactement la distance qui sépare les époques de grandeur des époques de décadence : — « Comment se peut-il, » dit un jour le Sultan à son Vizir, « que tu approuves toujours sans exception tout ce que je dis tout ce que je fais de bien ou de mal ? » —

— « Mon Padischah, » répondit le favori, « vous êtes le Khalife, l'ombre de Dieu sur » la terre, et tout ce qui vous vient à l'esprit

» est une inspiration divine ; lors même  
» que vos volontés ont une apparence d'er-  
» reur ou de contradiction que notre faible  
» intelligence peut trouver déraisonnables,  
» ces volontés ont une sagesse secrète que  
» votre esclave doit présumer et respecter  
» sans les comprendre. »

Les grands caractères font les grands Empires.

On ne s'appuie bien que sur ce qui résiste.

Qu'importe la forme pourvu que le fonds y soit !

« Le diamant, » a dit Mirza-Mehdi « ne  
» tire sa valeur que de son propre éclat, et  
» non du bloc de rocher d'où il est sorti ! »

#### IV.

##### CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

---

Il y a des médecins sociaux qui déclarent l'Islamisme incurable.

Quelques-uns vont plus loin et le jugent mort, attribuant les agitations qui se pro-

duisent dans son sein à la décomposition cadavérique.

Sur quoi se fondent ces pessimistes ?

En est-il un seul qui ait ajourné son jugement après mûr examen ?

Reculant devant des difficultés d'observation que les langues et les mœurs de l'Orient rendent presque invincibles, on adopte aveuglément les conclusions en faveur, vers lesquelles on fait converger, tant bien que mal, ses propres remarques.

Une chose pourtant était de nature à rompre la force du préjugé dans l'esprit des penseurs, de ceux du moins qui croient au progrès de l'humanité et qui ont étudié la loi qui préside à son développement : *le principe musulman est entré dans le monde six siècles après le principe chrétien !*

Rien ne saurait prévaloir contre l'éloquence mathématique de ce fait.

L'humanité avait eu le temps de reconnaître la stérilité du principe chrétien et de concevoir un nouvel idéal.

Cette observation explique le succès, inexplicable par d'autres motifs, de la mission de Mahomet.

Ce serait une erreur de croire qu'un système social viable sort tout armé du cerveau d'un ambitieux, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Les véritables grands hommes, ceux dont les œuvres survivent, sont loin d'être des improvisateurs.

Ce sont de grandes forces intellectuelles mises au service du progrès humain, des condensateurs de l'idéal de leur siècle.

*Le lait de l'humaine tendresse*, qu'ils ont bu à larges bords, les a doués d'une sensibilité exquise qui les rend aptes à refléter comme un miroir les impressions de la multitude.

Le besoin que tout le monde ressent à l'état vague, indécis, flottant, ils le pénètrent d'abord, se l'assimilent par saturation, le *concrètent* dans leur personne, jusqu'au jour où ils s'offrent aux regards de leurs contemporains comme la réalisation vivante, le *verbum caro factum est*, des aspirations générales.

Le progrès humain procède par simplifications.

Loin de construire des digues, il renverse celles qui se trouvent sur son passage.

Qu'a fait Mahomet ?

Il a dépouillé les dogmes antérieurs de toutes les superfétations gênantes et débarrassé la route du progrès.

L'Islamisme a été pendant longtemps le flambeau qui a éclairé la marche de l'humanité.

Le flambeau islamique est-il consumé ?

L'Islamisme, après avoir été un merveilleux instrument de progrès, est-il devenu un obstacle ?

A-t-il opposé, à l'instar du Christianisme, un *non-possumus* absolu aux revendications de la science moderne ?

Qui l'oserait prétendre ?

Or, il est d'observation historique que les institutions établies ne croulent que lorsque l'expérience a démontré leur incompatibilité avec la loi du progrès humain.

La tendance du progrès allant vers la réalisation d'une société fraternelle, quelle nécessité y a-t-il de briser le lien islamique, de dissoudre la confraternité musulmane, de supprimer l'appareil religieux qui s'oppose seul aux conséquences extrêmes de l'igno-

rance par la vertu du prestige ancien et des habitudes contractées ?

Et si la compatibilité de l'Islamisme avec les exigences de la loi du progrès humain défie toutes les attaques, si le marasme présent est dû uniquement à des causes accidentelles, pourquoi ne pas remonter des effets à la cause et rechercher dans la suppression de la cause la suppression des effets ?

Pourquoi ce parti pris d'un pronostic fatal, quand une observation consciencieuse suffit pour démontrer que les vicissitudes du temps et de la fortune ont maintenu intacts les organes essentiels de la vie ?

L'erreur vient de ce que l'immobilité apparente de l'Islamisme a été prise pour de l'impuissance.

On a confondu le présent avec le passé, la maladie avec l'état normal, l'accident avec le principe.

Oubliant que, dans la nature, le repos succède à l'activité et qu'une nouvelle gestation précède toujours un part nouveau, on a conclu de l'absence d'action à l'absence de pensée et, poussant jusqu'au bout les ri-

guez de la logique, de l'absence manifeste de pensée à la mort.

Une observation plus scientifique aurait dévoilé l'erreur.

L'hypocrisie, le scepticisme et l'indifférence sont les seuls signes infaillibles qui accusent la mort d'un système religieux.

Tant qu'un système religieux continue à grouper des millions d'hommes dans une même foi et dans une même pratique, en vertu d'un mouvement spontané des consciences et sans le secours d'aucun artifice, on peut tenir pour certain que l'heure de sa mort n'a pas sonné.

Les revers, les fautes ou l'abdication volontaire peuvent anéantir la puissance, la gloire et le nom même d'une nation.

Ce sont là des choses artificielles qui n'ont aucune racine dans la nature, qu'un hasard a créées, qu'un autre hasard annihilera.

Les associations d'hommes, les religions, qui sont fondées sur la garantie mutuelle des intérêts matériels et moraux, qui sont placées sous la sauvegarde de la loi souveraine du progrès humain, ne disparaissent pas si facilement.

Elles portent dans leur sein des principes de vitalité que rien ne saurait anéantir, si ce n'est la loi de la nature qui, pourtant, ne détruit jamais ce qui existe, que pour le remplacer par quelque chose de meilleur, et qui ne décrète la mort de l'arbre que lorsqu'il a produit tous ses fruits.

La nature a ses lois auxquelles toutes choses doivent se soumettre.

Elle a ses alternatives de recueillement et de travail.

De ce que la terre est couverte de neige, il serait absurde de conclure à sa stérilité.

De ce que le volcan est sans flammes, il serait imprudent de conclure à l'extinction de son foyer.

L'analyse scientifique démontre que l'Islamisme est supérieur au Christianisme de toute la différence qui résulte en faveur du progrès humain d'une comparaison entre le principe musulman et le principe chrétien.

L'essence du Christianisme étant d'attribuer à la Divinité une intervention incessante et méticuleuse dans les divers phénomènes moraux et physiques, ne saurait

admettre l'explication de ces phénomènes par des lois immuables.

L'essence du monothéisme musulman étant de réduire à une certaine direction générale d'un caractère vague l'action divine, la curiosité humaine se trouve autorisée et même engagée à étudier l'œuvre divine dans les lois physiques qui régissent chaque phénomène. Dans ce cas, le culte de la science est le plus grand hommage qui se puisse rendre à la Divinité.

L'idée scientifique étant exclusive de l'idée de miracles, sous l'empire du dogme chrétien un brevet de science devient un brevet d'impiété. La science étant la mort du dogme, le christianisme, en faisant une guerre acharnée à la science a obéi à l'instinct de conservation ; il s'est suicidé le jour où il a cru possible de concilier son principe avec la science.

L'Islamisme, ayant confié la sauvegarde de son principe à l'interprétation de la science, a pris ses précautions contre les débordements de la loi du progrès humain. Tant qu'il s'est livré avec ardeur à l'étude des sciences, l'Islamisme a été conséquent

avec son principe. Il a méconnu son principe le jour où il a négligé le culte de la science.

La science est pour l'Islamisme une question de vie, comme elle est pour le Christianisme une question de mort.

D'où cette conclusion que la société issue du Christianisme se trouve avec une science sans religion ; tandis que la société musulmane se trouve avec une religion sans science.

D'où cette deuxième conclusion que les Musulmans n'ont qu'à se jeter dans les bras de la science pour se retremper au véritable foyer de leur religion.

D'où cette troisième conclusion que, faute d'une organisation spirituelle quelconque, indispensable pour garantir l'état social, les sociétés issues du Christianisme continueront à se débattre indéfiniment dans une véritable anarchie ; tandis que les Musulmans trouveront dans leur religion une organisation spirituelle et sociale, capable de supporter sans secousses toutes les surprises de la science.

D'où cette quatrième conclusion que les

Musulmans doivent se hâter, sous peine de consommer le suicide de leur religion, d'enrichir l'Islamisme de toutes les découvertes modernes de l'ordre scientifique, *en ayant soin d'élaquer tout ce qui n'a pas un caractère positif et évident, en établissant une quarantaine sévère contre la contagion de la métaphysique grecque qui ravage les sociétés modernes.*

L'importance de ces conclusions n'échappera pas aux esprits sévères.

Ce sont les seules que nous désirons mettre en évidence pour les besoins du sujet.

Quant aux conclusions incidentes, nous laissons à ceux qui sont capables d'extraire *la moelle et le sang* d'un écrit, le soin de les méditer.

L'empirisme qui prédomine en Europe, dans le domaine politique et social s'étonnera de notre insistance à élucider des questions de principe.

Lé hasard et la force couronnés par le succès, voilà des phares dignes d'éclairer la route de l'avenir !

La nature et ses lois, autant de vierges complaisantes pour les ambitieux sans vergogne.

Méditer sur les effets et les causes, c'est faire œuvre de rêveur et de songe-creux.

Il faut être pratique.

Une maladie se déclare : inutile de remonter à la cause ; le remède est d'urgence !

Cependant on se garde bien de suivre ces errements dans l'ordre matériel ; sans qu'il y ait lieu de s'en repentir, comme le prouvent suffisamment les grands travaux et les grandes découvertes qui sont l'honneur de notre temps.

Nous avons démontré dans les prolégomènes de ce livre que l'état social est la loi fondamentale de l'espèce humaine comme pouvant seule favoriser l'expansion du progrès.

Sur quelles bases convient-il d'organiser la société ?

Sur les bases arbitraires de la patrie, des nationalités ?

Quelle est la valeur pratique de ces abstractions ?

Qu'est-ce qu'une société qui peut avoir pour ennemis une partie de ses membres, selon la fortune variable des conquérants ?

Il n'y a ni patries, ni nationalités dans la nature.

C'est tout au plus s'il y a des distinctions de races et de couleurs.

Encore les croisements entre les diverses races finiront par effacer même ces distinctions .

Les religions seules sont capables de créer parmi les hommes une véritable solidarité.

Avec la liberté individuelle et la liberté de conscience, il n'y a plus de solidarité.

Il y a des bandes de loups qui se disputent la curée.

Si le XIX<sup>e</sup> siècle est en souffrance, c'est parce que le lien religieux est rompu et qu'on s'obstine à trouver un équivalent de ce lien dans les élucubrations sociales de quelques rêveurs solitaires.

L'idée de religion naît du besoin de société.

Point de société sans un ordre social.

Point d'ordre social sans lois.

Point de lois sans sanction.

Or les gendarmes et les prisons ne constituent pas une sanction suffisante pour maintenir l'ordre social.

La plupart des vices et des crimes échappent à la loi civile.

Les tables de proscription de Sylla, la loi des suspects de la *Terreur*, seraient impuissantes à forcer le crime dans ses derniers retranchements. •

« L'idée universelle de la religion » a dit Bossuet, dans sa *Politique de l'Ecriture Sainte*, « a suffi pour établir une constitution stable d'Etat et de gouvernement, même hors de la vraie religion. »

La forme religieuse (religare, relier) s'impose à tous les penseurs qui rêvent de grouper un certain nombre d'hommes ou l'humanité tout entière dans une même foi.

Nous avons vu les tentatives faites depuis cent ans pour remplacer les anciennes religions, depuis la religion de Maximilien Robespierre jusqu'à celle de Saint-Simon, d'Auguste Comte et de Joseph Smith continuée de nos jours par Brigham Young ; sans compter la franc-maçonnerie, les clubs, les sociétés de bienfaisance, les congrès internationaux et autres fétus de paille auxquels l'humanité se raccroche pour

échapper au naufrage général du passé.

Ces tentatives, auxquelles il convient d'annexer les efforts du protestantisme pour constituer les frontières d'un Christianisme éclectique, contrairement à son principe fondamental, qui est le libre examen, prouvent en faveur de notre thèse.

Selon nous, la société moderne est en mal d'enfant d'une nouvelle religion.

Que sera cette religion ?

Evidemment une religion-positive, capable d'embrasser toutes les vérités scientifiques du siècle.

Toute la force des religions révélées est dans leur organisation et leur discipline.

Toute la faiblesse du parti, qui a abandonné le terrain de la révélation pour celui de la science, est dans son défaut de discipline et d'organisation.

Le problème à résoudre consiste à dogmatiser la vérité scientifique à lui créer une armée régulière, des chefs, un drapeau.

Nous avons assez démoli.

Il s'agit de reconstruire.

Au scepticisme et à la négation il faut

substituer l'action, non plus l'action individuelle, le combat de tirailleurs, qui nous expose à être battus en détail, mais la concentration de toutes les forces sur un point, une vraie phalange macédonienne capable de braver la rage des hommes et les injures du temps.

Un concile au XIX<sup>e</sup> siècle est un défi qu'il faut accepter.

Plus de liberté de conscience !

C'est au tour de la science de dire :  
« Hors de l'Église point de salut ! »

Pour cela il faut former une Église, une religion, dont le *Credo* pourra être formulé comme il suit :

ART. I<sup>er</sup>. Nul ne pourra prétendre à la qualité de fidèle avant d'avoir fourni la preuve qu'il est un homme. (Voir aux prolégomènes ce que nous entendons par un homme.)

ART. II. Toutes les vérités sont partie du dogme.

ART. III. Il n'y a d'autres vérités que les vérités démontrées.

ART. IV. Tout ce qui est incapable de démonstration est classé dans l'erreur.

ART. V. Guerre à mort à l'erreur sous quelque forme qu'elle se présente !

« La plus parfaite société » a dit un grand penseur « serait celle qui ne connaîtrait pas d'autre règle publique que la religion. » Nous nous permettons d'ajouter : « *de la science et de la justice.* »

En comprenant dans sa religion la justice et la science, c'est-à-dire en rentrant dans la logique de ses principes et de son histoire, l'Islamisme est susceptible de réaliser l'idéal de la plus parfaite société.

L'Islamisme est l'allié naturel et indispensable de la philosophie.

Le discrédit qui pèse sur l'Islamisme contemporain, au profit d'un Hellénisme suranné et bâtard, n'a point d'autre cause que le spectacle écœurant de deux cents millions d'hommes voués à l'immobilité et à tous les maux qu'engendre l'ignorance.

L'ignorance exerce sur un peuple les mêmes ravages que certain virus sur le corps humain le plus robuste.

Maladie des os, maladie de la peau, maladie des yeux, chute des cheveux et des dents, perturbation des viscères et des orga-

nes, paralysie locale ou générale, tels sont les effets du virus.

N'était l'intensité du foyer vital, la mort serait imminente.

Stagnation de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, chaos financier, arbitraire de la justice abandon des voies de communication, trouble profond de l'économie sociale, marasme et découragement général, envahissement graduel de la misère : tels sont les résultats de l'ignorance.

N'étaient la force de résistance des principes constitutifs et les efforts héroïques de quelques patriotes de génie, le corps social entrerait rapidement en dissolution.

Qu'allez-vous faire médecins du corps et hommes d'Etat ?

Suivrez-vous les conseils de l'empirisme et chercherez-vous le salut en combattant les accidents secondaires ?

Vous, médecins ! songerez-vous à fixer les dents branlantes, à arrêter la chute des cheveux ?

Non ; n'est-ce pas ? car vous savez que vous ne supprimerez pas les effets sans supprimer la cause et que les palliatifs pré-

cipitent le dénouement fatal au lieu de le conjurer.

Sans vous préoccuper des accidents secondaires vous vous attaquerez directement à la cause principale avec la certitude que les effets ne survivront pas à son expulsion.

La science est l'unique remède contre les maladies sociales, car toutes ont pour cause génératrice et unique l'ignorance des populations.

Tant que l'ignorance subsistera les effets les plus désastreux en découleront fatalement.

La routine seule peut conseiller l'emploi de mesures de détail qui sont impuissantes à produire le moindre soulagement puisqu'elles laissent intacte la cause essentielle.

N'est-ce donc pas à des mesures de détail que l'Orient musulman demande en vain son salut depuis quarante ans

Les réformes de détail sont excellentes en temps normal, quand on a des instruments capables de les exécuter.

Les encouragements donnés au commerce, à l'industrie, aux arts, l'ouverture de nouvelles voies de communication, l'introduc-

tion des récents errements financiers, sont choses recommandables quand les populations sont suffisamment éclairées pour en tirer profit.

Hélas ! pour faire d'un ignorant un savant il ne suffit pas de lui donner une bibliothèque : *il faut lui apprendre à lire !*

C'est en vain qu'une nation ignorante se procurera tous les appareils scientifiques les plus perfectionnés : les étrangers seuls en en profiteront ; de même qu'un paralytique peut avoir forêts et garennes pour la plus grande réjouissance des braconniers.

Loin de produire un résultat salulaire pour la conservation du corps social, l'emploi des palliatifs offre cet inconvénient majeur de révéler l'intensité du foyer morbide à ceux qui convoitent l'héritage.

On s'est beaucoup exagéré les dangers politiques que court l'Orient musulman.

Ces dangers étaient grands, il y a quarante ans, quand il pouvait être question encore d'un équilibre européen.

Aujourd'hui, qu'il faut moins de temps pour aller de Paris à Pékin qu'il n'en fallait aux armées du premier Napoléon pour aller

de Boulogne à Austerlitz, la politique de la Sainte-Alliance est hors de saison.

L'équilibre européen a fait place à l'équilibre du monde.

N'en déplaise à l'empirisme politique, le nœud de la question d'Orient n'est plus à Constantinople : il est en Chine.

La marche de la civilisation obéit à une loi physique ; son mouvement est en sens inverse de celui de la terre : elle va d'Orient en Occident.

Des signes irrécusables, pour ceux qui savent les observer, montrent que le soleil de la civilisation menace d'abandonner l'Europe.

Déjà l'Amérique est couverte de lumière et l'aurore se lève sur la Chine.

Il y a là quatre cents millions d'hommes à qui il ne manque qu'une *écriture perfectionnée*, pour prendre dans le monde la place que leur assure d'avance une supériorité physiologique incontestable pour quiconque les a vus à l'œuvre.

Le jour où les Chinois auront des vaisseaux cuirassés et des fusils à aiguilles, la Russie aura trop à s'occuper sur la frontière du fleuve Amour pour revendiquer Constantinople.

D'ailleurs le colosse russe menace de s'effondrer avant d'avoir acquis son développement normal ; la gangrène du Bas-Empire qui lui a été inoculée par l'orthodoxie, se chargera d'en avoir raison.

La même cause fera disparaître ce petit Etat rachitique et malsain qui a l'ambition de supplanter l'Islamisme en Orient.

On peut galvaniser les morts ; on ne les ressuscite pas.

Le champignon qui pousse sur les débris de la forêt, ne remplacera jamais le chêne !

Quant aux puissances occidentales, qui ont donné la mesure de leur civilisation en brûlant comme des Vandales le palais d'Été : qui sait si-elles n'auront pas à subir la peine du talion ?

Qui sait si les dépouilles des palais de Windsor et de St.-Cloud n'enrichiront pas un jour les généralissimes d'une invasion chinoise ?

Le véritable danger qui menace les peuples musulmans est dans leur ignorance.

Ce danger n'a rien d'effrayant.

« Donnez-moi l'instruction publique pendant un siècle » disait Leibnitz « et je changerai le monde. »

Cent ans après l'Hégire, l'Islamisme avait réalisé par avance le rêve de Leibnitz.

Ce que l'Islamisme a accompli alors, au milieu des guerres et des conquêtes, pourquoi ne l'accomplirait-il pas aujourd'hui ?

La science humaine, nous voulons parler de la science positive, la seule qui vaille la peine d'être étudiée, n'est pas si grande qu'une volonté énergique n'en puisse faire le tour.

Vingt-cinq volumes et vingt-cinq ans suffisent pour absorber toute la science humaine.

Là seulement est le salut de l'Islamisme.

A cette condition, l'avenir du monde est entre ses mains, car il est seul en possession d'une organisation spirituelle et sociale, compatible avec la science humaine et le progrès humain. (1)

---

(1) Au moment où ces lignes étaient sous presse le gouvernement ottoman a publié sur l'instruction publique une loi qui répond à toutes les exigences de la situation. Que la distance qui sépare la théorie de la pratique soit franchie énergiquement, que le Code de l'instruction soit appliqué d'urgence comme le serait un Code militaire et l'on ne tardera pas à voir ce que l'Islamisme renferme de vitalité !

## CAUSE DE L'IMMOBILITÉ ORIENTALE.

MÉMOIRE ADRESSÉ A SON ALTESSE AALI PACHA,  
GRAND-VIZIR DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Altesse,

Pour peu qu'on se livre à une analyse approfondie de la constitution musulmane, l'esprit s'arrête devant l'impossibilité d'expliquer la halte de l'Islamisme après qu'il eut marché, pendant plus de huit siècles, à l'avant-garde de l'humanité.

Tandis que, sous l'influence immédiate du Christianisme, la civilisation greco-romaine avait complètement disparu de l'Europe, l'Islamisme à peine né s'était révélé comme un vaste foyer de lumière dont les rayons s'étendaient de Damas et de Bagdad : en

Asie jusqu'à Bokhara, Samarcande, Caboul et Delhi : en Afrique, jusqu'au cap de Bonne-Espérance et au détroit de Gibraltar : en Europe, jusqu'à Cordoue.

Tout-à-coup, l'Islamisme suspendit sa marche, au moment même où l'Europe s'élança de progrès en progrès vers cette puissante civilisation matérielle qui fait l'objet de son orgueil et de l'admiration universelle.

A quoi attribuer cet étrange revirement ?

Ce n'est pas à la religion du Prophète qui a porté la recherche de la science à la hauteur d'un commandement religieux.

Ce n'est pas à la tiédeur et à l'indifférence en matière d'instruction : aucun peuple ne peut être comparé aux peuples musulmans pour la passion de l'étude ; partout, à l'ombre des mosquées, s'élèvent des écoles et des collèges où des générations entières usent leur vie dans la recherche du savoir.

Ce n'est pas davantage à une infériorité physiologique : les hommes de l'Asie ne le cèdent en rien aux hommes de l'Europe pour l'intelligence et le bon sens naturel, les Kurdes et les Arabes du désert valent bien les paysans illettrés des pays chrétiens.

Et pourtant, en Europe, le progrès engendre le progrès, la découverte suit la découverte ; en Asie, c'est à peine s'il surgit de temps à autre un prophète de hasard ou un poète.

Y aurait-il donc des climats privilégiés ?

Suffirait-il de naître sur les bords de la Seine ou de la Tamise pour avoir un droit absolu au progrès ; de naître en Afrique ou en Asie pour être condamné à l'impuissance et à la stérilité ?

Lorsque le monde issu du Christianisme ressemble à un flot qui empiète chaque jour sur les rivages de l'idéal humain, le monde musulman serait-il semblable au flot de la mer qui, perpétuellement, avance et recule pour avancer encore et reculer de nouveau ?

Il est vrai que de grands progrès ont été inaugurés, depuis cinquante ans, dans les pays musulmans : en Turquie, par le Sultan Mahmoud, en Egypte, par Mehmed-Ali pacha.

Le gouvernement, l'administration, l'armée, la flotte ont reçu et reçoivent chaque jour de salutaires transformations.

Mais, quand on recherche à quel prix ces réformes ont été obtenues, on découvre aus-

sitôt que le travail progressif, qui signale ces dernières années, a été accompli en dehors et au détriment de la langue et du gouvernement musulmans.

Il y a là un danger qu'il importe de conjurer à temps ; car ce progrès dont on espérait tirer une force, a failli mettre plusieurs fois l'Empire en péril.

C'est qu'il ne suffit pas d'emprunter les résultats matériels d'une civilisation pour s'élever à son niveau.

Entre les fruits et l'arbre, entre l'arbre et les racines, entre l'effet et la cause, il y a un trait d'union fatal.

Aujourd'hui est toujours le résultat d'hier.

La perfection du fait est inséparable de la perfection de l'idée.

Or, il est absolument impossible de profiter de l'expérience d'autrui sans avoir assisté mentalement à toutes les élaborations qu'a subies sa pensée avant de s'incarner dans une forme relativement parfaite.

Tous les embarras de la situation actuelle proviennent de ce que le progrès théorique n'a pas précédé, chez les Musulmans, le progrès pratique.

On a pris à l'Europe ses armes, ses meubles, ses habits, sa tactique militaire, ses procédés économiques et financiers etc., sans se préoccuper des idées génératrices.

Pourquoi la vulgarisation de la science européenne n'a-t-elle pas accompagné, sinon devancé, l'adoption des procédés européens ?

Serait-ce que les langues orientales fussent incapables de recueillir et de propager les idées modernes ?

Serait-ce que la langue turque, qui a le privilège de puiser à pleines mains dans les langues persane et arabe, dont l'élasticité permet l'absorption facile de tous les mots nécessaires, à quelque source qu'il faille les puiser, qui peut devenir facilement la langue la plus riche du globe, fût impuissante pour le progrès ?

Quelle nécessité y a-t-il d'étudier dans une langue européenne, alors qu'il serait si aisé de transvaser la science moderne dans la langue turque et d'élever, grâce aux nombreuses écoles qui couvrent les territoires de l'Islam et au devoir qu'a tout Musulman de s'instruire, en moins de quelques années, le niveau intellectuel de l'Asie entière à la

hauteur des nations les plus civilisées ?

Ici, il convient d'examiner l'instrument de la langue, c'est-à-dire l'alphabet.

Qu'est-ce que l'alphabet ?

L'alphabet d'un peuple se compose de tous les signes matériels qui permettent de mesurer la puissance de son génie.

Dans un sens général, le dessin, la peinture, l'architecture, la sculpture, l'industrie, toutes les manifestations de l'esprit, font partie de l'alphabet. Un monument, une statue, une étoffe, permettent d'apprécier la capacité d'un peuple tout aussi bien qu'une composition philosophique ou littéraire.

Dans le sens spécial qui nous occupe, on entend par alphabet les signes graphiques qui servent à transmettre, à vulgariser, à fixer la pensée, absolument comme les notes servent à fixer la musique.

L'alphabet graphique est la route que suit la pensée d'un homme pour communiquer avec les contemporains ou la postérité,

Lorsque la route est d'un parcours facile et rapide, elle permet de charroyer, dans les plus vastes proportions, le bagage intellectuel le plus fragile comme le plus encombrant.

Que la route se ferme, ou que, simplement, elle devienne d'un difficile accès, la production et le commerce des idées se découragent : là, où le vulgaire se pressait en foule, s'engagent rarement quelques esprits courageux.

Ce n'est pas tout d'avoir une route ; encore faut-il qu'elle soit en rapport avec les besoins de l'époque.

La route des caravanes ne convient plus lorsqu'il s'agit de lutter de vitesse avec la vapeur et l'électricité !

C'est peut-être en matière de langue et d'alphabet que le principe de la libre concurrence, qui est devenu la loi des sociétés modernes, s'est d'abord affirmé.

Que sont devenues les langues de tant de peuples conquérants ?

Elles ont disparu pour céder la place à des instruments plus parfaits.

C'est ainsi que les Francs, conquérants de la Gaule, ont adopté la langue gallo-romaine ; c'est ainsi que les Turcs ont adopté l'alphabet et, en partie, la langue des Arabes ; c'est ainsi que, si l'on n'y prend garde à temps, la langue turque sera négligée pour la langue

française, ou toute autre langue, dont l'instrument graphique répond mieux aux besoins économiques du temps.

L'alphabet arabe, qui est l'alphabet turc, est-il complet ?

La philosophie de l'histoire d'accord avec la science répond négativement.

Depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, toutes les langues, qui ont survécu et qui prétendent à survivre encore, ont passé par trois phases distinctes :

La première est caractérisée par l'écriture hiéroglyphique ;

La deuxième par l'écriture syllabique ;

La troisième par l'écriture alphabétique.

Le progrès de l'humanité et de chaque peuple en particulier, a été, toujours et partout, en raison du progrès des signes graphiques.

Dans l'enfance des peuples, quand les besoins étaient tout matériels et les idées restreintes, il suffisait de représenter par le dessin la figure des objets qu'on voulait recommander à la mémoire des hommes.

Ce fut l'écriture hiéroglyphique telle qu'on la retrouve sur les monuments de l'ancienne

Egypte et du Mexique, telle qu'elle est pratiquée encore en Chine, où elle a acquis le plus haut degré de perfectionnement.

Il est facile de se rendre compte de la multiplicité des signes qu'exige l'écriture hiéroglyphique et de la confusion qui en résulte. La langue chinoise n'emploie pas moins de cent trente mille signes ou caractères et cependant il y a près de cinq mille ans que le peuple le plus intelligent du monde est condamné, de par son écriture, à tourner dans un cercle vicieux. La complication des idées a engendré la complication et la confusion des signes. Les hommes les plus savants n'arrivent pas à connaître plus de trente mille signes. A défaut de lecteurs, un grand nombre de livres sont perdus à jamais pour la science. Le moment approche, où les Chinois seront obligés de passer, sans transition, de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture alphabétique, sous peine de prolonger inutilement l'immobilité dans laquelle ils vivent depuis deux mille six cents ans.

Aux signes compliqués de l'écriture hiéroglyphique, les Chaldéens, les premiers ma-

thématiciens du monde, substituèrent l'écriture syllabique.

La nouvelle écriture diffère de la première en ce que celle-là est une représentation plus ou moins parfaite, un dessin des objets matériels, tandis que celle-ci est une représentation conventionnelle du son, du temps et du ton qu'emploie l'organe vocal pour articuler les noms de ces objets.

Des Chaldéens, l'écriture syllabique passa entre les mains des Phéniciens et des Arabes.

Les Arabes la conservèrent sans modifications, et c'est la gloire de l'Islamisme d'avoir réalisé avec cet instrument imparfait les découvertes scientifiques qui ont tant contribué au progrès de l'humanité.

Que l'Islamisme ait perdu la direction du mouvement scientifique il a n'y a rien dans ce fait qui doive étonner. Ce qui est digne d'étonnement, c'est qu'il soit parvenu à s'en emparer. En cela, il a accompli un véritable tour de force et donné la mesure de sa capacité scientifique.

Il a fait ce qu'aucune religion n'aurait fait à sa place, étant donné un instrument graphique aussi incomplet que l'écriture syllabique.

Tandis que le Christianisme avantage de l'écriture alphabétique avait trouvé conforme à son dogme de répudier la science de l'antiquité, l'Islamisme recueillit les débris de cette science et lui fit accomplir de notables progrès.

Un moment arriva où l'Islamisme dut nécessairement s'arrêter devant les obstacles insurmontables que lui opposa l'imperfection de ses langues syllabiques.

Il est bon de remarquer que l'habitude d'écrire en vers contribua beaucoup à faciliter la lecture de l'écriture syllabique : la mesure, le rythme et la rime suppléant à l'absence de voyelles.

En général, la poésie représente l'enfance de l'écriture. Avec un instrument graphique perfectionné la poésie est un anachronisme.

Aux Phéniciens revient l'honneur d'avoir imaginé de séparer les signes de l'écriture syllabique et de donner à chacun d'eux la valeur d'un son articulé. Tous les sons dont l'organisme vocal de l'homme est capable, étant limités à quarante environ, les Phéniciens parvinrent à en fixer un certain nombre, et à affecter à chacun d'eux un

équivalent graphique. Pour suppléer à l'insuffisance de signes, ils inventèrent des voyelles.

Alors il suffit de combiner ces signes pour exprimer tous les sons contenus dans leur langue. Alors la lecture et l'écriture devinrent choses faciles. Toutes les idées purent être vulgarisées et conservées sans équivoque possible. Telle idée qui contenait le germe d'un progrès put être reprise par d'autres penseurs. Le génie de l'humanité avait trouvé sa route. Il a pu en sortir; mais c'était pour y rentrer avec un nouvel éclat.

C'est à l'emprunt de cette découverte féconde que les Grecs doivent la réputation surfaite qu'un engouement irréfléchi leur a conservé à travers les siècles.

Cette nation de plagiaires n'a d'autre mérite que celui d'avoir recueilli la pensée asiatique qu'une écriture défectueuse était impuissante à fixer.

« O Athéniens, vous n'êtes que des enfants ! » a dit un prêtre de Saïs à Solon, dans une allocution conservée par Platon, dans son *Timée*, « vous ne connaissez rien de ce qui est plus ancien que vous ;

» remplis de votre propre excellence et de  
» celle de votre nation, vous ignorez tout ce  
» qui vous a précédés ; vous croyez que ce  
» n'est qu'avec vous et avec votre ville que  
» le monde a commencé d'exister. »

Il ne se doutait pas, le prêtre égyptien, qu'il dépendrait d'une petite invention graphique de permettre à l'ignorance vaniteuse de vivre en parasite aux dépens du cerveau d'autrui !

Combien de chefs-d'œuvres que nous admirons comme des productions originales de la Grèce ne sont que des contre-façons plus ou moins heureuses de modèles asiatiques !

L'imperfection de l'écriture explique l'immobilité de l'Inde et de la Chine.

Comment le progrès suivrait-il sa route lorsque les générations actuelles sont impuissantes à léguer aux générations futures les fruits de leur expérience ?

Adoptée par les Romains et transmise aux peuples issus des Latins, l'écriture alphabétique subit de nombreux perfectionnements qui se retrouvent à peu près dans la langue française actuelle.

Cependant la langue française ne jouit pas d'un alphabet complet. Elle est obligée de recourir à des équivalents incomplets pour exprimer le *ch* des Allemands, le *th* des Anglais, la *n* des Espagnols et le *h* guttural des Arabes.

Il est d'autres sons appartenant aux langues slaves qu'elle est absolument impuissante à exprimer.

Pour établir irréfragablement par des chiffres la supériorité de l'écriture alphabétique sur les premières, il suffit de rappeler la quantité de signes qu'emploie chacune d'elles.

L'écriture chinoise, hiéroglyphique perfectionnée, emploie cent trente-mille signes pour exprimer une quantité d'objets limités.

L'écriture arabe, syllabique perfectionnée, exige huit cents caractères typographiques pour l'impression d'un livre ou d'un journal. Chaque ouvrier compositeur doit être versé dans sa langue. Il faut plusieurs années pour apprendre à lire. Les traductions sont extrêmement difficiles et il faut connaître à fond la terminologie des sciences traduites pour pouvoir lire avec quelque fruit.

L'écriture alphabétique exprime tous les sons de toutes les langues avec *trente* caractères. Un homme fait apprendre à lire en quelques heures ; un enfant en quelques mois. Celui qui sait lire une page sait lire tous les livres et a la clef de toutes les sciences !

Ici la vérité est éclatante comme le soleil : tous les bons esprits doivent tomber d'accord pour la reconnaître et la proclamer.

Le préjugé islamique serait impuissant à maintenir la concurrence des armes de guerre primitives avec les armes perfectionnées, des vaisseaux de bois avec les vaisseaux cuirassés. L'Arabe le plus jaloux de la vitesse de son cheval est obligé de reconnaître la vitesse supérieure de la locomotive à vapeur.

La même évidence fera admettre la supériorité de l'écriture alphabétique sur l'écriture syllabique.

Avant de passer outre, il convient de détruire deux objections qui doivent jaillir naturellement de la pensée musulmane.

1° La langue arabe étant la langue du Koran, toute modification à l'écriture est une atteinte portée à la langue sacrée.

2° L'Islamisme n'a pas eu besoin de modifier son alphabet pour inventer l'algèbre, la chimie, les horloges etc., etc.

En ce qui touche à la première objection, il est bon de remarquer qu'il ne s'agit pas de modifier la langue, mais de la conserver. Or, le meilleur moyen de conserver une langue est de la vulgariser. Il ne s'agit même pas de changer les signes graphiques mais de donner à chacun d'eux une valeur individuelle et phonique. Sans la réforme alphabétique, on peut prévoir le temps où la langue arabe subira le sort de toutes les langues sacrées.

Que sont devenus le sanscrit des Indous, la langue de Zoroastre, la langue sacrée de l'Égypte ?

Ce sont des langues mortes.

Les Juifs n'ont pu davantage sauver la langue hébraïque.

Ainsi, en modifiant l'alphabet arabe, on conserve la langue arabe, en vulgarisant la littérature arabe.

On rend à la vie une multitude de manuscrits précieux qui dorment dans les bibliothèques, ou qui sont rongés par les vers dans l'Escorial.

La langue arabe, avec sa grammaire savante, sa richesse infinie, sa subtile délicatesse, deviendra un instrument précieux au service du progrès.

Au besoin la réforme alphabétique pourra être bornée à la langue turque qui deviendra ainsi la langue pratique de l'Asie, en même temps qu'elle servira de route à l'Europe pour entrer en communion d'idées avec les peuples musulmans.

Il n'y a d'ailleurs aucune assimilation à établir entre la langue turque et la langue arabe.

La langue arabe a une syntaxe qu'il suffit d'avoir étudiée pour lire sans hésitation n'importe quel manuscrit.

Le sujet, le verbe et les attributs ont toujours une place marqué.

Il n'y a rien de pareil dans la langue turque. Ici tout est livré à l'arbitraire. Il faut avoir rencontré le même monogramme plusieurs fois pour être certain de le reconnaître. L'homme le plus versé dans la langue serait incapable de lire correctement un mot dont la signification lui serait incon-

nue ; en d'autres termes, il faut être savant pour lire un livre de science.

Comment étudier la géographie et l'histoire, quand il est impossible de lire un nom propre d'homme ou de ville sans l'avoir entendu prononcer ?

La deuxième objection n'a pas plus de valeur que la première. Les Arabes ont triomphé avec leur langue à une époque où ils ont triomphé avec leurs armes. L'Europe barbare était retournée aux hiéroglyphes, ce dont il est facile de s'assurer en consultant le blason. Charlemagne, le contemporain de Haroun-al-Raschid, ne savait pas lire. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, les plus hauts barons ont signé d'une croix, ou en imprimant sur la cire le pommeau de leur épée. C'était même, paraît-il, un honneur d'être illettré. On connaît la formule : « a déclaré » qu'en sa qualité d'*homme noble* il ne savait » pas écrire. »

De même que les Khalifes auraient changé leurs armes de guerre primitives, contre des mousquets à mèche, les mousquets contre des fusils à répétition ; de même ces hommes intelligents auraient changé les

instruments primitifs de leur savoir contre l'écriture alphabétique, cette arme de précision de la science moderne.

Avec la langue arabe, telle qu'elle est encore écrite, rien n'empêche de ressusciter les académies de Bagdad et de Cordoue ; mais il est impossible de former un peuple capable d'appliquer les découvertes modernes à ses besoins ; il est impossible de former une Suisse, une Belgique.

Aujourd'hui ce n'est plus la force qui gouverne, c'est la science.

Les luttes de peuple à peuple ont lieu sur le terrain de la science.

On ne dira plus à une nation : « disparaîsez ! car je suis le plus fort ; parce que » votre Dieu n'est pas le mien ; parce que » vous appartenez à une race inférieure ; » parce que, enfin, tel est mon bon plaisir. »

Le nombre ne fait rien quand on a des armes qui tirent cent vingt coups par minute et des moniteurs capables de couler à fond toutes les flottes de bois du monde.

Il faut la science pour gouverner ces terribles instruments et en tirer parti. L'agriculture est devenue une science, l'élève du

bétail une science; l'industrie résume toutes les sciences; l'ouvrier, l'artisan, le paysan, le marin, le soldat, n'ont que faire de leurs bras sans la science qui économise les forces et multiplie les résultats. Les spéculations rationnelles veulent des moyens d'expression et de propagation rapides et précis. Les chiffres, la ligne, l'algèbre, ont besoin de commentaires.

La preuve que l'alphabet arabe est incomplet, c'est qu'il n'y a pas, parmi tant de millions d'hommes qui se servent de cet instrument, un seul qui vive du travail de sa pensée !

Il n'y a pas d'auteurs; pourquoi? parce qu'il n'y a pas de lecteurs.

Comment former une masse lisante quand il faut des années pour apprendre à lire ?

Comment le pauvre trouverait-il le temps nécessaire à une pareille étude ?

Au point de vue politique, la réforme de l'alphabet arabe est une question d'une importance capitale.

Par ce temps de libre échange et de libre concurrence, d'économie politique et sociale, où chaque minute perdue représente un

capital perdu, la langue turque est impuissante à rattacher les populations chrétiennes, qui toutes ont à leur service des instruments graphiques perfectionnés, en un même faisceau national avec les populations musulmanes de l'Empire ?

Il y a vingt ans, les Arméniens étaient Turcs par les mœurs et par la langue. Depuis lors, grâce à l'introduction d'un alphabet national, ils ont cultivé leur langue nationale et se sont créé un idéal national. Comme les Grecs, les Arméniens nourrissent aujourd'hui leur grande Idée !

Si l'intégrité de l'Empire ottoman, garantie par l'Europe, n'a, pour le moment, rien à craindre des atteintes de la force, elle est absolument sans défense contre la concurrence des langues dont l'instrument graphique est complet.

La Turquie et l'Asie toute entière sont une proie certaine pour les conquérants qui se présenteront avec une langue scientifique.

C'est ici le cas d'observer que la langue russe est parfaite, en ce sens, que son alphabet lui permet d'exprimer, mieux encore

que l'alphabet français, tous les sons de l'organisme vocal.

La question qui fait l'objet de ce Mémoire est une question de vie ou de mort pour l'Empire ottoman.

Méconnaître son importance ou refuser de lui accorder le caractère d'urgence qu'elle mérite, c'est compromettre le salut de l'Islamisme dans le présent et ses hautes destinées dans l'avenir.

Fournir à la Turquie et à l'Islamisme un instrument graphique aussi complet que ceux contre lesquels ils luttent avec tant de désavantage, c'est élever contre toutes les ambitions rivales un boulevard tel que la force des armes et la force des traités deviendraient inutiles.

Il appartient à l'homme d'Etat, qui a eu la gloire de préserver, dans plusieurs circonstances mémorables, l'intégrité matérielle de l'Empire ottoman, de mettre le sceau à sa réputation, en sauvegardant son intégrité morale, en abattant les barrières graphiques qui défendent l'Islamisme contre l'envahissement de la science moderne.

Ce sera le plus grand service qu'il pourra

rendre à l'Empire, à la dynastie ottomane, au Khalifat, à l'Islamisme, à la civilisation.

Ce sera le plus grand hommage qu'il pourra rendre au fondateur de l'Islam que de renouveler l'alliance de sa doctrine avec la science.

Il trouvera sa récompense dans ces paroles du Prophète que les générations à venir ne manqueront pas de lui appliquer : « Vé-  
» nérez à l'égal de votre père celui qui  
» aura ajouté quelque chose à la somme de  
» vos connaissances ! »

Comme tous les grands progrès, celui qu'il s'agit de réaliser repose sur une idée simple.

Il suffit de séparer les consonnes de l'alphabet arabe et d'intercaler des voyelles. (1)

J'ai l'honneur d'être, etc.

CH. MISMER.

Constantinople le 2 Mars 1869.

---

(1) L'Art. 6, de la récente Loi sur l'Instruction Publique, a un paragraphe ainsi conçu : « L'alphabet sera enseigné d'après la nouvelle méthode. »



## APPENDICE. (1)

---

### A LITERAL TRANSLATION OF THE DECREE OF PRIVILEGES GRANTED BY MOHAMMED TO THE CHRISTIAN NATION.

---

« Mohammed, Missionary of God, Messenger and Preacher to all mankind, according to the heavenly instruction with which he was charged, has written the present, to be, by the solemnities of God, as a sacred Decree, to legalize the Christian Religion in the eastern and western extremities of the earth, in its nearest and farthest places, in its known and unknown parts, and

---

(1) La haute importance du document, que nous publions plus haut, nous engage à le donner en anglais. On pourra ainsi opposer la traduction anglaise aux traductions françaises qui en ont été données. Nous savons que des doutes ont été émis sur son authenticité. Pour mettre fin à toutes les incertitudes, nous croyons devoir ajouter qu'il est à notre connaissance qu'un double de l'original, en langue arabe, se trouve dans un couvent arménien-grégorien, situé à Ispanhan, dans le faubourg de Julpha.

amongst its civilized and uncivilized inhabitants: — A document given to them, (the Christians,) as a promise to be attended to, and as a public register; by which he commands his equity to be exalted [his law to be considered sacred] and its preservation to be maintained. Whoever, therefore, is attached to Mohamedanism, and is not regardless of the authority of this Decree, that shall abuse, or object, as an infidel, to the testament herein contained, and violate what I have ordered hereby, shall be counted as a violator of God's testament, a transgressor of his commandments, and sligher of his faith: — Whosoever he may be, king, or prince, or any other person of the faithful Mohamedans.

» I have thus engaged myself, by my giving, them this Mandate, containing the following promises and stipulations, that they may have the right to claim them of me, and from all my faithful relations or followers, and which I have bestowed upon them by God's testament and pact; I have placed them under the perfection of his Prophets, Apostles, Saints, and favourites of the faithful Mahomedans, of former ages, and of those that are to come; and my own protection and stipulations are to be considered as primary—  
[*«And God ordaineth the fulfilment of his Testament, and obedience and performance of the legal duty, to*

*missionary Prophet or attending angel of his Divine Majesty,»]* — to preserve their Laws of Justice in all my provinces ; to protect them with my horsemen, officers and faithful followers, from every foe, whether they be near or at a distance, besieged or free ; to secure them, and defend their churches and places of worship, and the residences of their monks, and places of pilgrimage, wherever, they may be, or are found : in a mountain or valley, in a grotto or hut, in a meadow or field, in a village or town ; to guard their Religion and wealth, wherever they may be, or are found : on land or at sea, in the east or west ; in the same manner by which I should guard myself, my own end [eternal salvation] and my nation, the faithful Mahomedans ; to place them under my security against all injury, mischief, violence, and persecution ; and, while I am of authority over them, I would support and sheltre them, with my own person, and my attendants, followers, and the people of my nation, against every enemy which might afflict me and them together. I therefore bind myself to protect and preserve them from every hurtful action,—so that it shall not hurt them without first reaching my friends, who are to repel it.—I bind myself to prevent imposition on them, by the charging of taxes ; or loans, which shall not be more than

what they can afford; and that they shall not be forced or compelled on this subject. No bishop shall be driven out of his bishopric, no Christian shall be forced to reject his religion, no monk shall be turned out of his monastery, no pilgrim shall be detained from his pilgrimage, no hermit shall be molested in his cell, and none of their churches shall be pulled down for the sake of building mosques or houses for the Mohammedans—however shall do so, will violate God's testament, and betray his faith, and become disobedient to the Apostle of God. None of the bishops or priests shall be charged with the value of any thing, unless they are willing;—no tribute shall be exacted from the great merchants, or those who possess plenty of health; nor from the divers [*for pearls,*] or those who explore the mines of jewels, gold, and silver.—Not more than twelve *darhems* shall be exacted, as *capitation-tax*, from a Christian once in every year, if they are residents and local inhabitants of the place; no capitation or land taxes shall be exacted from a traveller or passenger, who is not known to be one of the local inhabitants of the country; but those, who are landholders, justly have to pay the due taxes to the king, as others do, (as the Mohamedans,) provided there shall be no imposition or over-charging upon them, but

only what they can afford; and none of those who would try to cultivate the land slightly, for the improvement of its fertility and productions, shall be unjustly intreated or oppressed to pay a limited tax as the others (landholders). — No Christian shall be asked to sally forth with the Mohamedan troops, to oppose their enemy, or to keep watch over the neighbourhood, for a tributary person has nothing to do in war concerns; and they are subdued to be tributaries that they may not be troubled, and that the Mohamedans may defend and protect them. — They are not compelled to come into the field together with the Mohamedans, with arms and horses, unless they are willing; and whosoever will become a volunteer on such occasion, his service shall be acknowledged and rewarded with gratitude. — There shall be no enforcement or compulsion used by any Mohamedan upon a Christian; but on the contrary, they shall be challenged with the utmost modesty, and embraced by the wings of mercy; and they shall be sheltered from every mischief and injury, wherever they are, or may be found. If any of the Christians shall be guilty of a crime, or commit a fault, the Mahomedans are to defend his cause, and to guard him from insolence, and, at the same time, to forbid him from misbehaving; to intercede for the restoration of

peace between him and his adversary, or to put an end to the quarrel by making amends.—They (the Christians) are not to be abandoned or rejected, nay.—I have given them the law of God, that they may have and enjoy the same privileges that the Mohamedans have, and that the Mohamedans may observe the rights that the Christians are entitled to, in virtue of this Decree, which must be regarded, and its sanctity upheld.—In conformity to this sacred Mandate, they are entitled to be protected from every injury, and to be introduced into every society, so that the Mohamedans may be their partakers, on any occasion:

» With regard to marriage with the Mohamedans, they (the Christians) shall not be thereunto compelled, by unjust force or oppression; and the parents of the girl shall not be forced to marry her to a Mohamedan, unless they like him and wish to have him;—they shall not be injured if they refuse her to the betrother, or reject the suit or himself; and, therefore, such marriage shall not take place, unless they are willing, and fully inclined thereunto.—When a Christian woman becomes wife to a Mohamedan, he must gratify her inclination concerning her own religion, and shall not forbid her from exercising it, nor from being instructed by the chiefs of her faith; he shall not compel her to reject her reli-

gion, nor threaten her with divorce on that account ;—if he shall do so, he will disobey God's commands, and become rebellious against the ordinances of the Apostle of God ; and shall be counted as faithless towards His Divine Majesty.

» If the Christians should become in want of assistance, for repairing their churches or hermitages, or for any thing concerning their religion, the Mohamedans are to support and favour them ;—(*And you are not to consider this as a participation in their religion, but as mere assistance to their helplessness, and compliance with the ordinances of the Apostle of God, which are made in their favour by the Authority of God and of his Apostle.*)—In time of war, or while the Mohamedans are in a state of hostility with their enemies, no Christian shall be hated or disdained on account of his being resident amongst them (the Mohamedans;)—and whoever shall thus treat a Christian, shall be accounted unjust, and obstinate towards the Apostle of God, and disobedient to his will. [*And « God saith, be a Missionary, or a Guide, or a Mediator. »*]

» These are the terms granted By Mohammed, Apostle of God, to the Christian nation : And, at the same time, he has stipulated with them on their faith and religion, certain conditions, by which they are bound for the fulfilment of their

engagement with him : That no Christian shall be an adversary to the Mohamedans. nor unite himself, either publicly or secretly, with any of their enemies, nor receive, or give refuge, at his house or place of worship, to an enemy of the Mohamedans ; he shall not give any succour, by lending arms, horses, or men to an enemy, or by advancing him any loan of money ; he shall not have any correspondence or communication with the enemy, unless he (the enemy) be at a village or city there the Christians are compelled so to defense of their religion.

» That they shall not forbid any of the Mohamedans from resting or encamping three days three nights, with their animals and suite, at any spot where they may be found ; and that they shall assign them places for their maintenance without any restrain, and keep off all injury or molestation from them.

» And that if circumstances should need to conceal a Mohamedan at any house of the Christians, they are to shelter him and receive him within their dwellings, in the safest place assigned for the security of their own lives so that they may be partners of what should happen to him, while he is under their roofs. They shall not acquaint the enemy with any low or weak state of the Mohamedans ; and they shall not fail

in performing the duties in which they are bound towards them according to this document. Therefore, whoever of the Christians shall disregard or reject any of these stipulations, which are ratified after the will of the high priests, clergymen, and the Christians at large, shall be expelled from the privileges that are bestowed upon them in pursuance of this sacred testament, which was sanctioned by the divine authority after the faithful promise, for the fulfilment of its contents, by the Apostle of God and by his people, wherever they are or may be found; — thus, the Apostle of God binds himself to fulfil what he promised and has assigned herein to the Christian nation, and, accordingly, the Mohamedans are bound to uphold and to eternalize its force to the last moment.

» Signed and sanctioned, agreeable to the divine ordinances, by the fullstamp of the right hand of Mohammed, Apostle and Missionary of God.

» And the under-writers are the witnesses who bore testimony upon this document, which Mohammed Apostle of God has made with the Christian nation, and in pursuance of which they are bound by certain conditions, as well as entitled to others.

» Written, by *Moawwé ben Safian*, after the

dictation of the Apostle of God, on Monday, the last day of the fourth month, of the fourth year of the *Hejirâ* in *Medina*; and he is fully satisfaction by God's mercy, to be witness of the contents of this document; and praise be to the Lord God Creator of the Univers! » (\*)

« *Aboo Bakr Elssaddick; Omar ben Elhkttabb; Othman ben El-Affan; Alij ben Safian; Aboo El-derda; Aboo Azren; Aboo Horéra; Abdallah ben Massood; Abdallah ben El-Abbas; Hamzé ben Abd Elmatlab; Fodail; Zèd ben Oabeth; Abdallah ben Zèd; Harfooss ben Zèd; Elzabir ben El'-Awoâm; Sàdd ben Moûd; Oabeth ben Ckéis; Asamat ben Zèd; Othman ben Mattoon; Abdallah ben Omar*

---

(\*) To shew how I became possessor of a copy of this document, I think proper to explain, that while I was at Cairo, I had the pleasure of being acquainted with the missionary of the society of these monks who was so kind. on my leaving that city for Suez, as to favour me with a privat letter of recommendation to the president of their monastery at Mount Sinai, knowing that on our sailling from Suez we must touch at Toor to take fresh water. Thus, after our arrival at Toor and my introduction to the said president of the Monastery of St. Caterine. I began, out of curiosity, to ask him about their living in that place, etc., etc. upon which question he was so good as to explain to me all the 1 saw written in Arabic on *goat skin*, in a very elegant and pure style, equal to that of Alcoran. When I requested him to allow me to take a copy of it for mere curiosity, he raised many obstacles; at last, with great difficulty, he granted my request; whereupon I took a faithful copy of it.

In the year 1814, when I was at Constantinople, I thought, out of curiosity, to make an inquiry, and to ascertain the fact. After I had tried for some time without gaining any in'ormation, it

*El-Aàss ; Eben ; Hasan ben Qabeth ; Jàfàr ben  
Abi Taleb ; Eben el-Abas ; Talhà ben Abdallah ;  
Sàdd ben Ebadé ; Zed ben Arckam ; Sahél ben  
Byddà ; Dàwood ben Jobair ; Aboo El-Alà ; Aboo  
Harifé ben Ossér ; Hassèm ben Assiya : Ammar  
ben Yàmeen ; Kàbb ben Malék ; Kàbb ben Kàùd.  
May God bless them all !*

According to the contents of this decree, not only every Christian who is subject to a Mohamedan government, but even all the European nations, may claim and enjoy these privileges in any Mohamedan country.

(A narrative of the expedition to Algier  
in the year 1816 — By Mr. A. Salame.)

FIN.

---

being a thing unknown to the public, and a matter of great delicacy to treat about with the *Turks*; at last I succeeded in obtaining a perusal of the authentic copy of this document, which is a literal duplicate of mine, which I took from the original; they regard it with great solemnity as a most sacred and most holy *relik*! However, I do not pretend to decide whether this document has been submitted to the European world; or not.



# TABLE DES MATIÈRES.

---

## PRÉFACE.

---

### PROLÉGOMÈNES : ENTRETIENS AVEC UN DIPLOMATE.

	Pages
I. — Leçon d'humilité .....	13
II. — Tout est à refaire .....	25
III. — Il n'y a pas de route royale en politique..	33

### CHRISTIANISME ET ISLAMISME.

I. — L'empirisme politique en Orient .....	53
II. — La question d'Orient est une question de principes .....	57
III. — Disposition essentielle.....	62
IV. — Origine des religions—Lacune historique. L'Asie est un laboratoire de religions.....	66
V. — Erreur capitale des fondateurs de religions. — Moïse et Bachus. — La Bible. — La mission du Christ.—L'immortalité de l'âme.	75
VI. — Le Christ. — La morale chrétienne .....	84
VII. — Effets du Christianisme. — Le Christianisme et la science .....	94

	Pages
VIII.— Etat du monde à l'arrivée de Mahomet...	98
IX. — Essence du principe chrétien. — Les apologistes chrétiens sont les détracteurs de l'Islamisme. — L'Islamisme est une protestation contre l'incarnation de Dieu.....	107
X. — Confrontation de la doctrine chrétienne avec la doctrine islamique.—L'Islamisme est une loi de conciliation.....	112
XI. — La pratique musulmane .....	118

# ENTRETIENS AVEC IZZET MOLLAH.

I. — Le pèlerinage à la Mecque.....	129
II. — La femme dans l'Islamisme.— Comparaison du régime de la femme selon la loi musulmane au régime de la femme selon le code Napoléon .....	135
III. — La peine du talion est la loi même de la nature.— La physique naturelle et la métaphysique sociale.— Démonstration d'un parallélisme entre la science et la morale.— Définition de la conscience.— Réhabilitation du fatalisme et de la résignation .....	160
IV. — La liberté n'existe pas.— On ne bâtit pas sur ce qui n'existe pas.— La société moderne repose sur des bases artificielles.— L'état révolutionnaire est la conséquence de l'absence de principes positifs indispensables à la reconstruction sociale.— La loi de la gravitation sociale .....	174
V. — Le Dieu des Musulmans. — Le sabre.....	200

L'ISLAMISME DANS LE PASSÉ.

I. — Nécessité d'une refonte générale de l'histoire. — L'Islamisme est en droit de revendiquer la place laissée vide par le Christianisme entre la civilisation gréco-romaine et la civilisation moderne. — La civilisation arabe est une civilisation exclusivement islamique. — En devenant savants, les Chrétiens cessent d'être Chrétiens ; en devenant ignorants, les Musulmans cessent d'être Musulmans.....	213
II. — L'Islamisme conquérant .....	222
III. — L'Islamisme et la science .....	225
IV. — Tableau des progrès et des découvertes scientifiques dont l'humanité est redevable à l'Islamisme .....	237
V. — Importance qui s'attache à l'étude de l'Islamisme pour la solution des problèmes sociaux.	270
VI. — La justice musulmane .....	259
VII. — Le despotisme et l'arbitraire sont des faits anti-islamiques. — Le Sultan règne sur le peuple. — Le Koran règne sur le Sultan. — L'état social selon le Koran.....	270
VIII. — Résumé de la civilisation islamique. — La métaphysique grecque a plongé l'Europe dans l'anarchie grecque. — La constitution de la société musulmane doit servir de base à la constitution de la société moderne comme la science musulmane a servi de base à la science moderne .....	277

**L'ISLAMISME DANS L'AVENIR**

I. — Loi de solidification des idées .....	289
II. — Fruits du Christianisme.— Etat des sociétés chrétiennes .....	295
III. — Fruits de l'Islamisme.— Etat des sociétés musulmanes .....	307
IV. — Conclusions générales .....	319

**CAUSE DE L'IMMOBILITÉ ORIENTALE.**

Mémoire adressé à S. A. Aali pacha, Grand-Vizir de Sa Majesté le Sultan.....	341
------------------------------------------------------------------------------	-----

**APPENDICE.**

A literal translation of the decree of privileges granted by Mohammed to the Cristian nation..	365
------------------------------------------------------------------------------------------------	-----















